6-1002

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

AU POINT DE VUE

PHILOSOPHIQUE ET CHRÉTIEN.

PAR

CHARLES CUVIER,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG.

PREMIÈRE SÉRIE.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

PARIS, Rue des Saints-Pères, 8. | STRASBOURG, Rue des Juifs, 26.

1859.

7-10
56. VI. 44

Digitized by Google

Digitized by Google

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

PREMIÈRE SÉRIE.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES

AU POINT DE VUE

PHILOSOPHIQUE ET CHRÉTIEN.

PAR

CHARLES CUVIER,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG.

BIBLIOTECA EMANUELE IN ROMA

PREMIÈRE SÉRIE.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES.

PARIS, RUE DES SAINTS-PÈRES, 8. | **STRASBOURG,** RUE DES JUIFS, 26.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le livre que l'on va lire, doit son origine première aux cours de la faculté des lettres, et sa publication actuelle, à quelques leçons publiques, prononcées, en 1855, à l'hôtel de ville de Strasbourg.

Destiné aux esprits sérieux et cultivés, de toute condition et de tout âge, qui sentent le besoin de se rendre compte des grandes lois et des grands faits de l'histoire humaine, ce *Cours d'études historiques* n'est qu'un ouvrage élémentaire, en ce qu'il se borne à exposer les éléments constitutifs de la science, dans leur fécond enchaînement; qu'il est, en quelque sorte, le programme rétrospectif d'un enseignement modeste, offert, pendant de longues années, à la jeunesse des écoles, et qu'il ne fait qu'en reproduire la substance, sous une forme méthodique, analytique et concentrée, propre à orienter et à guider le lecteur dans des études plus complètes.

La partie générale du cours comprendra deux séries d'études, formant chacune un volume in-12,

et dont la première paraît aujourd'hui, sous forme d'*Esquisse d'une philosophie de l'histoire.*

Dans la seconde série, l'auteur se propose d'analyser les faits généraux de l'histoire universelle, à la lumière des principes exposés dans la première; sauf à publier plus tard, si la Providence le permet, comme continuation du cours, de nouvelles études sur divers sujets spéciaux, qui ont fait l'objet de ses leçons.

Indépendamment de quelques passages de ses publications antérieures, qui sont venus se fondre dans cet ouvrage, on y rencontrera des traces des vives sympathies de l'auteur, pour les travaux géographiques et ethnographiques de Ritter et de ses élèves, MM. Fr. de Rougemont et A. de Roon.

Si ce travail est accueilli avec bienveillance, il contribuera, peut-être, à répandre dans les familles, dans les établissements d'éducation et parmi les lecteurs étrangers aux études savantes, des notions et des principes propres à agrandir l'intelligence et le cœur, à élever l'âme et à faire comprendre le but et le sens profond de la vie.

Strasbourg, le 1er juin 1859.

C. C.

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

PREMIÈRE SÉRIE.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

PREMIÈRE ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE ET DES ÉTUDES HISTORIQUES.

SOMMAIRE.

I. De l'histoire en général. — II. Du sens et de l'esprit historique. — III. Des principales fonctions de l'esprit historique. — IV. De l'observation directe des faits, du témoignage immédiat et de la tradition orale. — V. Des sources monumentales et écrites. — VI. Des monuments de l'industrie et de l'art. — VII. Des monuments écrits et des ouvrages historiques. — VIII. De la critique historique. — IX. Des connaissances nécessaires à l'intelligence de l'histoire. — X. De la philosophie de l'histoire. — XI. Des développements progressifs de l'esprit historique. — XII. Des diverses méthodes historiques. — XIII. Du rôle des nations païennes de l'Orient et de l'Occident dans les développements de l'esprit historique, jusqu'à la révélation de la loi suprême de l'histoire dans le christianisme. — XIV. De l'influence du peuple hébreu et du christianisme sur le développement de l'esprit historique. — XV. Aspect de l'histoire universelle, à la lumière du principe chrétien.

I.

De l'histoire en général.

Considérée en elle-même, et au point de vue le plus général, l'histoire est l'ensemble organique de tous les faits et de tous les phénomènes successifs et

simultanés, qui constituent dans l'immensité du temps et de l'espace, le développement ou la vie de l'univers et de l'homme.

Tout fait, quel qu'il soit, est le résultat d'une cause et l'expression d'une idée, qui lui fait la loi, qui le régit et le domine: il est à cette idée ou à cette loi, ce que la lettre est à l'esprit, la forme à l'essence, la parole à la pensée.

Les faits et leurs lois, soit dans leur ensemble, soit dans leurs détails, sont subordonnés au plan mystérieux qui préside éternellement à la vie de l'univers et de l'homme; et en définitive, il n'y a que Dieu qui connaisse à fond ce merveilleux organisme, qui possède l'intelligence illimitée, et qui sache la raison suprême du grand mystère de l'histoire.

Toutefois, l'un des priviléges de l'homme, c'est d'être appelé à l'étude graduelle, à la conception et à la reproduction de ce mystère, au moyen de l'observation, de la science, de l'art et de la composition historique.

II.

Du sens et de l'esprit historique.

Pour s'acquitter de cette fonction, l'esprit humain est doué d'un sens profond et complexe, où toutes ses facultés sont actives; qui tend à donner à l'homme la conscience toujours plus limpide de lui-même, de l'univers et de Dieu, et qu'on peut nommer le sens historique.

Placé en face de lui-même, de la nature et de Dieu, l'esprit humain sommeille d'abord; puis il s'éveille à la vie, sous les influences multipliées des phénomènes et des faits. Le sens historique, d'abord inconscient, restreint, limité, retenu, à l'état d'instinct, se développe et s'épanouit progressivement, sous forme de curiosité enfantine, de curiosité juvenile, de curiosité virile et réfléchie, d'investigation théorique et pratique, philosophique et savante; il se développe par l'exercice; s'épure et grandit par l'observation, par la réflexion, et constitue, en s'appliquant scientifiquement à l'étude, à l'exposition, à la reconstruction de l'histoire humaine, ce que jappellerai l'esprit historique.

L'esprit historique se teint souvent, à son début, des couleurs de la poésie; il s'en dépouille graduellement, par la réflexion et l'expérience, et s'élève indéfiniment, d'une part, à la connaissance et à la science toujours plus complète des faits et de leurs lois; de l'autre, à la reproduction toujours plus parfaite de ses conceptions, au moyen de la vie, de l'art, et de la composition littéraire.

III.

Des principales fonctions de l'esprit historique.

Les principales fonctions de l'esprit historique sont, avant tout, de constater, par l'observation directe, par l'étude des traditions et des monuments, des témoignages et des sources, et à l'aide de la critique,

les faits de tout genre dont se compose l'histoire; d'en préciser, avec le secours de la chronologie et de la géographie, les circonstances de temps et de lieu; d'en saisir les divers rapports, la liaison et l'enchaînement; d'en découvrir les causes, les effets, l'ensemble vivant; d'en étudier, sur une échelle plus ou moins vaste, les lois particulières et générales; d'agrandir son point de vue toujours davantage, en passant des données vagues aux données précises, des notions individuelles et particulières aux notions générales et universelles; de s'élever enfin, par la philosophie de l'histoire, des principes restreints, subordonnés et secondaires, au principe éternel, absolu et universel des choses, à la pensée première et seule souveraine, qui est la clef de toute science, et sans laquelle personne ne peut comprendre le vrai sens et le dernier mot de l'histoire humaine.

IV.

De l'observation directe des faits, du témoignage immédiat et de la tradition orale.

L'observation directe des faits suppose des témoins immédiats et contemporains, oculaires et auriculaires, plus ou moins aptes et bien doués, plus ou moins exacts et attentifs, plus ou moins fidèles et judicieux, impartiaux et dignes de confiance.

Mais la sphère d'observation de ces témoins immé-

diats est nécessairement limitée et restreinte. Dès lors, la multitude des faits particuliers et généraux, leur simultanéité, leur extension et leur succession nécessitent, de toutes parts, de nouveaux témoins, dont le nombre s'accroît indéfiniment, et dont les témoignages, rassemblés, réunis, reliés et fondus entre eux, forment un témoignage collectif et mixte, à la fois immédiat dans ses éléments isolés, et pourtant médiat dans son ensemble complexe.

Ce témoignage collectif donne naissance à la notoriété, à la renommée, à l'opinion reçue et enfante la tradition orale et vulgaire, qui constitue comme les archives plus ou moins mouvantes de générations tout entières; qui, aux époques primitives, est la seule histoire des populations non civilisées, et qui forme, dans tous les temps, le fond historique, à peu près unique, des connaissances populaires.

La tradition orale elle-même se transmet plus ou moins précise, plus ou moins confuse. Elle est sujette à se dénaturer et à se fausser, tantôt par omission ou par addition, tantôt par exagération ou interprétation hasardée, tantôt par transposition ou liaison inexacte de ses éléments, tantôt par le mélange d'éléments hétérogènes et mythiques, de préjugés et de fictions, de faux jugements ou d'opinions intéressées, avec les faits réels et positifs qui lui ont servi de base à son origine.

V.

Des sources monumentales et écrites.

De là, l'extrême importance de sources pures et authentiques, de monuments contemporains, et de témoignages écrits, propres à fixer et à contrôler la tradition orale et vulgaire.

C'est ainsi qu'indépendamment des ressources que présentent, sous ce rapport, dans certains cas, pour le contrôle des faits et des traditions, les monuments de la nature; les coutumes, les usages, les cérémonies; les institutions et les débris d'institutions encore subsistants; les langues, les idiomes et les dialectes des peuples, dont le langage, la poésie et toute la littérature, réfléchissent sous tant de rapports les destinées historiques: la tradition des faits se constate, en particulier, par les monuments matériels de l'industrie et de l'art; par les inscriptions sur des monuments, et spécialement par les documents écrits, revêtus, les uns d'un caractère public et officiel, les autres d'un caractère privé; les uns d'une physionomie rudimentaire et sans art, les autres du cachet de l'art et de la composition littéraire.

VI.

Des monuments de l'industrie et de l'art.

Parmi les monuments de l'industrie et de l'art, dont s'occupe spécialement l'archéologie, et qui aident,

tantôt à constater les faits et les dates, tantôt à caractériser le génie des peuples, leur idéal d'utilité et de beauté, leur habileté technique, leur goût et leur degré de culture, figurent, entre autres : les tumulus et les pierres levées ; les murs et les constructions cyclopéennes des premiers âges ; les fortifications et les villes; les habitations privées et les édifices publics ; les canaux, les routes et les travaux artificiels de tout genre, qui proviennent d'un peuple ou d'une époque quelconque ; les pyramides et les obélisques ; les colonnes et les autels ; les temples et les palais ; les cirques et les théâtres ; les arcs de triomphe et les basiliques ; les bains et les thermes ; les nécropoles et les tombeaux ; les vases et les meubles ; les ustensiles et les armes ; les objets de parure et d'ornement ; les monnaies et les médailles, dont s'occupe la numismatique ; les statues et les tableaux ; les bustes et les bas-reliefs ; les pierres gravées et les cachets, et, en général, toute espèce d'objets sculptés, de peintures, de mosaïques et autres restes de l'art et de l'industrie des générations et des époques qui ne sont plus.

VII.

Des monuments écrits et des ouvrages historiques.

Aux monuments matériels de l'art et de l'industrie, viennent s'associer, dans une foule de cas, les inscriptions publiques ou privées, soit figurées et reprodui-

sant des scènes historiques; soit hiéroglyphiques, allégoriques et symboliques; soit phonétiques et alphabétiques, tracées en langues diverses, et en caractères différents, selon les peuples, les circonstances et les époques, sur brique ou sur pierre, sur métal ou sur bois; destinées à faire parler les monuments, à leur donner une valeur et une autorité plus éminemment historiques, et dont s'occupent la paléographie et l'épigraphie, deux branches de la science archéologique.

Aux inscriptions monumentales se joignent, comme sources à consulter dans l'étude critique des faits, tous les documents écrits contemporains, publics ou privés; toutes les pièces d'archives, tracées sur membranes ou sur papyrus, sur parchemin et sur papier, et dont la connaissance technique porte le nom de diplomatique.

Ces documents constituent: ou des actes de toute espèce, politiques, civils, religieux; ou de simples notations de souvenirs historiques. Tels sont les lois et les décrets, les ordonnances et les traités, les conventions et les contrats, les pièces administratives et judiciaires, les chartres et les diplômes, les notifications officielles et les lettres particulières.

Ajoutez à ce genre de sources, conservées tantôt dans leur état original et primitif, tantôt sur copies, tantôt en entier, tantôt par fragments, tantôt par

traductions, tantôt par simples citations: les annales, les fastes et les chroniques publiques ou privées; les journaux et les mémoires contemporains; puis tous les ouvrages historiques, composés, les uns par des témoins et des acteurs des événements, les autres par des écrivains qui ont travaillé sur les traditions, les monuments et les documents antérieurs; et vous aurez à peu près l'ensemble des sources directes et indirectes, auxquelles puisera l'historien et s'alimentera l'esprit historique.

VIII.

De la critique historique.

C'est à débrouiller le chaos des faits, par l'étude des sources; à faire ressortir de leur multitude, de leur variété, de leur confusion, quelquefois même de leur contradiction apparente ou réelle, la vérité historique sans mélange, et à reconstruire, en quelque sorte, avec ces données, l'histoire fidèle des temps et des lieux, des hommes et des choses, des institutions et des peuples, de l'esprit humain et de la civilisation, que s'applique la saine critique historique.

La critique est l'application du jugement aux faits de l'histoire. Elle consiste à tout examiner avec soin, à retenir ce qui est vrai, et à rejeter ce qui est faux; à constater, avec sobriété d'esprit, ce qui est étrange, extraordinaire ou douteux; à éviter, d'une part, la

crédulité puérile, et à se garder, de l'autre, des écarts fréquents et faciles du scepticisme historique.

C'est encore à la critique qu'il appartient de faire un choix judicieux, parmi la multitude des données qui lui sont soumises, et de reconstituer l'ensemble des faits, dans leur liaison et dans leur ensemble organique.

La saine critique, appliquée à l'histoire, exige à la fois des qualités morales, des dons intellectuels et des conditions d'étude et de travail. Pour l'exercer avec dignité et avec succès, il faut, avant tout, un cœur droit, une âme sincère, un jugement sain, un esprit calme et impartial, qui cherche de bonne foi à se mettre en garde contre l'erreur, les préjugés et les passions. Il faut de plus, et autant que possible, l'expérience de tous les faits psychologiques de notre nature, qui se rattachent au développement des individus et des sociétés, et la garantie positive de connaissances étendues et de principes logiques et moraux, qui établissent sur des bases solides la compétence du critique.

Dans l'examen, l'appréciation et l'usage des sources, la critique doit s'assurer de l'authenticité, de l'intégrité, de la véracité des monuments et des témoignages; déterminer leur importance publique ou privée, et constater le degré de confiance qu'ils méritent.

Avant de s'appuyer sur un témoignage oral ou écrit,

la critique devra s'assurer si l'auteur est ou non contemporain des faits qu'il rapporte; s'il est national ou étranger; s'il a voulu, s'il a pu, s'il a osé donner la vérité tout entière. Elle déterminera le degré de confiance que mérite le témoin, d'après ses capacités intellectuelles, son caractère moral, ses rapports et sa position personnelle, son état, son parti, sa religion, sa secte. Elle tiendra compte de l'esprit qui l'anime dans l'exposition des faits, de l'esprit du temps où il a vécu, de l'esprit du peuple auquel il appartient et de la culture générale de son siècle et de sa nation. Elle examinera la nature des divers récits; distinguera les faits principaux de leurs accessoires et du jugement qu'en portent ceux qui les transmettent. Elle comparera toutes les données existantes sur un même fait; ne rejettera point les faits attestés par un témoin, parce que d'autres n'en parlent pas, ni un fait principal, à cause de quelques différences dans le récit des circonstances accessoires. Elle ne jugera point de tout un ensemble de témoignages et de faits, sur des expériences partielles et restreintes. La critique enfin se gardera de prononcer *a priori*, d'après des principes vagues, des opinions préconçues ou des préjugés, et s'attachera, avant tout, aux faits, dont la réalité constatée devra l'emporter, à ses yeux, sur toutes les théories arbitraires. Faute d'une évidence complète dans le résultat de ses recherches, elle devra

modestement s'arrêter aux probabilités les mieux établies et suspendre son jugement, plutôt que d'affirmer ou de nier témérairement et sans preuves, des faits incertains.

IX.

Des connaissances nécessaires à l'intelligence de l'histoire.

Une connaissance plus ou moins encyclopédique et approfondie de toutes les sciences et de tous les arts serait proprement nécessaire, pour éclairer la critique, et pour donner l'intelligence à la fois large, féconde et positive de l'histoire, qui embrasse à elle seule tous les développements possibles de la vie humaine. Il est inutile de dire que cette connaissance est aussi rare que difficile et qu'elle est impossible à l'homme, si on la considère dans toute son extension. Mais, du moins, les grands principes en sont abordables, et il n'est pas permis de les négliger, si l'on veut s'élever à une certaine hauteur, dans l'intelligence des faits et dans la philosophie des idées, qui les produisent et les dominent.

X.

De la philosophie de l'histoire.

C'est à rechercher le vrai sens des faits, à faire ressortir les idées, à classer, et à appliquer les lois qui président à la marche du genre humain, que s'attache tout spécialement la philosophie de l'histoire, et que tend, en définitive, la science historique.

Pour être digne de ce titre, il faut que la philosophie et la science aspirent à recomposer, par la pensée, l'ensemble organique et harmonieux des phénomènes historiques ; à les lier les uns aux autres, en vertu de leurs rapports naturels ; à remonter de phénomènes en phénomènes et de causes en causes, jusqu'au fait vivant et fondamental, qui en est le principe générateur, et à déterminer, autant que possible, les principes suprêmes, qui, dans la pratique de la vie, doivent guider les individus, les peuples et toute la race, vers l'accomplissement normal de leurs destinées.

XI.

Des développements progressifs de l'esprit historique.

Cette tâche de l'esprit historique est une œuvre gigantesque et, pour l'accomplir, le génie d'un homme et d'un peuple n'y suffirait pas. Aussi l'humanité tout entière est-elle en travail, dès le commencement des siècles, pour réaliser cette immense étude, et pour faire de ses résultats successifs le patrimoine toujours plus riche de l'esprit humain. Les nations diverses, comme autant d'organes spéciaux qui ont leurs fonctions dans l'ensemble, font chacune leur pièce dans ce travail sans limites. Les différences les plus profondes se manifestent de peuple à peuple, d'époque à époque, d'individu à individu, dans l'application du sens historique. La science, en se développant, enregistre les

résultats de leurs efforts; et pour qui sait s'y intéresser, il y a profit et jouissance à suivre la marche de l'esprit historique, occupé sans cesse à constater la multitude infinie des faits et à s'élever, par l'étude, à la contemplation et à l'intelligence toujours plus complète des lois de l'histoire humaine et du plan de Dieu dans la conduite de la vie.

Au début de l'histoire, c'est la tradition orale, qui, dans les familles, les tribus, les races et les peuples encore enfants, se charge de transmettre aux générations suivantes, le dépôt des filiations généalogiques, des faits importants, individuels et sociaux, des croyances et des symboles, des connaissances et des doctrines, des théories et des pratiques, des mythes, des légendes, sous lesquels se voilent fréquemment les événements, et les idées des temps primitifs. Les prêtres et les poëtes deviennent, à peu près partout, les organes de la tradition orale, qui revêt partout, entre leurs mains, son caractère figuré, allégorique et mythologique.

Chez certaines races, les hymnes et les symboles religieux, les chants populaires, les légendes mythiques et héroïques, répétées de bouche en bouche, forment comme le fond du dépôt commun des souvenirs et de la science du passé. Les monuments matériels et extérieurs ajoutent peu à peu leur autorité à celle de la tradition, dont la réflexion des temps postérieurs

oublie plus ou moins, altère ou méconnaît le sens primitif. L'écriture, venue plus tard, se met au service de la pensée, de la poésie et de l'histoire; les traditions orales se fixent, se stéréotypent, sous leur forme plus ou moins allégorique et voilée; la poésie écrite s'en empare, les manie sous toutes les formes, les exploite, les embellit et leur imprime le cachet de l'art, jusqu'à ce que la prose se montre, à la suite de la poésie, et vient servir d'organe plus fidèle à l'esprit historique, à la philosophie et à la science.

Chez d'autres nations et chez d'autres races, l'élan poétique a moins de puissance; les traditions restent plus pures; la notation généalogique et chronologique, toute nue, se montre, en quelque sorte, dès l'origine, et enfante des inscriptions et des chroniques, de sobres et sèches annales, une historiographie publique et officielle, et tous ces rudiments d'histoire, qui précèdent l'époque vraiment littéraire, dans le développement de la culture et de la civilisation des peuples.

C'est alors, qu'à la surabondance mythique de la tradition légendaire, chez les peuples poétiques; à la maigreur et à la sécheresse des courtes chroniques, chez les peuples plus sobres d'imagination, succède enfin l'étude plus sérieuse, l'exposition plus ample et plus artistement étudiée de faits mieux connus et mieux constatés, de données plus sûres et plus positives, de vues raisonnées et de principes philosophiques, qui

tendent à tirer des faits, soit des théories, soit des leçons, des applications et des conséquences pratiques.

Dès lors, l'historiographie parcourt, dans sa marche, les phases des autres genres de littérature. Elle a ses débuts, ses progrès et son apogée, ses défaillances et son déclin, ses transformations, ses vicissitudes de tout genre; elle reflète, chez les divers peuples, les phases diverses de leur enfance et de leur jeunesse, de leur âge viril et de leur décrépitude, de leur force et de leur faiblesse, de leur liberté et de leur servitude, de leur avilissement et de leur honte, de leur grandeur et de leur gloire; elle réfléchit sous toutes les formes les couleurs et les nuances de leur génie, de leurs institutions et de leurs mœurs; elle porte la physionomie de leur histoire tout entière et de leur civilisation.

XII.

Des diverses méthodes historiques.

Les méthodes, en particulier, se ressentent à la fois de l'esprit national, de l'esprit du temps et de l'esprit de l'écrivain.

Tantôt c'est l'élément épique, poétique et pittoresque, qui imprime son sceau aux ouvrages d'histoire et qui anime l'exposé des faits. Tantôt c'est l'élément dramatique, le mouvement puissant de l'action et de la vie, le relief des caractères et l'intérêt des situations. Tantôt c'est l'élément oratoire, le déploiement de l'éloquence,

le charme et l'entraînement de la parole, se combinant avec le tableau des forces, des passions et des intérêts qui sont en jeu dans l'histoire. Tantôt c'est l'élément didactique ou même érudit, sans poésie, sans action vivante et passionnée, sans aucun prestige de mouvement ou d'éloquence, et réduit aux seules ressources de la vérité et de la fidélité, de la clarté, de la précision, de l'ordre et de la méthode. Tantôt encore, c'est l'élément positif, pratique, pragmatique, comme on est convenu de l'appeler, qui donne à l'historiographie, dans une proportion quelconque, une direction d'utilité, en vue des affaires humaines, soit politiques et administratives, soit civiles et militaires, et dans le but de former des hommes habiles et capables. Tantôt, enfin, c'est l'élément philosophique proprement dit, qui entraîne l'historien à la spéculation et à la recherche des lois de l'histoire; ou encore l'élément moral ou l'élément religieux, qui lui fait envisager son sujet dans ses rapports avec la conduite de la vie, avec les lois de la Providence et avec les destinées éternelles de l'homme.

Quel que soit, de ces points de vue, celui que préfère l'historien, et l'élément qui domine son œuvre, il est toujours dans son droit et libre de sa méthode, pourvu que les faits soient sauvegardés, l'histoire fidèlement reproduite et la vérité respectée.

Si, comme représentant de l'esprit historique, dans

le domaine de la littérature et de l'art, il jouit encore d'une grande liberté de disposition et de plan, d'exposition et de style, il n'en est pas moins lié par les lois de la composition littéraire, du goût, de l'à-propos et des convenances.

Aussi, selon que le génie ou le talent préside à son œuvre ou lui fait défaut, tantôt il jette l'éclat des grands maîtres; tantôt il marche à leur suite au second ou au troisième rang; tantôt enfin, il va grossir la foule des historiens innombrables qui n'ont rien de classique, mais qui, dans leur médiocrité, forment un peuple de travailleurs et concourent modestement, pour leur part, au développement, et à la propagation de la science.

XIII.

Du rôle des nations païennes de l'Orient et de l'Occident dans les développements de l'esprit historique, jusqu'à la révélation de la loi suprême de l'histoire dans le christianisme.

Chacune des nations antiques et civilisées de l'Orient et de l'Occident, a joué, par ses traditions et ses monuments, ses penseurs et ses écrivains, son rôle spécial, dans le développement graduel de l'esprit historique, jusqu'au moment où l'une d'entre elles est venue mettre en évidence l'idée normale du vrai Dieu, de l'humanité et de sa loi, et l'a transmise par l'Évangile à tous les peuples du monde.

Les poétiques et mystiques Indous, malgré le déve-

loppement grandiose de leur génie contemplatif, de leur littérature sacrée et profane, de leur art monumental et de leur civilisation précoce, n'ont pu, sous l'influence d'un panthéisme superstitieux et écrasant, d'une théocratie tyrannique, immobilisée dans la corporation des Brahmanes, d'un système social où la vie libre et originale de l'individu est absorbée dans l'esprit de caste, s'élever au-dessus des allégories et des mythes, des fables et des légendes, et, à de légères exceptions près, leurs souvenirs sans précision, comme leurs principes historiques, où la chronologie fait défaut, se perdent dans un vague mythologique, métaphysique et poétique, très-difficile à sonder.

Les positifs, industrieux et intelligents Chinois, portés à l'observation et au calcul plutôt qu'à la poésie, froids en religion et compassés dans leur culte officiel du ciel, des esprits et des ancêtres, se sont préoccupés, avant tout, des phénomènes naturels et sociaux, des temps, des lieux, des événements publics et privés, et de l'ordre du monde visible; ils ont noté les faits avec soin; en ont tiré des leçons d'utilité, de politique, de morale sociale; se sont élevés jusqu'à la critique, à l'érudition et à l'éloquence historique; mais sont restés mesquins dans leurs vues et étroits dans leur orgueil national.

Les anciens peuples de l'Asie occidentale, soumis tour à tour à l'Assyrie et à Babylone, aux Mèdes et

aux Perses, ont eu leurs cultes de la nature, leurs traditions symboliques, leurs mythes et leurs fables, leur vie héroïque et politique, leurs traditions sacerdotales, épiques et historiques, leurs monuments et leurs inscriptions, leurs archives et leurs chroniques, et paraissent avoir imprimé à leur esprit historique la forme prédominante de l'historiographie officielle.

Les Égyptiens, quoique asservis, comme les Indous, à un panthéisme grandiose, source d'un vaste polythéisme, à un sacerdoce compact et puissant, à tout un système de castes héréditaires servant de base à l'ordre social, ont remplacé le mysticisme exubérant et vaporeux des Brahmanes, par le génie précis de l'observation et du calcul, de l'industrie et de l'art, de la philosophie et de la science. Ils ont fait preuve, en ce qui concerne le sens historique, d'un génie monumental sans exemple. Rien de plus fidèle et de plus net, de plus précis et de plus déterminé, de plus réfléchi, de plus lié, de plus conséquent, que leurs souvenirs historiques, qu'ils ont pris soin dès l'origine, tantôt officiellement, tantôt d'une manière privée, de conserver sous toutes les formes, dans leurs constructions, dans leurs sculptures, dans leurs inscriptions innombrables, dans leurs livres sur papyrus, et qu'ils ont rattachés, par des principes systématiques, à tout l'ensemble de leur religion et de leur science sacerdotale.

Les Grecs, plus mobiles, plus individuels que les

Orientaux; avides de beauté et de variété; poëtes, artistes, hommes d'intelligence et d'action; placés sous l'influence d'institutions libres et d'un polythéisme brillant exempt d'entraves sacerdotales, sont partis d'abord, en histoire, des généalogies et des symboles, des mythes et des fables; ils l'ont revêtue ensuite des couleurs de la poésie héroïque et de l'épopée; plus tard, ils ont cherché à constater, avec le calme de l'observation, de la réflexion et de l'étude, les faits de tout genre, qu'ils ont artistement groupés, dans l'intérêt de leur gloire nationale; plus tard encore, l'esprit historique s'est élevé chez eux à la hauteur de l'éloquence et de la conscience politique, à l'intérêt cosmopolite, biographique et moral; puis il a fléchi en définitive vers la décadence, en s'altérant par un faux mélange de déclamation, de philosophie vulgaire, de puérilité et de sécheresse.

Les Romains, adonnés au culte de la nature et à toutes ses superstitions; religieux politiquement; avant tout guerriers et citoyens; vivant pour l'État, ne voyant que l'État, rapportant tout à l'État, impriment dès le début à leurs annales publiques et privées, et jusques à leurs poëmes, le caractère politique. Leur esprit historique, froid et réfléchi, prosaïque et préoccupé d'un seul et même côté des choses, s'étend avec leurs conquêtes, sans cesser d'être romain. Il se polit et se perfectionne, sous l'influence du génie et de la culture

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

grecque ; il s'allie avec l'éloquence et la pratique des affaires ; enfante des chefs-d'œuvre d'histoire politique où domine l'élément moral ; descend ensuite dans la biographie ; s'épuise dans l'anecdote et dans la déclamation, et s'éteint finalement dans des compositions sans goût et sans vie ou dans de sèches et arides chroniques.

Cette décadence de l'esprit historique chez les Grecs et chez les Romains, est contemporaine du triomphe de l'esprit chrétien, qui s'élève sur les ruines du paganisme, et qui fait entrer dans la manière de considérer, de concevoir et d'écrire l'histoire, un point de vue inconnu à tous les peuples antiques.

En effet, toutes les nations idolâtres, ignorantes du Dieu vivant et de ses lois, de son unité et de son plan, de sa sainteté et de sa grâce, ne s'étaient jamais comprises, comme membres frères et solidaires d'une seule famille, aimée d'un seul Dieu. Tombées dans la dépendance et dans le culte de la nature, elles avaient oublié, sous l'influence de religions panthéistes et polythéistes, toutes nationales et toutes locales, leur parenté universelle et primitive, leur dignité originelle, leur loi suprême, leur destination commune. Elles ne pouvaient, dans ces conditions contraires au vrai progrès spirituel, poser en principe le gouvernement universel et paternel de la Providence, s'élever au delà de la conscience individuelle et nationale, sortir

de l'égoïsme naturel et inné à l'homme, ni parvenir à la conscience complète et claire de la fraternité humaine. Rendues ainsi incapables de comprendre l'humanité et son but normal, l'éducation du genre humain et la portée générale de son histoire, les nations païennes antiques, malgré les pressentiments sublimes de quelques-uns de leurs sages et de leurs penseurs, s'arrêtent au moment où tarissent leurs ressources spirituelles. Leur rôle est fini. Un peuple nouveau commence, par l'Esprit, la conquête du monde, et fait briller la lumière au flambeau de laquelle doit se raviver peu à peu la conscience humaine, et par elle se transformer, s'élargir et se compléter l'esprit historique.

Cette révolution part de l'Orient et procède du peuple hébreu, qui en représente les tendances normales, comme les nations idolâtres en représentent les tendances dégénérées.

XIV.

De l'influence du peuple hébreu et du christianisme sur le développement de l'esprit historique.

Héritier direct des traditions primitives, le peuple hébreu s'était développé à la lueur de la révélation patriarcale et prophétique. Il avait cultivé l'histoire, comme partie intégrante de sa vie religieuse, et fait preuve, dans la notation, dans l'exposition, dans l'appréciation des faits, d'un sens historique à la fois

naïf et sobre, exact et précis. Éclairé par ses prophètes, il avait retenu et mûri, dans le cours des âges, la connaissance sans mélange et le culte du Dieu vivant; l'idée vraie de la création et le dogme de la Providence; la notion de l'homme à l'image de Dieu et le souvenir de l'innocence et de la chute; l'expression idéale de la loi morale et religieuse et le sentiment du péché et de la sainteté; le sens et la conception de l'humanité comme genre et des fonctions historiques des races; l'intelligence des nationalités étrangères, de sa propre nationalité et de son rôle révélateur dans l'histoire; l'attente certaine d'un Sauveur divin et humain, d'un Messie ou Christ promis, d'une délivrance universelle, d'une expiation, d'une rédemption, d'une rénovation morale; et enfin, comme couronnement de tout le système, comme solution définitive du grand mystère de l'histoire, l'idéal prophétique d'un relèvement de l'humanité par le Christ, d'une fusion fraternelle des races et des peuples autour d'Israël, d'une restauration définitive de l'homme et de la nature, et d'un futur rétablissement de l'harmonie universelle dans toutes les œuvres de Dieu, par la médiation du Christ et par le triomphe de l'Esprit.

Riche de ces lumières, qui s'épanouissent à la longue, se complètent, se réalisent, se personnifient dans Jésus de Nazareth, et s'élèvent, dans l'Évangile, à la hauteur d'une religion universelle, qui prêche à

tous les hommes, en tous lieux, la repentance et le jugement, la grâce et la foi, l'espérance et la charité, la résurrection et la vie éternelle, l'esprit hébreu, devenu chrétien, envahit l'empire romain, civilise les nations barbares, fait pénétrer la lumière dans les ténèbres du paganisme, et opère une révolution sans exemple dans l'esprit général des peuples. Il régénère les consciences; retrempe les intelligences et les cœurs; transforme et rapproche les sociétés et les races; enseigne aux individus et aux nations à se considérer comme les membres d'un même corps; agrandit l'horizon moral; élève le sens de l'humanité comme famille de Dieu, au-dessus du niveau antique et de la vie terrestre; fait naître et développe l'idéal de la cité de Dieu et du règne de Dieu, où doivent s'unir dans le Christ et sans se confondre, les individus, les nationalités et les races ; et imprime ainsi, quoique lentement, à l'histoire et à l'esprit historique des peuples chrétiens, une impulsion d'universalité et de progrès, qui doit se développer à travers les siècles, jusqu'à la réalisation dans les faits et à l'intelligence complète et pratique de la loi suprême de la vie et du plan de Dieu, dans tout l'ensemble de l'histoire humaine.

Mais ce progrès lent et difficile, retardé par mille obstacles, compromis par des luttes et des crises sociales, entravé par la barbarie et par les écarts d'une

fausse civilisation, est appelé à suivre péniblement, à travers les fluctuations diverses de l'esprit humain, la progression séculaire d'un organisme à longue vie, qui embrasse tout, et qui a, pour mûrir, la série des âges.

De longs siècles se sont écoulés, depuis l'introduction dans le monde des grands principes qui font la loi à l'histoire humaine. Tous les écrivains en ont subi plus ou moins ou en subissent l'influence; mais il en est peu, qui en fassent le pivot de leurs théories et le principe générateur de leurs travaux historiques.

Sans la confiance en ces principes, sans la foi qui nous est donnée en cette loi suprême de la vie, en ce plan divin de la création et de l'histoire, révélé au monde par les prophètes du peuple hébreu et par la lumière de l'Évangile, nous n'aurions su où nous asseoir, pour prendre nos vues d'ensemble sur l'histoire humaine.

Aussi, admettons-nous franchement et sans nulle réserve, comme base de nos doctrines historiques, le plan qui préside, selon le christianisme, à la marche providentielle de l'histoire.

Ce plan n'est autre chose que la manifestation de la gloire de Dieu, de sa sainteté et de son amour, dans la création et le gouvernement de l'univers; dans la naissance, la chute, l'éducation, le relèvement et le retour de l'humanité et de ses membres à l'harmonie

spirituelle, à la vie sainte et bienheureuse, sous la conduite du Verbe éternel, de la Parole ou du Christ, et sous l'influence divine, réparatrice et vivifiante de l'Esprit.

Voilà le nœud de la science chrétienne, qui offre l'immense avantage de ne faire qu'un avec la vie; voilà le principe générateur, organisateur, ordonnateur par excellence, qui détermine, dès avant la création même et éternellement, toutes les destinées du monde; voilà la pensée profondément rationnelle, toute spirituelle et toute morale, que nous révèle le christianisme et qui préside incessamment, dans toute la série des âges, au développement de l'univers, de l'humanité et de la civilisation humaine.

C'est du Dieu-Père et caché, source éternelle et spirituelle de toute substance et de toute force, de toute personnalité et de toute vie, de toute vérité et de toute beauté, de toute sainteté et de tout amour; c'est du Dieu-Fils et révélé, Verbe et Parole de l'Être des êtres, que rayonne et agit la vie elle-même, l'Esprit saint et vivifiant, qui est encore Dieu, identique à Dieu, distinct, comme Dieu, de la créature, et dont l'œuvre par excellence est d'harmonier dans l'ordre et la liberté, dans l'équilibre et dans la paix, dans la justice et dans l'amour, les parties et le tout, l'individu et l'humanité, la création tout entière et toutes les œuvres de Dieu.

XV.

Aspect de l'histoire universelle, à la lumière du principe chrétien.

Il importe d'aborder la science historique, avec la foi profonde en cette intelligence suprême et personnelle, qui a créé l'univers par sa puissance, qui le gouverne par sa sagesse, pour laquelle il n'y a ni aveugle fatalité, ni hasard, dont les vues tendent au bien et à la perfection de l'ensemble et de ses parties, et qui sait tout réduire, dans un but de sainteté et d'amour, à l'accomplissement de ses desseins.

Ces principes éternels reconnus et posés, l'histoire entière nous apparaîtra comme un drame immense, qui aura son unité, son but, ses différents actes, ses péripéties, et dont chaque scène, chaque personnage et chaque parole nous offrira un sens d'autant plus profond, un intérêt d'autant plus grave, que nous saurons tout rattacher au plan du grand artiste qui l'a conçu.

Une condition, toutefois, ne doit pas être oubliée : c'est que, pour goûter le poëme et pour comprendre l'artiste, il faut s'élever assez haut, pour sympathiser avec le génie, ses conceptions et son langage, et que nul, par conséquent, ne peut reconnaître et adorer la Providence dans l'histoire, s'il ne tend sans cesse à se mettre en rapport avec elle, par les aspirations du cœur, par les lumières de l'esprit, par la droiture de la volonté, par la recherche et la pratique de ce qui

est bien. Le génie de Dieu, s'il est permis de parler ainsi, son infinie et suprême sagesse a conçu, réalise et mène à sa fin le plan merveilleux, immense, admirable de la création, et spécialement de l'histoire humaine. Impossible à l'historien d'en suivre la marche et d'en comprendre le sens, s'il n'a pas compris la pensée d'amour, l'intention d'ordre et d'harmonie, l'unité morale et divine et le principe spirituel qui, dans les vues de la Providence, en font un ouvrage d'art.

C'est cette œuvre d'art que l'historien est appelé à étudier; c'est ce grand poëme qu'il doit chercher à analyser. Jetons nous-mêmes un instant les yeux sur le théâtre du drame, et essayons d'en prendre un panorama dans notre seconde étude.

DEUXIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU MONDE GÉOGRAPHIQUE, CONSIDÉRÉ COMME THÉATRE DE L'HISTOIRE.

SOMMAIRE.

I. Fixation du point de vue. — II. De la création et de ses lois. — III. L'univers physique. — IV. Harmonie entre l'univers et l'homme. — V. Du globe terrestre et de sa vie géographique. — VI. Vie astronomique. — VII. Vie atmosphérique. — VIII. Vie océanique. — IX. Vie continentale de la terre. — Panorama général. — X. Comparaison analytique des diverses parties du monde. — XI. Vie géologique et minérale du globe terrestre. — XII. Vie végétale à la surface de la terre. — XIII. Vie animale à la surface de la terre. — XIV. L'homme, sujet du drame historique. — XV. Aspect géographique et historique de l'Afrique. — XVI. Aspect géographique et historique de l'Asie. — XVII. Aspect géographique et historique de l'Europe. — XVIII. Aspect géographique et historique du Nouveau-Monde. — XIX. Aspect géographique et historique de l'Océanie. — XX. Vue rétrospective sur le théâtre de l'histoire, et nature du rôle qui y est assigné à l'homme.

I.

Fixation du point de vue.

La conclusion de nos doctrines historiques a été de nous faire envisager l'histoire de l'univers et de l'homme, comme une épopée merveilleuse, ou, si l'on préfère, comme un drame, dont le plan primitif, l'intention et le but est la manifestation de la gloire de Dieu ou de ses perfections, dans la création et le

gouvernement de l'univers, dans la naissance, la chute, l'éducation, le relèvement et le retour à l'harmonie spirituelle de l'humanité et de ses membres, sous la conduite du Verbe éternel et sous l'influence de l'Esprit, qui doit détruire l'empire du mal et régénérer toutes choses.

Un spiritualisme vivant est à la base de cette théorie, qui nous fait voir dans le génie du divin artiste, comme nous le concevrions dans le génie d'un artiste humain, le pur idéal qui réfléchit en lui sa pensée, avant la naissance de son œuvre; idéal où il se mire, en quelque sorte, lui-même, comme dans son image, jusqu'au moment où, par un acte de sa puissance, il en projette toute la splendeur en dehors, révèle son secret, et arrache à toutes les intelligences, émanées elles-mêmes de la puissance créatrice et admises à contempler son chef-d'œuvre, un concert d'admiration, qui constate, célèbre et manifeste sa gloire.

II.

De la création et de ses lois.

La création est cet acte mystérieux de la puissance divine, qui donne naissance, d'après son plan, aux matériaux et aux substances, aux formes et aux rapports, aux faits et aux lois, aux phénomènes généraux et particuliers de l'espace et du temps, de la matière

et de l'esprit, de la nature physique et sensible et du monde des intelligences.

Deux lois générales, subordonnées elles-mêmes à la loi suprême, concourent, dans le plan du divin artiste, au grand chef-d'œuvre de la création et de la vie.

L'une est la loi d'unité, qui fait de l'ensemble un tout vivant et organique; qui en unit et en relie, les uns aux autres, tous les organes et tous les membres; qui s'impose à tous et à chacun, et leur assigne, à chacun et à tous, un but suprême et commun.

L'autre est la loi de variété, qui, au sein de l'ensemble et de l'unité générale, produit et multiplie les différences individuelles; diversifie les types et les formes, les forces et les énergies, les organes et les fonctions; les détermine à l'infini; les coordonne ou les subordonne, et crée ainsi, dans une progression illimitée, des organismes partiels, marqués chacun au sceau de l'unité, mais distincts les uns des autres, et qui s'emboîtent ou se rattachent les uns aux autres, depuis l'atome et la monade, jusqu'à l'ensemble de l'œuvre, dont l'équilibre merveilleux constitue le système du monde.

Unité dans la variété et variété dans l'unité, telle est la règle de l'art divin; tel est le sceau distinct et visible qu'imprime à ses œuvres l'Esprit créateur, dont l'unité essentielle et l'inépuisable fécondité

rayonnent et s'unissent, dans la création et dans l'histoire; tel est, enfin, le caractère idéal que prennent à nos yeux le théâtre de l'univers et le grand drame de la vie, sous l'empire du mouvement et de la gravitation universelle, des lois mathématiques et astronomiques, des lois physiques et chimiques, des lois physiologiques et psychologiques, des lois intellectuelles, morales et religieuses, dont les unes régissent la matière et ses phénomènes, et dont les autres s'imposent à l'esprit et président à la sphère de la liberté.

III.

L'univers physique.

Placé sous l'influence de ces lois, dont l'action émane de la volonté du Créateur, et accomplit les vues profondément sages de la Providence, l'univers physique occupe l'espace infini, et pénètre de sa vie totale tous les organismes collectifs et individuels dont il se compose.

Tous ces organismes divers et innombrables, liés en un tout, concordants entre eux et pourtant distincts, forment autant de mondes à part, où s'élabore et se produit, se tranche, se combine et se nuance la vie, à tous les degrés et sous toutes les formes possibles.

La lumière cosmique et les nébuleuses, que l'œil découvre avec peine dans les profondeurs des cieux; les deux voies lactées, qui s'entrecoupent et se croisent,

comme deux anneaux, dans l'espace; l'ensemble des astres et des étoiles, que les voies lactées enveloppent; les systèmes stellaires, ou les groupes et familles d'astres, qui fonctionnent comme des organes complexes et collectifs au sein de l'ensemble; le système solaire en particulier, avec son mouvement de translation générale autour d'un point fixe, avec son soleil, ses comètes, ses planètes, ses satellites, ses astéroïdes, ses mouvements divers, ses phénomènes et leurs lois, qu'observe et calcule le génie de l'homme; le système terrestre, enfin, ou le monde géographique, qui forme, avec sa nature à lui, le lieu de la scène, sur laquelle se nouent et se dénouent les destinées du genre humain : tels sont les principaux traits du panorama universel, qu'offre à nos regards le système du monde; telle est la perspective admirable qui s'ouvre à nos yeux, sur cette œuvre du Créateur, toute pleine de sagesse, parfaite en beauté, à la fois une et toujours diverse, et dont l'un des moindres organes, le globe terrestre, qui n'est qu'un point dans l'espace, reproduit à la fois l'unité et la variété; forme, à lui seul, tout un monde; reçoit de l'humanité sa haute signification dans l'ensemble, parce qu'il a le privilége d'être le théâtre de son histoire, et est destiné, comme l'humanité elle-même, à subir l'action transformatrice de l'Esprit, pour manifester en définitive et sans aucune ombre, la gloire de Dieu dans ses œuvres.

IV.

Harmonie entre l'univers et l'homme.

En effet, l'homme et l'univers sont l'ouvrage d'une même puissance, d'une même sagesse éternelle; des rapports profonds, une admirable harmonie existent entre le développement de l'un et de l'autre. Le ciel d'azur et les mondes brillants dont il est peuplé; le globe que nous habitons, et qui tient sa place parmi tous ces mondes; cette nature variée qui nous environne, au sein de laquelle nous vivons, et sur laquelle nos facultés nous donnent un si grand empire, viennent se réfléchir dans le corps et l'esprit de l'homme, dans ses regards et ses sensations, dans son imagination et dans ses pensées, dans ses affections et ses sentiments, dans ses besoins et dans ses désirs, dans ses calculs et dans ses passions, dans son âme et dans son cœur, dans sa raison et dans sa conscience, dans sa volonté et dans son activité, dans sa poésie et dans sa science, dans son langage et dans son art, dans sa morale et dans sa vie, dans sa religion, son éducation progressive et tout l'ensemble de son histoire.

Pour apprécier, dans toute son étendue, la vaste portée des phénomènes naturels, considérés dans leur liaison avec le développement de notre espèce, il faudrait les connaître tous, en saisir tous les rapports, en connaître toutes les lois, en pénétrer la vertu

cachée, et, de plus, embrasser, en même temps, d'un regard, toutes les phases historiques de l'homme, s'élevant, par une progression continuellement ascendante, de la nécessité, qui domine dans la nature matérielle, à la liberté morale des intelligences.

Cette tâche est digne d'occuper l'esprit de l'homme. Tout ce que nous savons, il est vrai, est encore tronqué, partiel, incomplet; mais ces fragments de connaissances suffisent déjà, pour nous donner la clef d'un ouvrage, devant l'auteur duquel tout notre être doit s'incliner avec respect.

V.

Du globe terrestre et de sa vie géographique.

La terre, séjour assigné à l'homme et théâtre de son histoire, a, comme tous les membres de l'univers, son essence propre, ses organismes subordonnés et distincts, ses phénomènes spéciaux, sa vie caractéristique et individuelle, complexe, variée et harmonieuse.

A chacun de ces organismes subordonnés, qui composent le corps géographique, correspond en particulier une phase spéciale de la vie, un ordre de phénomènes, une catégorie d'influences, qui jouent leur rôle dans l'histoire.

A la vie sidérale ou astronomique du globe, concourent le rang, la position et les dimensions de la

planète; sa nature opaque et ses relations solaires et lunaires; ses mouvements diurnes et annuels; ses jours et ses nuits; ses saisons et ses années; ses phases lumineuses et ses phases obscures; ses climats divers et les contrastes variés de ses températures et de ses zones.

La vie atmosphérique se développe et s'élabore au sein de l'enveloppe gazeuse de la terre, agit et circule par l'air et tous les agents physiques et chimiques, qui assignent à l'atmosphère un rôle si important dans le développement des êtres.

Les eaux salées et maritimes, accumulées à la surface de la planète, développent sa vie océanique; tandis qu'aux parties solides, dont les côtes, de natures diverses, sont baignées par l'océan; dont les entrailles fournissent à l'homme toutes leurs richesses minérales, et dont les couches supérieures, arrosées et fecondées par les eaux douces, se parent et s'animent incessamment de plantes, d'animaux et de populations humaines sans nombre, est réservé le développement de la vie continentale et terrestre, et, en particulier, le développement de la vie historique.

Tels sont les éléments divers et distincts, dont les influences s'unissent et se marient, pour élaborer la vie planétaire sous sa forme la plus haute; pour préparer, dans le domaine géographique, l'éducation du genre humain, et pour modifier, dans une progression

continue, l'histoire de l'humanité, qui porte à la fois le sceau de la Providence, l'empreinte de la nature physique, le cachet, la physionomie et le caractère du génie de l'homme.

VI.

Vie astronomique.

Notre terre, de forme sphéroïdale, de grandeur moyenne, et placée, relativement aux autres planètes, à une distance moyenne du soleil, exécute, depuis des milliers d'années, autour de son axe, un mouvement diurne de rotation, qui produit le jour et la nuit.

Elle poursuit, le long de l'écliptique, son orbite ovale et incliné sur l'équateur, un mouvement de révolution autour du soleil, qui, combiné avec celui de la lune autour de la terre, donne naissance aux mois, aux saisons, aux années et à toute la chronologie.

La lumière et la chaleur du soleil se répandent ainsi successivement, d'un méridien, d'un solstice et d'un hémisphère à l'autre, entre les tropiques, des deux côtés de l'équateur, jusqu'aux cercles polaires, et pénètre tour à tour, au delà de chacun de ces derniers cercles, vers les deux extrémités de l'axe terrestre, qu'on nomme les pôles.

Une opposition féconde et vivante des quatre points

cardinaux se manifeste, par là, continuellement, entre l'Orient et l'Occident, le Midi et le Nord; et la différence des longitudes, déterminées par les méridiens; des latitudes, déterminées par l'équateur et ses parallèles; des zones torride, tempérée et glaciale, limitées par les tropiques, les cercles polaires et les pôles, exerce sur les climats une influence profonde, que les climats, à leur tour, exercent sur toute la création terrestre, inanimée et vivante.

VII.

Vie atmosphérique.

. L'atmosphère, composée d'air et de vapeurs, constitue la première forme, l'élément le plus délié de la surface terrestre, et reçoit, d'une part, l'influence des astres; de l'autre, celle des éléments liquides, solides et impondérables du globe.

Cette enveloppe atmosphérique, fluide, gazeuse et sphéroïdale de notre planète, de quinze à vingt lieues de haut, est l'un des agents les plus actifs de la vie de la terre et des êtres dont elle est peuplée.

C'est dans son sein que se passent les phénomènes si variés, connus sous les dénominations de météores lumineux, ignés, aqueux, aériens, qui tous jouent, selon l'ordre marqué par la Providence, un rôle important dans l'économie de la vie du globe.

Des causes variées, soumises à la sagesse suprême

qui régit le monde, les produisent, les modifient; et, réunis à la chaleur, au froid, à la sécheresse, à l'humidité, à l'électricité, à la salubrité ou au méphitisme de l'air, ils contribuent, avec les influences astronomiques et terrestres, à produire les climats physiques, dont l'action est si importante sur les corps organisés et sur la vie des populations.

Ajoutez à cela que l'air est le véhicule du son, et que, par son intermédiaire, se produisent les merveilles du langage articulé, de la parole et de l'harmonie.

VIII.

Vie océanique.

Moins ténue et moins déliée que l'élément atmosphérique, la forme liquide de la surface terrestre cherche son niveau dans les régions basses, et marque par ce niveau la rotondité du globe.

Elle forme, d'une part, les eaux salées maritimes, ou l'océan général, qui couvre les deux tiers de notre planète, surtout vers le Sud; et, de l'autre, les eaux continentales des glaciers, des sources, des ruisseaux, des rivières, des fleuves, qui sont comme les artères et les veines du corps géographique, et se déversent dans les lacs et dans les mers.

Centre du principe aqueux et de sa circulation à la surface de la terre, l'océan général est sujet aux mouvements divers des ondes, des vagues et des

lames, causés par les vents; du flux et du reflux, ou des marées, causés par les astres; des courants généraux et particuliers, déterminés par la rotation terrestre, par la chaleur des tropiques, par les froids polaires et par les obstacles mécaniques, que présentent, à ces mouvements de la masse des eaux, les parties saillantes des continents et des îles.

La grande mer générale qui environne le globe, se divise en océan Boréal, océan Austral, grand océan Pacifique, océan Indien et océan Atlantique. Chacun de ces océans a ses mers particulières, ses méditerranées, ses golfes, ses baies, ses détroits, ses rades, ses anses, ses havres, ses ports, ses formes caractéristiques, ses phénomènes spéciaux et sa création organique, soit végétale, soit animale, et ses relations plus ou moins fécondes avec les diverses parties du globe.

L'eau des océans rafraîchit l'air par ses exhalaisons continuelles; concourt à produire les météores et les eaux continentales, qui retournent dans son sein; engloutit et décompose beaucoup de mauvais gaz et de débris animaux et végétaux; offre d'abondantes ressources d'alimentation, d'exploitation et de transport aux populations, qui vivent sur ses bords, et devient, par la navigation, un moyen de communication, de rapprochement et de commerce réciproque, entre les contrées et les peuples qu'elle avait d'abord isolés.

IX.

Vie continentale de la terre. — Panorama général.

Si nous considérons le globe terrestre sous un point de vue général, nous voyons que sa surface est en grande partie une vaste mer, du sein de laquelle s'élèvent les parties solides de la terre, qui constituent le squelette, la charpente et comme les membres du globe.

Ces parties solides se divisent, selon leur grandeur respective et relative, en continents et en îles, et forment, dans leurs rapports avec les eaux océaniques et les eaux courantes, divers bassins maritimes, dont chacun verse la masse de ses eaux fluviales dans une même mer.

Trois grands groupes de terre se distinguent les uns des autres au milieu des océans, et portent les noms d'Ancien-Monde, de Nouveau-Monde et de Monde-Maritime ou d'Océanie.

Leurs contours variés ou leurs côtes, qui déterminent les dimensions horizontales de la terre, et qui présentent des caps, des promontoires, des presqu'îles, tournées en général vers le Sud, des isthmes, des parties saillantes et rentrantes, sont tantôt découpés, tantôt uniformes, tantôt escarpés, tantôt par falaises, tantôt par écueils, tantôt par dunes, tantôt bas et vagues, et, selon ces diverses formes, ils

exercent une influence différente sur les peuples qui les habitent.

A l'intérieur, les terres, considérées sous le point de vue de leurs dimensions verticales, c'est-à-dire de leur élévation au-dessus des mers, affectent plusieurs formes fondamentales. Tels sont les plateaux ou plaines élevées, avec leurs terrasses et leurs montagnes intégrantes; les massifs ou les systèmes de montagnes proprement dits, formant tantôt des chaînes, tantôt des groupes isolés; les pays de gradins ou les régions inclinées graduellement, et les bas-pays ou les plaines basses, qui s'étendent au pied des gradins et des terrasses, et sont en général contigus aux mers.

Dans ces diverses formes fondamentales de la surface terrestre, qui sont en rapport intime avec les sources, le cours supérieur, le cours moyen, et le cours inférieur des fleuves et de leurs affluents, se montre, d'une manière plus ou moins saillante, soit en grand, soit en petit, le contraste des montagnes et des vallées, des plaines cultivées et des plaines désertes, des hauts et des bas-pays, dont l'élévation relative, la situation, l'exposition, la nature géologique, influent puissamment sur le climat, les productions des trois règnes et le génie des différents peuples.

Ces formes terrestres se combinent entre elles de mille manières différentes. Leurs combinaisons sont

réglées par la Providence, en vue surtout de l'humanité, et de là résulte la composition caractéristique et individuelle des continents et des îles.

Les îles et les continents, ces membres solides du globe, ont pour centre des plateaux, des systèmes de montagnes ou des terres hautes, dont le nombre et la nature déterminent le caractère de chaque région. Les fleuves et leurs affluents, dont les bassins sont séparés par des terres hautes, qui déterminent les lignes de partage des eaux, forment des systèmes hydrographiques d'un embranchement plus ou moins varié, et descendent, par les pays de gradins, vers les plaines basses, qui sont les intermédiaires entre les hauts pays et les océans. Au delà des bas pays, sont souvent d'autres plateaux, d'autres massifs de montagnes, d'autres hautes terres, qui forment les presqu'îles avec leurs isthmes, et qui donnent aux continents et aux îles leur richesse et leur perfection.

Comme membres d'un même tout qui a sa vie propre, les masses solides de la terre sont, les unes avec les autres, dans des rapports intimes et variés. Chacune d'elles forme, à son tour, un tout qui existe pour soi, a son individualité, son caractère qui lui est propre, et se compose de parties diverses, qui sont ses membres, et qui forment, à leur tour, autant de nouveaux touts indépendants et individuels.

L'Asie, l'Afrique et l'Europe sont trois continents

distincts ou trois membres d'un seul tout qu'on nomme l'Ancien-Monde, et qui ont pour dépendances respectives des îles plus ou moins nombreuses.

Le Nouveau-Monde c'est l'Amérique avec ses îles. L'Afrique y trouve son analogue dans le continent de l'Amérique du Sud; l'Asie et l'Europe, avec les plaines polaires, y trouvent leur analogue dans le continent de l'Amérique septentrionale.

Entre l'Ancien- et le Nouveau-Monde est située l'Océanie, ou le Monde-Maritime, qui se compose d'un continent, la Nouvelle-Hollande, et d'une multitude d'archipels et d'îles isolées. Ses grandes divisions sont l'Australie, la Notasie et la Polynésie.

Dans l'Ancien-Monde, situé presque tout entier dans l'hémisphère boréal, à l'exception d'une partie de l'Afrique, les terres sont accumulées vers le Nord, et s'étendent principalement dans le sens de la longitude. Dans les deux sections du Nouveau-Monde, réparti plus également entre les deux hémisphères, les terres sont aussi jetées vers le Nord; mais sa direction principale s'étend d'un pôle à l'autre, dans le sens de la latitude. Le Monde-Maritime occupe plus exclusivement les régions tropicales et moyennes du globe.

L'Asie septentrionale, avec une partie du nord de l'Europe et de l'Amérique, forme le bassin maritime de l'océan Boréal. Celui du Grand-Océan se compose

de l'Amérique occidentale, de l'orient extrême de l'Asie et de l'Océanie presque tout entière; tandis que le bassin de la mer des Indes est formé de l'Asie méridionale et de l'orient de l'Afrique, d'une partie de la Notasie et de l'Australie, et que celui de l'océan Atlantique embrasse la plus grande partie de l'Afrique, de l'Europe et du Nouveau-Monde.

L'Asie, placée au centre des terres sur notre planète, et communiquant facilement avec les autres, qui ont reçu d'elle leur population, est le plus vaste des continents. Elle présente une surface horizontale qui surpasse de cinq fois et quart celle de l'Europe, de six fois et demie celle de la Nouvelle-Hollande. L'Afrique n'est que trois fois et un tiers plus étendue que l'Europe, et l'Amérique quatre fois.

X.

Comparaison analytique des diverses parties du monde.

Considérées dans leurs contours, ces diverses parties du monde présentent des différences importantes, qui sont dans un rapport étroit avec la vie historique respective de chacune d'elles.

L'Asie, à laquelle se rattachent, comme de grandes presqu'îles, l'Afrique et l'Europe, présente à l'océan Boréal ses côtes les plus uniformes et les moins civilisées, tandis qu'à l'Est, au Sud et à l'Ouest, des échancrures considérables, des golfes profonds, y

déterminent un grand nombre de péninsules, qui sont les membres détachés de ce vaste corps, et qui se distinguent, pour la plupart, par leur vie historique. Toutefois, dans cette partie du monde, la masse continentale l'emporte encore sur les membres et sur la mer.

En Afrique, les membres péninsulaires disparaissent entièrement. Les contours sont de la plus grande uniformité, et l'absence des découpures, des golfes et des mers méditerranées, fait du continent africain le plus compacte de tous, le moins varié dans ses formes, le moins favorable à la vie active, maritime et extérieure des populations.

Il n'en est pas de même de l'Europe. Les côtes en sont tellement échancrées et sinueuses qu'elles offrent un développement de dix mille lieues, de sorte que la masse continentale et les membres y sont dans un rapport à peu près égal, et que les terres et les mers s'y tiennent comme en équilibre. Aussi cette partie du monde, la plus variée pour ses formes, est-elle le théâtre de l'activité océanique la plus prononcée, surtout au Sud et à l'Ouest, et d'une vie continentale analogue.

En regard de l'Europe, de l'autre côté de l'Atlantique, le Nouveau-Monde, aux bords uniformes vers l'océan Boréal, comme ceux de l'Asie, présente à l'Est une côte remarquable par ses enfoncements et

par ses saillies. Des golfes nombreux et profonds, espèces de mers méditerranées, avec des îles correspondantes à celles de l'Europe, ont été comme préparés par la Providence pour recevoir, de la partie occidentale de l'Ancien-Monde, cette vie active et mobile, qui devait distinguer à son tour les côtes de l'Amérique orientale. A l'Ouest, au contraire, vers l'océan Pacifique, le Nouveau-Monde étend son immense côte en une ligne uniforme, où le mouvement historique est tout autrement restreint que du côté opposé.

Enfin la Nouvelle-Hollande offre, à son tour, une grande uniformité dans ses contours maritimes. Mais le reste de l'Océanie, formé d'îles, d'archipels, de membres épars au sein du vaste océan, se distingue de toutes les autres parties du monde, par la prépondérance bien marquée des formes et de la vie océaniques.

La composition des divers continents, comparés entre eux sous le point de vue des dimensions verticales et des formes de leur surface, offre des différences aussi importantes et aussi tranchées, que celles qui les distinguent les uns des autres, dans leurs dimensions et leurs formes horizontales.

En Asie, où tout est grand et gigantesque, les hauts pays affectent surtout la forme de plateaux, entourés ou dominés par des montagnes, qui en font

partie et qui descendent par des terrasses brusques vers les bas pays. Les systèmes de montagnes, indépendants des plateaux, ne s'y rencontrent guère, et les gradins étendus s'y rencontrent tout aussi peu. Les grandes régions physiques de ce continent, séparées, distinctes, et communiquant entre elles, seulement par des passages peu nombreux, sont, en général, des plateaux montagneux, avec leurs terrasses, et des plaines basses, qui se déterminent le uns les autres, par des contrastes saillants d'élévation et de climats, et se présentent sous de grandes proportions, analogues à l'étendue de l'Asie elle-même.

En Afrique, domine encore le contraste des plateaux et des plaines basses; mais les uns et les autres sont autrement disposés et moins nombreux qu'en Asie, et des pays de gradins, beaucoup plus caractérisés, leur servent d'intermédiaires.

L'Europe, au contraire, offre une constitution entièrement différente. Son peu d'étendue ne laisse que peu de place aux vastes plateaux, et la dimension verticale s'y prononce, dans les hauts pays, sous forme de systèmes de montagnes proprement dits. Ces systèmes, nombreux et accidentés, offrent une foule de passages, favorables aux communications des peuples, et déterminent de nombreux gradins, qui vont se perdre dans les bas pays, entreposés entre eux et les océans.

La forme du plateau se retrouve en Amérique; mais elle s'y combine avec un vaste système de montagnes, fécond en volcans, qui court d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde, et qui descend, par des pentes brusques, vers les immenses plaines atlantiques de l'Amérique orientale et vers les plages étroites de l'océan Pacifique.

Quant à la Nouvelle-Hollande, encore peu connue, elle paraît être caractérisée, surtout, par des plaines basses; tandis qu'un grand nombre d'îles de l'Océanie sont, les unes élevées et formées par des montagnes volcaniques, les autres basses et formées de bancs de coraux.

Autant les diverses parties du monde présentent de différences caractéristiques, dans leurs dimensions respectives, dans leurs formes et dans la constitution géographique de leur surface, autant elles se distinguent les unes des autres, par la répartition variée de leurs eaux continentales.

Abondante en lacs salés, sans écoulement, l'Asie est arrosée par des fleuves immenses, qui, s'échappant de ses plateaux, en franchissent rapidement les terrasses, traversent les plaines basses, et vont se déverser dans les mers, qui baignent les côtes de ce continent, vers le Nord, vers l'Est et vers le Midi. Ces fleuves, d'un grand embranchement, et sujets, dans les contrées méridionales, à des débordements

périodiques, sont, sur plusieurs points, groupés deux à deux, et forment des mésopotamies, dont plusieurs jouent un rôle intéressant dans l'histoire.

L'Afrique, qui compte quelques grands lacs, est pauvre en grands fleuves, comme elle l'est en golfes, en mers méditerranées et en combinaisons variées des hauts et des bas pays. Sujets, comme tous les fleuves des régions tropicales, à des débordements périodiques et réguliers, ceux qu'elle nous présente descendent à la mer, les uns par des gradins, les autres par des terrasses, et offrent à la navigation intérieure, moins de ressources que ceux de l'Asie.

Quant à l'Europe, elle se distingue, par ses lacs nombreux, dans les régions montagneuses, et par l'abondance de ses eaux courantes, autant que par ses formes et par ses régions variées. Cette abondance de fleuves et de rivières navigables, qui sortent des montagnes, parcourent les nombreux gradins, les plaines basses de l'Europe, et se jettent dans toutes les mers limitrophes, principalement dans l'Atlantique et ses dépendances, donne encore, sous ce rapport, à ce continent, déjà si parfait, un avantage immense, pour le développement social des populations.

Dans l'Amérique, dont les lacs se trouvent surtout vers le Nord, les fleuves, comme les régions physiques, reprennent les proportions immenses qu'ils ont en Asie. Les hautes terres y donnent naissance à

une multitude de cours d'eau, qui se rassemblent dans un petit nombre de fleuves gigantesques, et vont, pour la plupart, se verser dans l'océan Atlantique.

Enfin, dans l'Océanie, les proportions plus petites; la constitution particulière du continent australien, et le morcellement des autres parties de ce monde maritime, en îles innombrables, rendaient les grands fleuves impossibles.

Les climats froids et les climats chauds se tranchent, en Asie, par des contrastes saillants. En Afrique, domine le climat ardent des tropiques. L'Europe se distingue par son climat tempéré. Les contrastes reparaissent en Amérique, où le climat est, en général, plus froid, à latitudes égales, que dans l'Ancien-Monde; et l'on rencontre, dans l'Océanie, une heureuse combinaison du climat tropical avec les influences rafraîchissantes de la mer.

Il ressort de cette comparaison générale des diverses parties du monde: que l'Asie présente, sous tous les rapports, la nature géographique la plus riche, la plus imposante et la plus majestueuse; que l'Afrique et la Nouvelle-Hollande sont les continents les plus imparfaits, les plus pauvres et les moins complétement développés; que l'Europe nous offre, au contraire, toutes les conditions géographiques, dans leurs combinaisons les plus harmonieuses; et qu'en Amérique, se reproduisent vaguement les traits diffé-

rents, qui caractérisent toutes les autres parties du monde.

XI.

Vie géologique et minérale du globe terrestre.

Si, des formes extérieures et géographiques de la surface solide du globe, nous pénétrons à l'intérieur, pour en étudier la composition, la vie, la structure, nous trouvons, dans ses profondeurs, l'action plus ou moins marquée des gaz, des eaux souterraines, de la chaleur et du feu central, dont la présence est constatée, par les phénomènes des sources thermales ou chaudes, des volcans et des tremblements de terre, fréquents, surtout, dans le voisinage des océans et dans les régions voisines des tropiques et de l'équateur.

Une multitude de substances, tantôt cristallisées régulièrement ou d'une manière confuse, tantôt disposées par couches, forment les nombreuses espèces de sels, de terres, de pierres précieuses ou communes, de combustibles et de métaux, qui constituent le règne minéral, dont l'exploitation offre à l'homme de nombreuses ressources, pour les arts utiles et pour les beaux-arts.

Ces substances diverses, les unes groupées par grandes masses, sous le nom de roches; les autres disséminées en détail dans les roches même, sous le nom d'espèces minérales, et souvent sous la forme de filons, sont accompagnées fréquemment de débris an-

ciens de végétaux et d'animaux, qu'on nomme fossiles. L'étude comparée des divers fossiles sert à reconnaître la succession chronologique et l'ancienneté présumée de différentes espèces de terrains, qu'on divise en primitifs ou primordiaux, intermédiaires ou de transition, secondaires, tertiaires, d'alluvion et pyrogéniques.

Tantôt cristallisés en masses confuses; tantôt disposés en une suite irrégulière de couches diverses, soit horizontales, soit inclinées et contournées en différents sens, ces terrains, distincts les uns des autres, attestent la succession de changements violents, de révolutions physiques qui, avant et depuis la création de l'espèce humaine, ont bouleversé la surface de notre planète, à une profondeur plus ou moins grande.

A partir du premier moment de la création, sous l'influence de la pensée éternelle de Dieu, à la lumière féconde de sa Parole ou de son Verbe, et par la force de son Esprit, a paru d'abord, puis s'est débrouillé le chaos, par une suite graduelle de générations, d'éclosions, de métamorphoses, de changements et d'évolutions organiques, qui ont produit et constitué, à la longue, le globe terrestre, dans le but d'en faire le théâtre de l'histoire humaine.

Ces révolutions, dont les unes paraissent avoir été subites et violentes, les autres lentes et successives,

ont eu pour agents toutes les forces de la nature, principalement l'eau et le feu, et ont amené peu à peu la terre, à l'état où elle devait être, pour recevoir la création organique et, en dernier lieu, l'espèce humaine.

La dernière grande catastrophe de ce genre, dont les traditions cosmogoniques et religieuses de tous les peuples, particulièrement la Bible, ont conservé le souvenir, est connue sous le nom de déluge universel, et est postérieure, d'une longue suite de siècles, à l'apparition de l'homme sur le globe. Jusqu'à quel point cette inondation fameuse a modifié la surface de notre planète, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Ce qui paraît constant, c'est qu'à dater de cette époque, une période de calme a succédé à une période de bouleversements; et c'est à la faveur de cette stabilité, troublée depuis seulement par des phénomènes partiels, que le genre humain a pu jouer pleinement le rôle supérieur, qui lui appartient dans la vie de ce monde, et suivre, de siècle en siècle, ses destinées historiques.

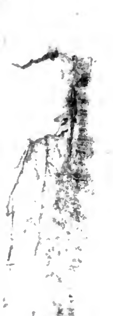
C'est aux révolutions physiques des premiers âges, toujours produites et réglées par les vues morales de la sagesse qui régit le monde; c'est aux fermentations, aux combinaisons chimiques, aux cristallisations primitives, aux dépôts successifs, formés sous les eaux, aux soulèvements et aux dislocations causées par le feu central, aux irruptions, aux retraites, aux mouvements successifs des eaux de la mer et des eaux

douces, à l'action même de l'atmosphère et des divers agents physiques et chimiques, que le globe terrestre doit la nature diverse de ses couches solides; les enfoncements, les élévations et les formes géographiques de sa surface; la distribution actuelle des mers, des continents et des îles; la formation des plateaux et des montagnes, des vallées et des gradins, des hauts et des bas pays; les contours maritimes des terres et les bassins océaniques; les côtes de nature diverse et la direction des bassins des fleuves; la distribution des eaux courantes qui arrosent la terre; celle des eaux tranquilles, des lacs, des glaciers, et celle des volcans, témoins encore subsistants et irrécusables des feux souterrains, qui ont de tout temps fermenté et fermentent encore, dans les entrailles de la planète.

XII.

Vie végétale à la surface de la terre.

Le règne végétal est la première section de la création vivante et organique, qui ait paru sur le globe. D'une part, il n'a reçu l'être qu'après le règne inorganique ou minéral, au sein duquel il devait prendre racine, puiser sa nourriture, trouver, sous tous les rapports, ses conditions d'existence; de l'autre, il a précédé le règne animal, qui devait, à son tour, trouver dans les deux règnes précédents, les éléments



nécessaires à sa propre vie, à son propre développement.

D'accord avec l'antique tradition, l'étude des débris fossiles, soit végétaux, soit animaux, dont s'occupe la géologie, démontre cette progression, non-seulement pour les trois règnes de la nature en général; mais encore pour différentes sections de chacun de ces règnes, qui ont paru, peu à peu, dans un certain ordre de succession chronologique, à la surface de la terre.

La force végétative embrasse toute l'étendue du globe, depuis un pôle jusqu'à l'autre, depuis le sommet des hautes montagnes jusqu'au fond de la mer. Cependant la végétation, dont la force repose essentiellement sur la chaleur moyenne du sol, devient toujours plus vigoureuse, plus variée et plus riche, du sommet des monts aux bords de l'océan, et des pôles à l'équateur.

Le petit nombre de plantes qui croissent à toutes les latitudes, se trouvent aussi à toutes les hauteurs. La zone glaciale offre peu d'espèces de végétaux; les zones tempérées s'enrichissent, de plus en plus, en s'approchant des tropiques, et la zone torride offre des richesses végétales, qu'on s'efforcerait en vain de naturaliser dans d'autres régions.

C'est par la science de la botanique, que l'homme classe, d'après les données de l'observation, les productions végétales de tous les climats, dont on con-

naît déjà une prodigieuse quantité d'espèces, et dont, au moyen de l'agriculture et de l'industrie, il s'occupe à tirer parti, soit dans des vues d'utilité, soit dans des vues d'agrément.

La géographie botanique fait connaître les rapports des végétaux, avec la surface terrestre. Elle distingue les stations des plantes, d'après les circonstances physiques et géographiques où chaque espèce se plaît et prospère. Elle cherche à déterminer l'extension horizontale et verticale des familles, des genres, des espèces, c'est-à-dire, l'espace qu'elles occupent, selon la température relative des lieux, en longitude, en latitude et en élévation au-dessus de la mer. Enfin, elle s'occupe aussi à faire connaître leurs habitations respectives, c'est-à-dire les régions spéciales et particulières, les parties du globe, où chaque espèce est la plus commune.

Quatre causes agissent constamment pour disséminer les plantes sur la surface du globe : les eaux, les vents, les animaux et l'homme.

Les plantes se naturalisent partout, où elles trouvent une température et d'autres circonstances atmosphériques, analogues à celles de leur pays natal. Pour ce qui est des plantes cultivées et devenues domestiques, entre les mains de l'homme, dans ses champs ou dans ses jardins, la plupart s'acclimatent et le suivent partout, en raison des soins dont elles sont l'objet.

XIII.

Vie animale à la surface de la terre.

Le règne animal est postérieur aux deux autres, dans l'ordre chronologique de la création, comme le prouvent l'histoire et la géologie; mais il leur est supérieur, par sa nature plus développée, et trouve dans l'un et dans l'autre ses conditions d'existence.

Les animaux, dont on connaît aussi une multitude infinie d'espèces, sont les représentants, au plus haut degré, de la vie organique matérielle, au sein des différents éléments de la surface de la terre. Les minéraux sont privés de cette vie organique; dans les végétaux, elle se borne aux fonctions nutritives et reproductives; dans les animaux, elle comprend, outre la nutrition et la reproduction, la faculté d'entrer en relation, soit instinctive, soit volontaire, au moyen des sens et du mouvement, avec les êtres extérieurs.

Le règne animal, comme le règne végétal, nous présente une échelle d'organisation progressive, où la vie se développe et se complète graduellement, depuis l'animal imparfait, à peine distinct du minéral et de la plante, jusqu'à celui qui se rapproche le plus de l'homme, soit par ses organes, soit par ses instincts et ses rudiments d'industrie et d'intelligence.

L'étude des animaux, objet de la zoologie, est, aussi bien que celle des minéraux et celle des plantes,

l'une des parties intégrantes de la géographie; tandis que, d'autre part, elle se rattache, comme les précédentes, à celle de l'histoire, à cause de l'influence immense qu'exerce aussi cette partie de la création, sur le bien-être et la civilisation du genre humain.

La géographie zoologique fait connaître les rapports du règne animal avec la surface terrestre.

La vie animale, comme la vie végétale, embrasse, pour ainsi dire, tout le globe; mais la température de ses diverses parties, l'opposition et la chaleur de ses zones moyennes, avec le froid de ses régions polaires, y diversifient, à l'infini, les productions tant animales que végétales.

Les divers climats ont chacun leurs animaux, de manière que le globe se laisse diviser en plusieurs régions ou royaumes zoologiques, dans chacun desquels, des genres et des espèces particulières remplacent ceux qu'on trouve dans d'autres.

Comme pour les plantes, les espèces d'animaux, leurs diversités, le nombre des individus, la beauté des formes et des couleurs de ces êtres diminuent, à mesure que l'on s'avance de l'équateur vers les pôles, ou du niveau des mers, vers les sommités des aspérités du globe. On ne peut y méconnaître l'intime liaison, qui existe entre la vitalité, l'électricité et le calorique.

Quant à l'océan, il fourmille, même vers les pôles,

d'une multitude d'animaux, attendu que ses profondeurs, plus indépendantes de l'influence solaire, présentent, aux différentes latitudes, une température moyenne beaucoup plus égale, que l'atmosphère et la surface solide du globe.

Ceux des animaux, qui se sont répandus partout ou dans plusieurs royaumes zoologiques et dans plusieurs zones à la fois, doivent leur extension géographique et la facilité de leurs migrations, moins à leur force active et à l'énergie de leurs organes, qu'à leur force passive, c'est-à-dire à la faculté de résister aux changements de température. Parmi ces espèces, il faut distinguer surtout les animaux domestiques, que l'homme a transportés, avec lui, aux deux bouts du monde, et qui lui offrent plus de ressources que tous les autres.

XIV.

L'homme, sujet du drame historique.

Au reste, quelque supérieures que soient déjà les formes végétales et animales de la vie de la terre, relativement aux formes minérales et inorganiques de cette même vie, elles n'en sont point encore le couronnement.

Dans le drame significatif et majestueux, qui se déroule sur le théâtre de l'histoire, c'est l'homme qui paraît en scène, qui fixe notre attention, qui sollicite notre intérêt, qui détermine nos points de vue et qui

nous ouvre toute une série de nouveaux panoramas et de nouvelles perspectives.

Rattaché, par un côté de sa nature, au règne animal et à la sphère matérielle de la vie organique du globe, l'homme s'en distingue, d'un autre côté, par sa filiation divine; par son essence spirituelle; par ses variétés d'organisation, de tempérament, de genre de vie, de développement historique; par le rôle prépondérant qu'il joue, dans le plan de Dieu et les destinées du monde; et, à ces divers titres, il constitue, à lui seul, tout un règne à part, tout un organisme distinct, dans l'organisme universel de la création, dont il est appelé à manifester, pour la gloire de Dieu, la dernière fin, la portée définitive et le sens providentiel.

Le développement historique de l'homme se manifeste dans l'espace, et est en rapport avec toutes les phases de vie du monde géographique. Jeté par la cause première au milieu de la nature créée, l'homme en reproduit non-seulement, jusqu'à un certain point, la marche et les procédés, sous une forme plus haute, dans son propre développement; mais c'est encore par l'intermédiaire de cette nature, qu'il reçoit, en partie, l'impulsion vitale et providentielle, qui, sous mille formes diverses, vient féconder et diriger son énergie, sa force native. Il est en grande partie dominé par cette nature, dans les périodes de spontanéité et d'instinct; il apprend à la maîtriser et à la vaincre, de plus

en plus, dans les périodes de réflexion, et tend à mettre sa propre action en harmonie et en accord avec celle de la nature, qui, comme lui, est régie par les lois de la Providence.

C'est en vertu de ces lois si sages et si admirables, que les diverses régions du globe se trouvent distribuées et constituées de manière, à ce que l'humanité puisse s'y développer sous toutes les faces. Ici, la nature des lieux, du climat et des productions, imprime à la vie individuelle et sociale, un caractère d'uniformité, de fixité, d'habitude, qui se reproduit plus ou moins à travers les siècles. Là, cette même nature du climat, des lieux, des productions, invite à l'activité, à la variété et au mouvement; provoque et favorise les développements les plus divers, les plus opposés, et fait plus particulièrement de certaines régions, un foyer, d'où rayonnent au loin toutes les influences humaines. Ailleurs, enfin, se trouvent rapprochées, réunies, toutes les conditions naturelles, toutes les circonstances géographiques, dont l'influence est la plus propre à communiquer à la civilisation, le plus haut degré de fixité et de progrès.

On voit, par ce qui précède, qu'il doit exister un rapport intime d'harmonie, entre les phases principales du développement de l'espèce humaine et les différents théâtres sur lesquels a lieu ce développement. Aussi, chaque partie du monde, à ce point de vue, se dis-

tingue des autres, par un aspect géographique et historique différent.

XV.

Aspect géographique et historique de l'Afrique.

Brûlé constamment par les feux de la zone torride, le continent africain, plus haut, plus montueux, plus accidenté au Midi, moins élevé et plus uniforme au Nord, présente une masse isolée, compacte, peu pénétrable, où d'immenses et arides déserts de sables alternent avec des contrées fertiles; où la stérilité contraste avec une végétation magnifique et exubérante; et dont les contours uniformes, environnés du vaste océan, ne donnent que peu d'accès aux golfes, aux baies et aux mers méditerranées. Si quelques fleuves, gonflés et desséchés périodiquement, par les pluies et les ardeurs des tropiques, descendent des montagnes et des plateaux de l'intérieur, ces fleuves sont en trop petit nombre, pour donner une grande activité aux communications sociales.

Aussi les noires populations africaines, influencées par les circonstances locales et par leur tempérament, sont-elles restées jusqu'ici, à quelques exceptions près, dans un état d'enfance, auquel il est impossible d'assigner un terme. Là, prédominent la spontanéité, l'instinct et la vie physique; l'homme est esclave de ses appétits, de ses passions, de ses habitudes, de la nature qui l'environne; et des causes morales, puissantes, venues du dehors,

paraissent seules pouvoir donner une impulsion victorieuse, à la civilisation de ces contrées. Si jadis l'Éthiopie, l'Égypte et les côtes de la Méditerranée jusqu'au pied de l'Atlas, jouèrent un si grand rôle dans l'histoire, elles le durent probablement, en partie, à la Méditerranée et au Nil, à leur voisinage de l'Asie et de l'Europe, au mélange de leurs habitants avec des races plus avancées, et à l'importation d'une civilisation étrangère.

Cette importation s'est renouvelée à différentes époques; elle s'est opérée d'abord par les Asiatiques; ensuite par les Grecs et par les Romains; puis par les Arabes mahométans, dans le moyen âge; et c'est aux peuples chrétiens qu'est réservé, dorénavant, de poursuivre, dans la suite des siècles, l'œuvre si lente et si difficile de la civilisation africaine.

XVI.

Aspect géographique et historique de l'Asie.

Voisine de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par l'isthme de Suez et la mer Rouge, l'Asie est située, presque tout entière, sous la zone tempérée du Nord, et présente, à la fois, tous les contrastes, sous le rapport des lieux et sous le rapport du climat.

Au centre, s'élève un immense plateau, dominé par les plus hautes montagnes du globe; ses plaines, balayées par des vents froids et constants, privées à peu près entièrement d'eaux courantes, forment des déserts éten-

dus, plus ou moins arides et impénétrables, sans culture, sans bois, propres seulement aux pâturages, et nécessairement habités par des peuples pasteurs et nomades.

Au Nord du plateau, s'inclinent, vers la mer glaciale les pentes d'un vaste système de montagnes, dont les ramifications s'étendent en différents sens, et dont les vallées et les gorges laissent échapper des fleuves, qui vont arroser le sol ingrat, les plaines froides et généralement humides de la Sibérie. La pêche, la chasse, le soin des troupeaux, sont les occupations des pauvres peuplades de l'Asie septentrionale, dont quelques tribus seulement peuvent se livrer à l'agriculture.

Sur le revers oriental du plateau, qui forme le noyau de l'Asie, s'abaisse une troisième région physique, à laquelle appartiennent: la montueuse et froide Tartarie chinoise, la Chine aux nombreuses rivières et aux grandes plaines humides, le Japon et les îles voisines. Là, se rencontrent, selon la proximité des montagnes, la hauteur du sol, le degré de latitude ou le voisinage de l'océan, les climats les plus divers, les températures les plus variées. Les habitants de cette région, qui présentait, à la fois, beaucoup d'obstacles et beaucoup d'avantages à l'homme, se sont multipliés prodigieusement, se sont civilisés à une époque très-ancienne, et sont, en général, industrieux et actifs.

Au Sud-Ouest de la région orientale, au pied d'un massif de montagnes, qui termine, au Midi, la région

haute du continent, et qui forme, en particulier, le plateau fameux du Thibet, s'étendent jusque sur les bords de la mer, et se prolongent en deux péninsules, au delà du tropique, les pays délicieux de l'Inde. Une multitude de grands fleuves et de rivières les arrosent; des chaînes de montagnes contribuent, avec le voisinage de l'océan et certains vents périodiques, à tempérer l'ardeur du soleil; et la fertilité prodigieuse du sol, jointe à la douceur du climat, concourt, à la fois, à civiliser et à retenir dans l'indolence et la mollesse, les peuples sédentaires de ces contrées.

Enfin, une cinquième région physique occupe l'Occident de l'Asie: elle est composée, principalement, de plateaux sablonneux et plus ou moins élevés, liés entre eux, par différents groupes de montagnes, et se prolonge, depuis les hauteurs de la Tartarie indépendante et de la Perse, jusque sur les bords de la mer Méditerranée. Sèche et même aride en quelques endroits, cette région, très-fertile sur d'autres points, jouit d'une atmosphère sereine, uniforme, généralement échauffée par le voisinage et les reflets brûlants de l'atmosphère africaine. Elle a peu de grands fleuves et de rivières, comparativement aux trois régions précédentes; mais elle présente, dans la disposition de ses côtes, échancrées et resserrées par les mers, des avantages inappréciables, pour l'activité, le mouvement et les communications commerciales. Elle est habitée

par des peuples, en partie nomades, en partie sédentaires, agricoles et commerçants, qui ont joué, dans tous les temps, un rôle actif dans l'histoire.

Tel qu'on vient de le décrire, le continent de l'Asie, patrie probable des plantes céréales et des animaux domestiques, fut le berceau du genre humain, et porte à bon droit le nom d'Orient, sous le rapport de la civilisation, comme sous le rapport physique. C'est là que l'humanité a pris son premier élan; c'est là qu'elle a passé sa première enfance, sous la conduite de la Providence et de la nature; qu'elle s'est abandonnée tout entière à ses tendances les plus poétiques et les plus sublimes, comme à ses instincts les plus matériels; qu'elle a parcouru tous les degrés de développements, par lesquels elle devait passer, en restant en rapport avec une nature moins tyrannique, il est vrai, que celle du continent africain, mais plus uniforme, plus fixe et plus immobile que celle de l'Europe. Cette fixité, cette immobilité, cette uniformité, se retrouvent, avec différentes nuances, dans la civilisation plus ou moins stationnaire de chacune des grandes régions de l'Asie. Partout, sur ce continent, se fait sentir de nos jours, comme aux premiers jours du monde, la force de la routine et de l'habitude; tandis que les éléments de civilisation, transportés d'Asie en Europe, ont reçu, progressivement, tous les développements, toutes les formes les plus variées,

sous l'influence d'autres circonstances locales, dont sait profiter le génie libre des Européens.

XVII.

Aspect géographique et historique de l'Europe.

Quoique l'Europe, en effet, soit, par son étendue, la moins considérable des trois parties de l'Ancien Monde, elle l'emporte sur toutes les autres, sous les rapports intellectuels et moraux, politiques et historiques. La nature a, peut-être, favorisé, par l'abondance et la beauté des productions, quelques contrées de l'Asie et de l'Afrique; mais, pour tout ce qui est l'ouvrage de l'homme, les peuples occidentaux ont acquis une supériorité incontestable. Le climat, en général tempéré, des lieux qu'ils habitent; la nature du sol, partout assez fertile, pour fournir aux besoins de la vie, mais pas trop, cependant, pour dispenser d'un travail suivi, les appelait à jouir des bienfaits d'une civilisation, dont l'activité est la base et le principe conservateur. Tout les invitait à la vie sédentaire et agricole; et si de grandes migrations eurent lieu parmi ces peuples, elles eurent constamment pour résultat, des établissements fixes et un perfectionnement effectif.

Toutes les parties de l'Europe participent à cette supériorité; mais les pays du sud l'atteignirent longtemps avant ceux du nord. Ce continent est divisé en deux grandes régions, la basse et la haute Europe.

Depuis l'extrémité occidentale de la péninsule hispanique, jusque sur les bords de la mer Noire, s'étend une suite de terres élevées et de montagnes, qui présentent une grande variété de pentes et de coupes. La région située au Nord de ces chaînes forme, depuis les bords de l'océan jusqu'aux monts Ourals, depuis les îles de la Grande-Bretagne jusqu'aux rives de la mer Caspienne, une plaine immense, qui s'ouvre aux influences alternatives de l'atmosphère océanique et de l'atmosphère sibérienne. Les terres de cette région sont peu élevées, beaucoup moins froides et plus habitables que le plateau central de l'Asie, situé sous la même latitude. Des rivières et des fleuves nombreux y favorisent l'agriculture et le commerce; tandis que les eaux de l'océan en baignent les côtes, forment, au nord, des golfes profonds, et favorisent, de leur côté, l'activité et le mouvement des populations.

Au Sud des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes et des chaînes qui en forment le prolongement, jusque sur les confins de l'Asie, s'incline vers la mer Méditerrannée, sous l'influence de l'atmosphère africaine, tempérée par cette mer, la région méridionale de l'Europe. Favorisée de la nature, elle offre des côtes profondément sinueuses, et ses trois presqu'îles principales, baignées par la mer Méditerranée, joignent aux agréments d'un beau ciel, d'un climat heureux, toute la fertilité des pays situés plus au Nord. C'est

dans cette région du Sud, et sous l'influence de l'Asie et de l'Afrique, que naquit la civilisation grecque et romaine, dont les montagnes de la haute Europe furent longtemps le boulevard, contre les barbares septentrionaux.

Mais l'activité et le mouvement, dont ce continent est naturellement le théâtre, ont fini par mettre en rapport les populations des deux régions opposées, qui, dès lors, marchent en commun vers un même développement. Tourmentés sans cesse par ce besoin d'activité, de mouvement et de progrès, les peuples occidentaux se sont approprié les richesses physiques, intellectuelles et morales de tout l'univers; ils ont tout adopté, tout modifié, d'après leur génie libre et réfléchi; et, non contents d'en jouir sur leur sol notal, ils portent au loin, dans toutes les parties du monde, leur civilisation expansive; ils s'efforcent de rendre à l'Asie ce qu'ils en ont reçu, mais sous une nouvelle forme; ils tentent d'éclairer l'Afrique, moins accessible à leur influence; et déjà, ils ont doté l'Amérique d'un imposant avenir. Quant au Monde océanique, il existe à peine pour l'histoire; mais son éducation sera l'ouvrage des mêmes maîtres.

XVIII.

Aspect géographique et historique du Nouveau-Monde.

Formé de deux grandes péninsules, qui sont liées l'une à l'autre, par un long isthme de roches primi-

tives, le Nouveau-Monde étend, du Nord au Sud, son immense surface, et présente des caractères qui lui sont propres.

A l'Est, ses côtes se dessinent en une ligne courbe, tantôt rentrante et tantôt saillante, dont les enfoncements donnent naissance à des mers méditerranées, au sein desquelles peut se déployer l'activité des nations. Ces golfes, et en particulier celui de Mexique, avec les îles qu'il renferme, ont leur ouverture du côté de l'Europe, comme pour recevoir plus facilement la civilisation de l'Ancien-Monde. Le côté opposé de l'Amérique offre un rivage uniforme, et ne présente qu'aux extrémités quelques dentelures. Le Grand Océan oriental le baigne, dans toute sa longueur. Vers cette côte, moins essentiellement propre à l'activité, s'inclinent les pentes escarpées d'un plateau longitudinal, auquel se rattachent à peine les montagnes des Etats-Unis et du Brésil, et que dominent, d'une région polaire à l'autre, les sommets des Cordillères, avec leurs prolongements. Tantôt assez large, tantôt très-étroit, ce plateau descend, par des pentes également rapides et brusques, vers les plaines immenses et très-basses, qui le séparent de l'Océan Atlantique, et qu'arrosent une multitude de fleuves. De là, deux climats distincts, celui de la région haute, et celui des régions qui s'étendent au pied des montagnes, jusque sur le bord de la mer. Très-froide, aux extrémités, la partie élevée

du continent jouit, sous les tropiques, d'une température printanière, favorable au développement de toutes les richesses du sol. Plus chaud, et en même temps plus humide et plus mal-sain, le climat des terres basses n'est pas moins favorable à une végétation vigoureuse, abondante et extrêmement riche en sucs nourriciers. Mais nulle part, dans ces contrées, les ardeurs de la zone torride ne sont aussi fortes, que dans les déserts brûlants de l'Afrique. L'Amérique, en général, est partout moins chaude, que d'autres pays situés sous les mêmes latitudes; d'une part, à cause de l'élévation de ses montagnes; de l'autre, à cause de sa largeur peu considérable, au Nord de l'équateur; de sa prolongation vers les pôles; des vents alisés, qui arrivent de l'océan; des courants maritimes, qui viennent des régions australes; de l'abondance des lacs, vers le Nord; des fleuves et des rivières, dans le reste du continent; de la nature du sol, qui, dans les plaines, est moins sablonneux que celui de l'Afrique; enfin, des nombreuses et vastes forêts, qui couvrent encore une grande partie de sa surface.

Naturellement riche en métaux nobles, en végétaux précieux, l'Amérique, au moment de sa découverte, il y a moins de quatre siècles, ne connaissait point les animaux domestiques, quoiqu'elle fût peuplée d'une nombreuse création vivante; aussi, les nations de ce continent et des îles voisines, étaient-elles plongées,

les unes dans l'état sauvage, les autres dans une profonde barbarie, comme le sont encore, aujourd'hui, un grand nombre de leurs tribus. Les forces de la nature physique agissaient, dans toute leur énergie despotique, au sein de ce nouveau monde. Mais une fois que l'Européen eut mis le pied sur cette terre nouvelle, son génie, cruel envers les malheureux indigènes, en fit la conquête. Il la fit passer à une vie supérieure; il la peupla de ses colonies; il en exploita les mines et toutes les richesses animales et végétales; il y transporta les animaux domestiques, si indispensables à l'homme; il y porta ses idées, ses arts, ses institutions; et sut profiter de tous les avantages naturels, qui rendent l'Amérique si propre à devenir le théâtre d'une civilisation remarquable. Aussi, les destinées de ce continent, modifiées depuis d'une manière prodigieuse, se présentent-elles, dans l'avenir, sous l'aspect le plus riche et le plus brillant.

XIX.

Aspect géographique et historique de l'Océanie.

Il est permis d'augurer pour les terres de l'Océanie, des destinées analogues, en tenant compte, cependant, des différences, que devra apporter, dans le développement de leurs populations, la nature géographique des lieux.

Disséminées dans toute l'étendue du Grand Océan,

qui sépare le continent d'Amérique de celui d'Asie, les îles innombrables de cette partie du monde, sont de grandeur très-inégale, et forment un immense labyrinthe au milieu des mers. Elles sont réparties surtout, en grand nombre, entre les tropiques, quoique plusieurs se trouvent situées sous les deux zones tempérées du Nord et du Sud. Les plus grandes sont brûlées par un soleil vertical. La Nouvelle-Hollande, en particulier, que son étendue égale à l'Europe, paraît avoir le climat aride et brûlant de l'Afrique. Quelques-unes des îles qui sont entre la Nouvelle-Hollande et l'Asie, joignent à une chaleur étouffante, une humidité malsaine. Cependant, malgré ces incommodités locales, que pourra corriger, en partie, le travail de l'homme, les îles de l'Océanie, dont les unes sont élevées et volcaniques, les autres très-basses, offrent une plus grande variété de climats délicieux, qu'aucune autre partie du monde. Rafraîchies sans cesse, par les vents constants et par les eaux qui les environnent, elles jouissent, pour la plupart, d'un printemps perpétuel; elles étalent, en abondance, des productions animales et végétales qui leur sont propres, et sont susceptibles d'être enrichies des productions de tous les autres pays.

Déjà ce monde maritime est devenu, dans le voisinage de l'Asie, le théâtre d'un commerce actif et étendu; déjà l'influence des Européens s'est fait sentir

au sein de ce vaste océan, par l'introduction de nouvelles richesses animales et végétales, par la propagation d'une culture spirituelle plus haute, dans certaines îles, et, en particulier, par la prédication du christianisme. L'impulsion est donnée : elle sera suivie de grands résultats ; car cette partie du globe est une des plus favorables à l'activité et au mouvement, principe de tout progrès, de tout développement varié et de toute civilisation.

XX.

Vue rétrospective sur le théâtre de l'histoire, et nature du rôle qui y est assigné à l'homme.

Le panorama que nous venons de prendre du théâtre de l'histoire, a dû nous convaincre, que tout s'enchaîne et se lie, dans la pensée créatrice de Dieu et dans l'ensemble de l'univers.

Au système du monde, se rattachent les sphères étoilées ; aux sphères étoilées, le système solaire ; au système solaire, le globe terrestre ; au globe terrestre, les éléments et les formes de sa surface ; aux éléments géographiques, les phases et les fonctions de la vie de la terre ; à ces phases, enfin, et à ces fonctions, les développements de la vie humaine et l'histoire de l'humanité.

Soumis à l'influence profondément nuancée de tant d'éléments divers, l'homme est à la fois passif et actif, au milieu de cette multitude de formes qu'affecte

autour de lui la nature. Il réagit, de toutes les puissances de son être, vers cette nature, qui le stimule et dont il est le couronnement; il profite des avantages qu'elle lui offre; il lutte contre les obstacles qu'elle lui présente; il la travaille, la torture, l'exploite en tous sens, et lui fait subir, peu à peu, des métamorphoses, qui portent le cachet de sa propre énergie, et qui, même à son insu et comme malgré lui, ont pour but de faire tourner à la gloire de Dieu, les influences qu'il en reçoit et les rapports innombrables qui l'unissent à elle.

Le point d'unité, où doivent un jour s'harmoniser la nature et l'homme, n'est autre chose que l'idée divine, qui a présidé à la création de la nature et du genre humain; qui détermine la marche respective et commune de leur vie progressive à travers les siècles, et qui a posé dans le christianisme, triomphant à la fin des temps, le but final et élevé, vers lequel ils tendent, de concert, sous la conduite de la Providence.

TROISIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DE L'HUMANITÉ ET DES RACES, CONSIDÉRÉES COMME ACTEURS DU DRAME HISTORIQUE.

SOMMAIRE.

I. Aspect général de l'homme dans sa nature primitive. — II. Un regard sur l'homme déchu. — III. Aperçu psychologique du développement naturel de l'homme. — IV. Ressorts, mobiles et but idéal de l'histoire et de la civilisation humaine. — V. Diversité dans les types. — VI. Unité de l'espèce humaine. — VII. Distinction des races ou des variétés de l'espèce humaine, par leurs caractères physiques. — VIII. Combinaisons diverses de la constitution corporelle et de la constitution spirituelle. — IX. Diversité des tempéraments, et leurs relations avec les grandes races humaines. — X. Tempérament, caractère et extension géographique de la race nègre. — XI. Tempérament, caractère et extension géographique de la race mongole. — XII. Tempérament, caractère et extension géographique de la race cuivrée ou américaine. — XIII. Tempérament, caractère et extension géographique de la race malaise. — XIV. Tempérament, caractère et extension géographique de la race blanche. — XV. Vue d'ensemble sur les relations géographiques des races. — XVI. Des causes qui agissent sur le développement spirituel de l'humanité et des races.

I.

Aspect général de l'homme dans sa nature primitive.

Chronologiquement parlant, l'homme, ainsi que l'attestent la tradition et la géologie, est le dernier des êtres créés qui aient paru à la surface de la terre. Toute la nature devait être prête pour le recevoir, et fut, en effet, créée avant lui. Le règne inorganique, d'une part, et, de l'autre, le règne organique, devaient

lui fournir ses conditions d'existence, concourir à son développement, subir ses influences, et le reconnaître, dans certaines limites, pour dominateur et pour maître.

Cette suprématie, l'homme la tient de son origine et de sa nature, de l'idée divine qui a présidé à sa création, et du but final, assigné à l'individu et au genre, par la puissance créatrice.

Destiné, selon le christianisme, avant la création même, à devenir saint et sans reproche; à glorifier Dieu, par l'esprit, au sein de l'univers et de la nature; à réfléchir en lui-même, comme en un foyer terrestre, toutes les perfections de Dieu et les merveilles de ses œuvres, il est de la race de Dieu, selon l'expression d'un poëte et d'un apôtre. Créé à l'image de Dieu et sur le type de son Verbe, il est, comme Dieu, un esprit caché, un esprit parlant, un esprit vivifiant; et, en le douant de cette personnalité spirituelle et libre, qui constitue son essence, Dieu a résolu, avant tous les siècles, dans son amour, de l'adopter pour son enfant en Jésus-Christ, pour en faire un membre heureux et béni de son éternelle famille.

L'homme est, du reste, un être mixte; et, s'il est esprit, dans les profondeurs de son être, c'est un esprit attaché à la terre et servi par des organes.

Son corps, composé d'éléments terrestres, offre à la fois le type le plus pur et le plus complet, le plus normal et le plus beau, de la perfection organique, et

porte, dans sa structure, dans ses formes, dans ses fonctions, dans toute sa physionomie, la marque et le sceau du principe divin qui l'anime. Si, parmi les animaux, il s'en trouve qui surpassent l'homme, pour la force ou pour la grandeur, pour l'agilité des membres ou pour la finesse des sens; s'ils naissent en général vêtus et armés, tandis que lui ne l'est point; s'il reste si longtemps dans la dépendance des autres, avant de se suffire à lui-même : cette apparente infériorité disparaît bientôt, et se transforme en suprématie, par l'essor puissant de l'esprit, dont le reflet et l'activité merveilleuse rehaussent, avec tant d'éclat, la supériorité manifeste dont son corps porte l'empreinte. Son allure droite et élevée, qui le distingue de la brute, annonce la dignité et le courage, et le soustrait aux influences grossières de la terre; sa tête, organisée pour la pensée, n'est point courbée vers le sol, et ne laisse qu'une place restreinte aux organes des appétits matériels; son regard embrasse la nature; ses yeux reflètent le ciel et la terre; la beauté immatérielle, répandue sur sa figure, annonce et exprime la richesse de l'âme; et les sons de sa voix, en s'articulant, en se combinant, en se modulant à l'infini, reproduisent, aussi à l'infini, toutes les merveilles du sentiment, de la pensée et de la vie. Ses mains, admirablement conformées, sont douées du tact le plus délicat, rectifient, par le toucher, les sensations extérieures, et servent

d'instrument à l'esprit, pour exploiter la nature et l'art. Un mélange, enfin, de distinction et de souplesse, de force et de grâce, se remarque dans tous ses membres, et la perfectibilité, comme l'harmonie de tous ses sens, annonce en lui la première des créatures matérielles.

Dans ce chef-d'œuvre de l'art divin, couronnement de la création et de la nature terrestre, le Créateur a fait entrer, en le formant, un souffle de son Esprit; et par l'esprit, uni au corps, l'homme a été fait en âme vivante.

Image de Dieu par son essence, l'esprit sent Dieu, gravite vers Dieu, et tend vers Dieu, comme vers sa source et vers sa fin. Tiré de la poudre de terre, le corps en reçoit ses éléments, vit de sa vie toute matérielle, comme tous les êtres organiques, incline vers elle par sympathie et subit l'action incessante de toute la nature physique.

C'est l'âme qui unit l'esprit au corps; qui participe de leurs deux vies; qui en a conscience, et qui concentre au foyer du cœur, comme en un centre commun, les tendances vitales opposées, matérielles et spirituelles de la double nature humaine; qui exerce, sous leur influence, ses facultés sensitives, intellectuelles et morales, et qui subit, dans tout son être et dans ses actes, le contrôle tout spirituel et tout divin de la conscience et de l'esprit.

II.

Un regard sur l'homme déchu.

L'homme, ainsi fait, pour être un type sans défaut de variété et d'unité; un tout complexe et harmonieux, où devaient se fondre les éléments les plus divers; un moi vivant et personnel, où devaient se rencontrer et se marier, sous l'influence prépondérante de l'esprit, les deux natures et les deux mondes, a, par une chute mystérieuse, donné prise sur son esprit à un esprit séducteur; interverti ses fonctions; renversé l'ordre hiérarchique, d'après lequel se subordonnaient, dans un divin équilibre, les trois facteurs de son être; asservi l'esprit à l'âme, et l'un et l'autre, aux tendances terrestres, par l'intermédiaire du corps; provoqué, de cette manière, en lui-même, la lutte funeste et incessante de la chair contre l'esprit, et de l'esprit contre la chair; fait prédominer dans son cœur, la convoitise et l'égoïsme, la sensualité et l'orgueil; expérimenté, au détriment de son bonheur et de sa paix, la science du bien et du mal; et marqué ainsi l'histoire de sa race, d'un cachet de péché et de souffrance, de perturbation et de mort, qui rend nécessaire, dans l'humanité, une action réparatrice, une intervention toute spéciale de Dieu, de son Verbe et de son Esprit, pour rendre l'esprit vainqueur et rétablir l'harmonie.

III.

Aperçu psycholochique du développement historique de l'homme.

Placé dans ces conditions, et doué, comme être mixte, de vie physique ou corporelle, de vie psychique ou animale, ainsi que de vie spirituelle; capable, par suite de cette triple vie, de sensations et de sentiments, d'instincts et de désirs, d'appétits et d'affections, de perceptions et de mémoire, d'imagination et de jugement, d'intelligence et de raison, d'activité et de liberté, de volonté et de conscience, de spontanéité et de réflexion : l'homme, stimulé par la matière et par l'esprit, dont il reçoit les influences, se montre avide des impressions, qui lui arrivent, qui le travaillent et qui l'assiégent de toutes parts; il les subit et les provoque; les élabore et les digère; entre en rapport avec l'objet qui les produit; l'aime ou le hait, le recherche ou l'évite, soit avec calme, soit avec passion; rayonne sans cesse au dehors, ou se replie sur lui-même, par son énergie native; produit, comme cause spirituelle, des effets qui portent l'empreinte de sa personnalité et de son esprit; s'approprie moralement le résultat de son action; en devient responsable et solidaire; et poursuit ainsi, dans une sphère d'activité plus ou moins bornée ou plus ou moins vaste, plus ou moins pure ou impure, son développement historique.

IV.

Ressorts, mobiles et but idéal de l'histoire et de la civilisation humaine.

Toutes les parties de ce développement sont dominées par le besoin général de la vie, qui, sous mille formes diverses, tantôt physiques, tantôt animales et tantôt spirituelles, travaille l'existence des individus, préside à l'origine et au maintien de la société, et dont les diverses phases se manifestent, dans les besoins particuliers de l'agréable et de l'utile, du beau et du vrai, du juste et du saint, du terrestre et du divin, à la satisfaction desquels tend l'activité toujours renaissante de l'homme.

Là, où cette activité individuelle et sociale est en progrès, relativement à la conception spirituelle et à la satisfaction régulière et bien entendue de tous ces besoins, là est ce qu'on appelle civilisation. Mais nulle part cette civilisation n'est complète; nulle part l'humanité n'est encore parvenue au but. La civilisation, dont s'occupe l'histoire, est donc toujours relative. Pour la juger et l'apprécier, il faut avoir devant les yeux un idéal de perfection, qui supposerait le développement légitime, harmonieux, et divinement pondéré, de tous les besoins, de toutes les facultés, de toutes les capacités humaines, dans leur exacte relation avec leur fin commune et divine. Dans ce type normal de la civilisation parfaite, la vie du corps et

des sens serait subordonnée à la vie de l'âme; celle de l'âme, à celle de l'esprit, et celle de l'esprit de l'homme, à l'influence prépondérante, suprême et régulatrice de l'Esprit de Dieu.

L'humanité, dans son histoire, est appelée à réaliser cet idéal, qui a servi de base au plan de la création, et dont le type réside dans le Christ et dans son Église glorifiée. La Providence l'y conduit et préside à sa marche, qui paraît souvent incompréhensible et embarrassée; mais qui n'en est pas moins admirable et sûre. C'est l'œuvre lente des siècles, qui se succèdent les uns aux autres, et se transmettent, comme un héritage, les trésors de la révélation divine, de l'expérience et de la sagesse du genre humain, et concourent à faire éclore, selon l'ordre providentiel, les germes de vie, que recèle dans son sein le vaste organisme de l'humanité.

V.

Diversité dans les types.

Dans l'homme, comme dans tous les membres de la création, se manifeste une tendance individuelle à la variété, qui, chez lui, se tranche d'autant plus, qu'elle se prononce, en général, avec plus de force, dans les êtres d'une organisation plus parfaite.

Cette tendance de la nature à former des types spéciaux et individuels, qui diffèrent sans cesse entre

eux, est un des mystères de la vie. C'est l'application, toujours nouvelle, de la grande loi de variété, qui préside à l'acte incessant de la création, et en vertu de laquelle, il n'existe pas, dans tout l'univers, deux êtres entièrement semblables.

Aussi, tout homme diffère d'un autre homme, par des caractères physiques et spirituels, qui lui sont propres; et c'est dans l'inépuisable fécondité du suprême artiste, dans la plénitude infinie de ses perfections, de sa pensée et de son Verbe, qu'il faut chercher la cause mystérieuse de la variété des types, que présente la nature humaine.

Cette tendance à la variété est loin cependant d'être sans bornes.

Au mouvement indéfini, qui enfante partout des différences caractéristiques, s'oppose, partout aussi, dans la création, un principe de fixité dans les types, qui ramène à l'unité, la multiplicité des formes individuelles. De là, des groupes d'organisations analogues entre elles; des types généraux, qui sont communs à un certain nombre d'individus, et qui, en face les uns des autres, forment à leur tour, par génération naturelle, des individualités collectives distinctes, qui ne peuvent jamais se confondre, ni passer les unes dans les autres.

L'espèce est l'ensemble organique et naturel de tous les individus, qui se ressemblent autant, entre

eux, qu'ils ressemblent eux-mêmes à leurs parents; qui peuvent s'unir librement, selon le cours de la nature, sans action forcée ou artificielle, et qui procréent ainsi des individus, capables de s'unir entre eux, de la même manière, et de produire une suite indéfinie de générations fécondes.

Il existe, entre les espèces naturelles, des limites réelles, qui les séparent et les distinguent, sans qu'elles puissent se confondre les unes dans les autres; et là, s'arrête la tendance individuelle, pour se renfermer dans les bornes d'une grande unité collective, qu'elle ne franchit point.

C'est dans les limites de l'espèce, que se développe, en tous sens, sous les formes les plus diverses, cette multitude de nuances, qui fait de chaque individu, considéré en lui-même, une variété réelle de l'espèce.

Toutefois, on ne donne le nom de variété ou de race proprement dite, qu'à des nuances de l'espèce, qui n'en épuisent pas tous les caractères; qu'à des groupes d'individus, analogues entre eux, qui constituent, au sein de l'espèce elle-même, des individualités collectives d'un ordre inférieur, et dont les caractères particuliers, renfermés dans ceux de l'espèce, se perpétuent, par génération, au sein de la variété ou de la race, et sont constants et héréditaires.

Du mélange des variétés ou des races, comme de l'influence particulière des lieux et des circonstances,

peuvent résulter, à leur tour, des sous-variétés, des races bâtardes ou intermédiaires, dont les caractères distinctifs ne sont que passagers, et se perdent, après quelques générations, dans l'un ou l'autre des types primitifs.

VI.

Unité de l'espèce humaine.

La confusion qui a souvent régné dans la science, entre les idées de genre et d'espèce, de variété et de sous-variété, a été cause que, tantôt on a distingué, à tort, plusieurs espèces humaines, et que, d'autres fois, on a trop étendu le nombre des variétés et des races.

L'unité de l'espèce humaine est établie, pour le croyant, par la tradition révélée, qui n'admet qu'une seule création, qu'un seul couple primitif, qu'une seule et unique nature humaine à l'image de Dieu, qu'une seule vie historique et solidaire pour toute l'espèce.

Cette tradition, que confirment et corroborent toutes les traditions historiques, ne donne aucun renseignement direct, sur la formation des types secondaires dans les variétés ou les races. Elle ne constate que des filiations historiques, telles que celles des Séthites et des Caïnites avant le déluge; des Sémites, des Camites, des Japhétites et de leurs sous-divisions, après cette époque. Du reste, elle laisse à l'esprit de l'homme, la liberté de s'exercer scientifiquement, sur

toutes les questions secondaires qui l'intéressent, en dehors de ces données.

Poussés par le besoin de se rendre compte des phénomènes que présente la nature humaine, sous le rapport de la différence des races, les savants ont imaginé des hypothèses, pour expliquer l'existence des différents types.

Les uns l'ont attribuée à l'influence variée des climats; les autres, à une dégénération maladive de l'organisme; les autres, à des causes psychologiques et morales, agissant sur l'organisme corporel; d'autres encore, à des changements survenus, à des époques inappréciables, dans la constitution géologique du globe; d'autres, enfin, sont partis d'un point de vue panthéiste, et ont vu, dans la diversité des races et dans leurs rameaux, des produits spontanés de la terre et de ses différentes régions, de véritables autochthones ou enfants du sol.

Mais aucune de ces hypothèses ne résout le problème, d'une manière complète et satisfaisante.

Ce qu'il y a de plus positif, en fait d'arguments étrangers au point de vue de la foi, c'est que la notion même de l'espèce, en histoire naturelle, s'applique, dans toute son étendue, dans toute sa rigueur et dans toute sa précision, à l'ensemble de l'humanité; c'est qu'aucune des variétés ou des races humaines n'est étrangère à l'autre, et ne s'en sépare radicale-

ment par génération, comme une espèce se sépare de l'autre ; c'est que l'espèce humaine n'est vraiment complète, et ne forme un tout rigoureux, dans sa plénitude, que par la réunion et la somme de toutes les variétés et de tous les individus ; c'est qu'enfin, dans tous les membres de l'humanité, quelles que soient leurs différences, il y a unité de procédés vitaux et de fonctions, soit au physique, soit au spirituel.

L'unité de l'espèce humaine est donc, pour nous, un point de foi et un point de science qui subsiste.

La variété des formes et des types corporels et spirituels, au sein de cette unité, est un résultat naturel de la tendance à la variété, tenue en équilibre par la tendance à l'unité dans l'ensemble.

Quant aux causes profondes qui ont amené cette variété de types et de formes ; quant au moment historique où cette variété s'est produite, nous l'ignorons encore en partie : c'est à l'avenir à jeter sur ce sujet de nouvelles lumières, si tant est qu'on puisse jamais l'éclaircir.

VII.

Distinction des races ou des variétés de l'espèce humaine, par leurs caractères physiques.

Quoique l'espèce humaine soit une, par son origine, par sa nature et par sa destination, son type général

s'est modifié diversement, sous le double rapport de la constitution physique et du développement spirituel.

D'une part, la souplesse merveilleuse imprimée à ce type par la Providence, pour en rendre possible l'harmonie variée, avec toutes les régions terrestres et tous les climats, avec toutes les fonctions et tous les rôles historiques; de l'autre, l'énergie intime et native, la persistance, à travers les temps et les lieux, de certains éléments plastiques et organiques, qui se perpétuent par voie de génération : telles sont les causes vivaces et profondes, qui ont enfanté et conservé ces types secondaires, ces nuances tranchées de conformation, de physionomie, d'après lesquels se distinguent les populations du globe.

L'observation comparative des peuples, qui habitent les diverses parties du monde, a conduit les naturalistes modernes à distinguer, d'après la couleur de la peau, d'après les cheveux, la forme du crâne et l'angle facial, un certain nombre de variétés, auxquelles viennent se rattacher, avec plus ou moins de précision, toutes les branches et tous les rameaux de l'espèce humaine.

Des principales de ces races, établies par les savants, trois seulement, la race blanche ou caucasique, la race jaune ou mongolique, et la race nègre, paraissent bien distinctes et bien prononcées. La race cuivrée ou américaine et la race malaise ne pré-

sentent pas des caractères aussi positifs, et ces caractères sont encore plus indécis, dans quelques peuplades de l'Océanie et du Nord de l'Ancien- et du Nouveau-Monde.

La race blanche ou caucasique se distingue, par la forme régulièrement ovale de la tête, la largeur du front, l'ouverture de l'angle facial d'environ 85 degrés, les yeux horizontaux, le nez plus saillant que large et souvent aquilin, la bouche de grandeur moyenne, les lèvres généralement minces, les dents verticales, la barbe fournie, les cheveux fins et lisses de couleur variable, la peau d'un blanc rosé ou d'une teinte brune, plus ou moins foncée, selon les climats, les habitudes et le tempérament.

La race jaune ou mongolique a le visage aplati et en losange, le front bas et oblique, les pommettes saillantes, les yeux longs et dirigés obliquement, de haut en bas et de dehors en dedans, le nez épaté à narines découvertes, le menton légèrement proéminent, l'angle facial de 75 à 80 degrés, la peau jaunâtre ou olivâtre, la barbe rare, les cheveux noirs et plats.

La race nègre a le front déprimé et fuyant en arrière, la mâchoire supérieure proéminente, l'angle facial de 70 à 75 degrés, le nez large et épaté, les lèvres épaisses et saillantes, les dents fortes, longues et obliques en avant, la barbe peu abondante, les cheveux courts et crépus et feutrés comme une toison.

La race malaise a la tête plus semblable à celle des blancs qu'aucune autre race, le visage plat, la peau d'un brun flottant entre le type mongol et le type nègre, la taille haute, les membres maigres, le corps bien proportionné.

La race cuivrée ou américaine, enfin, qui se rapproche surtout de la race mongole, dont on l'a regardée comme une sous-variété, quoiqu'elle ait le visage moins large et les pommettes moins saillantes, se distingue par le nez fortement prononcé, les yeux fendus obliquement, la barbe rare, les cheveux plats et noirs, et, surtout, par la coloration rouge et cuivrée de la peau.

Ce n'est point à ces types extrêmes, qui forment les caractères prédominants de chaque race, que s'est arrêtée, dans les variétés de l'espèce, la diversité physique des physionomies.

La race blanche offre trois rameaux, qui se nuancent et se tranchent : le rameau sémitique ou syro-araméen et syro-arabe, auquel appartiennent les Assyriens, les Babyloniens, les Syriens, les Phéniciens, les Abyssiniens, les Hébreux et les Arabes ; le rameau indo-germanique ou indo-européen, qui comprend les Hindous et les Persans ou Iraniens, les Arméniens, les Caucasiens, les peuples de l'Asie-Mineure, les nations thraco-pélasgiques ou gréco-latines, les nations ibériennes, celtiques, germaniques et slaves, y com-

pris les peuples lettes ou lettons; le rameau scythique ou tartare, qui comprend les Finnois et les Turcs proprement dits, formant le passage à la race mongole, comme les Slaves font la transition entre les Germains et les Turcs.

La race jaune, que caractérisent surtout les Mongols et les Calmouks, s'enlaidit, au Nord, chez les Tongouses et les Samoyèdes, les Esquimaux et les Lapons. Elle se rapproche, vers le Sud-Est et vers le Sud, par les Chinois, les Japonais, les Indo-Chinois, de la race malaise, et, vers le Nord-Est, de la race cuivrée. Les Hindous ressemblent à la fois aux blancs, aux Mongols et aux Malais, entre lesquels ils se trouvent placés, et les Thibétains complètent le passage des Hindous, de race blanche, aux Mongols.

La race nègre se lie aux Malais, par les Nègres océaniens; se rapproche de la race blanche, par les Cafres, les Gallas et les Libyens ou Berbers; se caractérise au plus haut point, dans son type, dans les vrais Nègres de l'Afrique centrale et occidentale, et dégénère, vers le Sud, dans les Namaquas, les Hottentots et les Boschimans.

Ce qu'on nomme les hommes de couleur, tels que les Mulâtres, naissant du mélange de la race blanche avec la variété nègre; les Métis, provenant du croisement de la race américaine et de la race blanche; les Zambos ou les Tchinos, mélange de la race nègre

et de la race américaine, constituent les races bâtardes proprement dites, dont le croisement réitéré, avec les blancs européens, produit à son tour les Tercerons, les Quarterons et d'autres nuances plus faibles, qui se perdent finalement dans le type primitif des blancs.

VIII.

Combinaisons diverses de la constitution corporelle et de la constitution spirituelle.

Une étude approfondie de ces différentes variétés, ferait voir encore, entre elles, des nuances plus ou moins diverses de tempérament, de caractère et d'activité, dans le développement de chacune d'elles. En effet, la tendance à la variété, qui, dans l'ordre des caractères corporels et extérieurs, distingue et nuance les races et leurs divisions, se prononce également dans leur constitution spirituelle, qui se combine de mille manières avec la constitution physique, pour donner naissance, par une fusion des deux éléments, à l'individualité totale, ou à ce qu'on nomme le tempérament.

Il y a une variété infinie de tempéraments. Chaque individu, chaque famille, chaque nation et chaque race a le sien, qui lui est propre, et qui détermine son caractère et son génie, sa capacité et son aptitude au progrès.

La ressemblance, le tempérament et le caractère

de famille, résultent des analogies de constitution physique et spirituelle, entre les personnes unies par le sang, et sorties d'une même souche.

Si cette ressemblance, ce tempérament et ce caractère commun, avec moins d'intensité que dans la famille, s'étendent à un cercle plus considérable d'individus, issus d'une même origine, et parlant la même langue, il en résulte une nationalité grande ou petite, qui se compose de tous les caractères communs, corporels et spirituels, qui distinguent une même tribu, une même peuplade ou une même nation.

Les ressemblances de familles et les nationalités, forment ainsi autant d'unités sociales, d'individualités collectives, qui, par la fusion des dispositions physiques et des dispositions spirituelles, forment, au sein de la variété et de l'espèce, des groupes distincts les uns des autres, et dont les différences, comme celles des espèces, mettent certaines limites à la tendance indéfinie vers la variété des types.

L'équilibre, ainsi établi et maintenu, par tout ce travail organique, n'empêche pas les innombrables nuances individuelles de se produire, au sein des groupes collectifs, dans la succession des temps et la diversité des lieux.

De tous les types subordonnés et distincts, qui se prononcent de cette manière, l'individualité personnelle est

celui qui passe le plus vite; les types de la famille et de la nation conservent plus longtemps leur empreinte et leur cachet ; celui de la variété ou de la race subsiste plus longtemps encore, et celui de l'espèce est permanent et ne passe point.

Des mouvements historiques quelconques amènent souvent de nouveaux mélanges, de nouvelles fusions, entre les familles, les tribus, les nations, les peuples d'origines diverses. Alors une nationalité se perd plus ou moins dans l'autre, et il s'en forme une nouvelle, qui a ses formes, sa physionomie, ses caractères distinctifs, jusqu'à ce qu'elle se fonde elle-même dans une autre. Certaines familles et certains peuples se fondent avec plus de facilité; chez d'autres, la ténacité, la fixité et la persistance du type est plus forte et plus durable.

Il résulte de tout ce qui précède, qu'il existe entre les familles, les tribus, les peuples et les nations, le même mouvement spirituel de variété qu'entre les individus ; qu'il y a, dans l'espèce humaine, une oscillation continuelle, entre les directions individuelles les plus opposées et la tendance à une unité supérieure ; que les familles et les nationalités sont aux individus isolés, ce que les races et l'humanité tout entière sont aux nationalités et aux familles ; et que l'unité dans la variété, et la variété dans l'unité, reparaissent toujours, au sein de tous les groupes collectifs, aussi bien qu'au sein de l'espèce.

IX.

Diversité des tempéraments, et leurs relations avec les grandes races humaines.

Les différentes espèces de tempérament, résultant, dans l'individu et les groupes, de la fusion des dispositions corporelles et spirituelles, se ramènent vulgairement à quatre formes tranchées : le tempérament sanguin, le tempérament colérique, le tempérament mélancolique et le tempérament flegmatique. Mais des tempéraments mixtes, infiniment diversifiés, se dessinent en mille nuances intermédiaires, et servent de transition entre ces extrêmes.

Le tempérament sanguin, aux impressions rapides et changeantes, est généralement mobile, inconstant, avide de plaisir et de jouissance, tout occupé du présent et peu soucieux de l'avenir.

Le tempérament colérique, mobile comme le précédent, reçoit des impressions plus profondes; s'excite et réagit avec plus de force; s'emporte jusqu'à la violence; concentre, dans une énergie vigoureuse, la vivacité qu'il a de commun avec le sanguin, et se montre, de tous, le plus entreprenant, le plus impulsif et le plus hardi.

Le tempérament mélancolique trahit un fond de souffrance vague et de tristesse mystérieuse; il est sérieux, concentré, pensif, réfléchi, jouissant peu du

présent, désireux d'un avenir qui le préoccupe, et n'osant l'envisager qu'à travers une sombre défiance.

Enfin, le tempérament flegmatique est essentiellement passif et indifférent; il reçoit les impressions, sans les désirer ni les craindre; il est comme la négation des tempéraments précédents; n'a rien d'expansif, rien d'épanoui; se montre comme incapable d'action continue et de réaction, et croupit, en quelque sorte, incessamment sur lui-même.

Au tempérament sanguin s'oppose le mélancolique, comme au tempérament colérique s'oppose le tempérament flegmatique; et le même contraste a lieu, entre les populations, dont les nationalités respectives se réfléchissent dans ces différentes espèces de tempéraments.

C'est ainsi qu'il semble y avoir un certain parallélisme, entre les tempéraments dont nous venons de parler et les grandes variétés humaines.

Ces variétés se distinguent les unes des autres, non-seulement par des caractères physiques différents; mais encore par la prépondérance de tel ou tel type de tempérament, qui détermine, en grand et dans une certaine mesure, le génie particulier de la variété ou de la race, tout en se modifiant, sous l'empire de la tendance individuelle, en des nuances infinies.

Au Nègre appartient surtout le tempérament san-

guin ; au Mongol, le tempérament mélancolique ; au Malais, le tempérament colérique ; à l'Américain cuivré, le tempérament flegmatique ; à la race blanche, au contraire, est tombé en partage un heureux mélange de tous les tempéraments, qui la rend plus susceptible que toutes les autres de perfectionnement et de progrès.

X.

Tempérament, caractère et extension géographique de la race nègre.

Le tempérament du Nègre est en rapport d'harmonie avec sa constitution physique et originelle.

A son front déprimé, au développement prédominant de l'occiput et des mâchoires, à l'activité remarquable du système cutané, à la souplesse et à l'énergie de toute son organisation corporelle, correspondent, chez lui, des dispositions mobiles, sensuelles, l'avidité de jouissance, qui dénotent la prépondérance du tempérament sanguin.

Exposés, d'ailleurs, aux influences tyranniques du climat et de la nature africaine, les peuples nègres se meuvent, jusqu'ici, dans cette direction ; se sont rapprochés, par là, des instincts de la brute, et, au moral comme au physique, leur race a dégénéré, plus que toute autre, du type idéal de l'humanité-modèle. Aussi une fausse théorie a-t-elle fait souvent du Nègre un voisin de l'ourang-outang.

Mais une science plus saine, fondée sur l'observation et l'expérience, démontre que cette race peut être relevée ; qu'elle offre de nombreux exemples d'une perfectibilité remarquable; et que, ni la couleur de la peau, ni le tempérament le moins favorable, ne peuvent effacer totalement dans l'homme l'image de Dieu, quelque défigurée qu'elle puisse être.

Il est vrai que le tempérament du Nègre, rendu plus intense par la filiation, le climat et la nature extérieure, donne à l'élément corporel une prépondérance marquée sur l'élément spirituel; rend la victoire de l'esprit plus lente et plus difficile ; entraîne cette race irréfléchie, vers la recherche passionnée et violente de la jouissance présente et de l'intérêt du moment; que, depuis des siècles, se suivent ainsi, sur le sol, les générations nègres, sans souvenir et soin du passé, sans prévision de l'avenir; que ces générations légères passent souvent, comme elles sont venues, vagues, peu développées, sans détermination précise, ne recevant de leur patrie que l'existence et la vie physique, et sans lui laisser autre chose que la poussière de la terre.

Cette prépondérance des dispositions physiques; cette infériorité relative des dispositions spirituelles; cette action excessive du tempérament sanguin, empêche le Nègre de se développer, par lui-même, sous les rapports moraux et spirituels, et, par consé-

quent, d'agir efficacement sur le développement des autres races.

De là, la nullité des Nègres et des Africains en histoire. Ils n'appartiennent point aux nations vraiment historiques, quelque rôle qu'aient pu jouer les populations de l'Égypte, de l'Abyssinie et des côtes de la Méditerranée, qui ont dû à l'influence d'autres races leur culture et leur renommée.

Quant aux Nègres mêmes, ils sont restés esclaves de la nature; sont devenus esclaves des hommes, et surtout de la race blanche, qui, par son expansion libre et réfléchie, tend à coloniser le globe, tandis que le Nègre ne colonise que forcément ; victime incessante qu'il est, de la violence la plus dure, la plus injuste et la plus dénaturée, de la réduction en servitude, du commerce et de l'exploitation de l'homme par l'homme, en un mot, de la traite des Nègres.

Par suite du tempérament et du caractère, des dispositions innées et des tendances particulières à la race nègre, cette race est la moins répandue de toutes sur la surface de la terre.

Elle est confinée dans une partie seulement du continent africain, le plus isolé, au point de vue de sa structure géographique. Au Nord de ce continent, elle est séparée des populations caucasiques, venues de l'Asie occidentale, par le désert du Sahara; tandis qu'à l'Est et à l'Ouest, elle est cernée par les flots de deux grandes

mers, inabordables pour elle. Du côté du Sud, elle perd, en partie, le type nègre qui lui est propre, et passe aux autres variétés humaines, par des transitions mitigées et par diverses gradations de types corporels, qui ont fait regarder comme étrangers à cette race et même au sol africain, plusieurs groupes de ces régions, tels que les Hottentots, les Betchuanas et les Caffres.

Si le peu d'extension des Nègres est dû, en partie, à la constitution géographique et au grand isolement de leur sol natal, il tient plus encore à la nature sensuelle, peu libre et peu développée de cette race. Sa constitution corporelle n'est pas la cause qui l'empêche de se répandre sur tout le globe. Arraché au sol qui l'a vu naître, par un commerce odieux, le Nègre devenu esclave et transporté violemment dans d'autres contrées, s'acclimate au loin et prospère sous d'autres zones. Mais ce qui lui manque, ce sont les tendances expansives, toutes spirituelles et progressives, qui poussent d'autres races, et surtout la race blanche, à explorer, à envahir, à exploiter, dans tous les sens, la surface de la planète, comme pour y manifester, sous toutes ses formes, la variété sans limite des forces humaines. L'extension géographique des races est une des preuves de leur dignité. Le peu d'extension des Nègres atteste leur dégradation, puisqu'ils ne passent sur d'autres terres, qu'à titre de marchandise, comme des animaux et des plantes.

Cette race, toutefois, peut être civilisée et restaurée moralement, dans ses tendances spirituelles, par l'influence éducatrice des autres races; mais, avant tout, par l'influence de l'Évangile, dont la puissance est sans limites sur ceux qui croient; la vertu régénératrice, vivante et efficace; les promesses certaines et universelles, pour toutes les familles de la terre; et dont les effets déjà produits, soit sur le sol africain, soit en Amérique, sont un gage réjouissant que, quand les Nègres seront chrétiens, et connaîtront la vérité, la vérité les rendra libres.

XI.

Tempérament, caractère et extension géographique de la race mongole.

Si la race nègre, au tempérament sanguin, et sous l'empire de sa patrie, s'abandonne à l'existence sensuelle, à la jouissance présente et se montre essentiellement mobile, superficielle et légère; la race mongole, au tempérament mélancolique, placée sous l'influence de steppes solitaires ou monotones, de déserts pierreux, de tristes régions polaires, de phénomènes naturels puissants et hostiles, se montre sombre, et concentrée, portée au calcul et à la mesure, au mécanisme régulier de la pensée et de la vie, et au besoin vague d'une existence plus propice.

Poussés par cet instinct mystérieux, les peuples

mongols nomades, les moins cultivés et les moins favorisés de la nature, parmi ceux de leur race, ont fait, de temps en temps, des éruptions et des migrations convulsives et dévastatives hors de leur patrie; ravagé d'immenses étendues de pays; porté la mort et l'épouvante chez les nations civilisées, et joué, par leurs expéditions et leurs conquêtes, soit en Asie, soit en Europe, un rôle fameux dans l'histoire.

Ces expéditions, cependant, n'ont jamais produit dans leur sphère d'activité, qu'une médiocre extension. Elles furent plutôt le résultat d'un entraînement passionné, qu'un acte libre, bien raisonné et nettement organisé; et leur influence passagère, sur les destinées du monde, a été plutôt destructrice et désordonnée, que réellement civilisatrice. Semblables, dans leur action, aux inondations des torrents, qui renversent tout sur leur passage, rendent la culture plus difficile, ne laissent que des ruines, et rentrent peu à peu dans leur lit, les nations conquérantes mongoles n'ont jamais eu, par tempérament, cette puissance intelligente et cette énergie organique, qui féconde le développement spirituel des peuples conquis et favorise les progrès de la civilisation humaine. Leur impulsion convulsive passée, elles ont, ou posé les armes, ou été vaincues, ou cédé aux influences de populations énergiques, ou fini par se pétrifier et par perdre leur mouvement dans quelque forme sans vie.

Le vaste séjour et la patrie de la race mongole a toujours été l'Est et le Nord de l'Asie orientale.

Elle s'est partagé, dès les temps anciens, le continent asiatique, avec les peuples de race blanche, qui en ont reçu, pour leur part, la portion la plus petite, la plus favorisée de la nature et la plus voisine de l'Occident; tandis que la race mongole a conservé la plus grande, la moins heureuse et la plus déserte.

Les limites de la race mongole se trouvent à l'extrémité Sud-Est du continent, et son passage à la race malaise, s'effectue dans la presqu'île au delà du Gange et dans les îles de l'Archipel asiatique.

Près de la frontière d'Europe, du côté du Nord-Ouest, les tribus mongoles se meuvent jusque, vers les bords déserts de la mer Caspienne et de la mer Noire et jusqu'aux solitudes de l'Oural. C'est là, que se trouvent leurs avant-postes vers l'Occident; tandis qu'au Nord, la race mongole a disséminé, avec peine, ses pauvres tribus, jusque dans les steppes et les plaines glacées voisines du pôle.

Confinée, en général, au sein d'une nature très-pauvre et très-misérable, la race mongole, à l'exception des heureux gradins de la Chine et de l'Indo-Chine, et des îles fertiles du Japon, n'occupe, ainsi, que les hautes et froides régions de l'Asie orientale et les régions polaires du globe. A quelle époque les tribus polaires d'Asie, d'Europe, d'Amérique, ont-elles quitté

leur patrie première? Nul ne peut le dire; mais leurs formes rabougries, leur physionomie et leur type, impriment à ces populations le cachet mongol, qui se retrouve, presque partout, en rapport de correspondance avec une nature géographique ingrate.

XII.

Tempérament, caractère et extension géographique de la race cuivrée ou américaine.

Passif et souvent voisin de la stupide indifférence, le tempérament flegmatique paraît dominer chez la race cuivrée ou américaine, exempte à la fois de l'entraînement sensuel des Nègres, de la concentration mélancolique des Mongols, du besoin de développer la vie spirituelle, et de tout élan vers une activité historique à l'extérieur.

L'égalité d'âme, idéal de cette race, se produit, tantôt sous forme de douceur molle et féminine, tantôt sous forme d'insensibilité stupide, tantôt sous forme d'inflexible virilité, qui brave la souffrance et résiste à la douleur. C'est là, pour l'Américain, la grandeur et l'héroïsme, phase grandiose de la vie de nature, qui appartient à cette famille, qui la distingue de toutes les autres et qui ne lui donne d'analogie qu'avec la nuance la plus sombre de la race mongole, avec laquelle elle est parente.

Ce tempérament flegmatique renferme dans les limites les plus étroites, et le cercle des besoins, et la

image not available

jusqu'à la longue et froide côte qui longe, vers le nord, l'Océan glacial. Jamais, depuis qu'elles habitent ce continent, les peuplades cuivrées n'ont fait de tentatives connues, pour aller s'établir ailleurs et fonder des colonies. Toutes leurs traditions, antérieures et postérieures à la découverte de l'Amérique, ne parlent que de migrations venues du dehors, ou de migrations d'une contrée à l'autre du Nouveau-Monde, en oscillant de l'Est à l'Ouest, entre les pays de même latitude, de même climat et de même nature physique.

XIII.

Tempérament, caractère et extension géographique de la race malaise.

A la passive indifférence du tempérament flegmatique, qui distingue la race cuivrée, s'oppose celui de la race malaise, que caractérise le tempérament colérique.

Ce tempérament profond et puissamment énergique provoque une grande activité, une riche variété de développements, un mouvement infatigable et progressif, et cette excitation spirituelle, qui tend à agir sur le monde extérieur, à maîtriser le présent et à préparer les formes de l'avenir. Impatient à supporter et à subir les influences étrangères, il est sujet à l'irréflexion et à la violence, s'abandonne à l'entraînement et à la passion, et s'emporte, en dégénérant jusqu'à la fureur brutale.

Les Malais proprement dits, qui constituent, par excellence, le type tranché de leur race, promènent, de mer en mer et d'îles en îles, leur mobilité inconstante et leur activité infatigable. Ils ont le besoin entreprenant et insatiable et du pillage et de la guerre; la passion de l'indépendance, la haine de l'influence étrangère, le courage et la valeur, une violence qui ne respecte rien, et une soif profonde de vengeance.

Placé sur le continent, un tel peuple aurait été la terreur de tous les autres. Aussi la Providence l'a relégué au milieu d'un monde insulaire et des périls de l'Océan, où elle lui fait rencontrer et des obstacles et des barrières et de quoi pourvoir à ses besoins.

Disons-le, cependant, toutes les populations océaniennes ne sont point caractérisées par le tempérament colérique. Il y a parmi elles de nombreuses nuances de tempérament et d'esprit, comme de caractères corporels, qui les rapprochent, en sens divers, de toutes les autres races humaines.

Quant aux Malais proprement dits, qui sont le type fondamental de ce groupe, ils n'ont de résidence continentale, que sur la presqu'île de Malacca et dans le Tchiampa, sur les côtes du golfe de Siam. Leur patrie propre comprend les parages et les îles de la mer des Indes, depuis l'île de Madagascar, jusqu'aux îles Philippines.

Mais, si l'on comprend sous le nom de Malais, toutes

les populations de l'Océanie, cette race a pour sphère d'extension, non-seulement les pays qu'on vient de nommer; mais encore la Nouvelle-Hollande et toutes les îles et archipels du Grand Océan pacifique jusqu'à l'Ouest du Nouveau-Monde. Cette sphère d'extension, d'une étendue immense sur le globe, est, pour la plus grande partie, occupée par des vastes déserts maritimes, au sein desquels s'élève le continent restreint et imparfait de l'Australie, et une multitude de terres isolées, formant, en quelque sorte, autant d'oasis, au milieu des mers. En rapport intime avec les tendances de la race malaise, ce morcellement géographique forme un contraste frappant avec la sphère d'extension des Nègres. Les tendances des Nègres les portent de la mer vers le continent, et de la circonférence au centre; tandis que celles des Malais les entraînent du continent vers la mer, et du centre aux extrémités et vers la circonférence.

XIV.

Tempérament, caractère et extension géographique de la race blanche.

Des cinq races physiques humaines, la race blanche, la plus parfaite, paraît la souche de toutes les autres, qui en sont des déviations et comme des altérations, plus ou moins défigurées dans leurs caractères physiques.

Il en est de même des tempéraments, dont les quatre phases extrêmes, le sanguin et le colérique, le mélancolique et le flegmatique, considérées dans leur pureté et à leur plus haute puissance, sont évidemment des formes partielles, dégénérées et exclusives, des altérations marquées de la vraie nature spirituelle de l'homme.

Ce n'est bien certainement, ni dans la légèreté qui court après les jouissances, ni dans la mélancolie qui ne jouit pleinement de rien, ni dans la froide indifférence qui reste insensible à tout, ni dans la violence, l'emportement et la passion, qui correspondent à ces divers tempéraments, que se réfléchit et que réside la pure image de Dieu dans l'homme.

Heureusement, ces types extrêmes présentent la plus grande souplesse, pour se fondre diversement, et nulle part, une de ces formes ne règne seule ou exclusive et ne domine absolument, dans un même individu, un même groupe ou une même race.

Aussi, n'est-ce qu'avec réserve, et d'une manière générale, que nous indiquons le Nègre et le Mongol, le Malais et l'Américain, comme représentants respectifs des divers ordres de tempéraments. Il faut le répéter avec soin : dans ces diverses variétés, se montrent mille et mille nuances, traces évidentes et positives d'un mélange et d'une fusion de tous les autres tempéraments.

Ce mélange et cette fusion, avec le type principal, se présentent souvent, de la manière la plus heureuse, dans certains individus, et même dans certaines tribus; et telles ou telles dispositions, qui, exclusives et dominantes, auraient produit une déviation, une carricature spirituelle, s'y modifient et s'y combinent, par le concours et l'harmonie des autres tempéraments, de manière à constituer des caractères individuels et nationaux parfaitement tempérés et équilibrés.

C'est dans les organisations les plus complètes, les plus parfaites et les plus libres, que la tendance individuelle produit toujours la variété la plus féconde.

Aussi, les races et les nations, les tribus et les peuplades les moins variées dans leurs types, les plus uniformes dans leurs caractères physiques et leur allure spirituelle, sont, par là, moins développées, moins heureusement organisées, et moins importantes en histoire.

Les Nègres et les Américains sont, à ce titre, au dernier rang; les Malais et les tribus océaniennes se diversifient davantage, et offriraient plus de ressources; les Mongols se diversifient encore plus, et ont joué un rôle historique.

Mais, nulle part, la fusion des types et des quatre ordres de tempéraments n'est si variée, si nuancée et si complète, que dans la race caucasique ou blanche. Plus riche que toutes les autres races en formes physiques,

elle est plus riche qu'aucune d'elles, en tempéraments variés et en caractères individuels ou nationaux, qui, au lieu de se trancher en groupes isolés et distincts, se penètrent, se fondent et se pondèrent, par une heureuse harmonie.

Cette harmonie n'empêche pas, toutefois, qu'au sein de la race, ne prédomine tantôt l'un et tantôt l'autre des types extrêmes de tempérament; ou que, d'autres fois, les divers types ne se combinent, dans des proportions innombrables, égales ou inégales, pour donner aux caractères individuels et nationaux leur physionomie distincte.

Il en résulte, de cette manière, que l'ensemble même de tous les peuples de race blanche, porte un cachet de caractère dominant, déterminé surtout, mais non exclusivement, par le tempérament colérique.

La présence de ce tempérament se montre, dans la force active et dans l'énergie organisatrice, dont fait preuve partout l'humanité européenne; dans les influences multipliées et fécondes qu'elle exerce, par tout le globe, sur les destinées de l'espèce; dans les directions diverses que prend son activité, soit dans le domaine de l'existence matérielle, soit dans les choses spirituelles; dans sa tendance infatigable à inventer, comme à produire incessamment, au dehors, de nouvelles formes, et dans son élan continuel vers

l'intuition toujours plus pure, plus élevée et plus parfaite du monde intérieur, de la vérité et de la vie.

Cette impulsion de la race blanche est plus suivie et plus féconde, que celle de la race mongole; moins inconstante, moins inquiète, moins désordonnée, et plus soumise à l'harmonie, dans tous les traits de son caractère, que celle de la race malaise; aussi exclut-elle la carricature, qu'enfante et développe toujours la prépondérance extrême d'un seul et unique des quatre tempéraments.

N'oublions pas, cependant, que, si la race blanche présente l'organisation la plus belle, le développement le plus complet, le reflet le plus pur de l'image de Dieu, l'activité la plus haute et la plus vaste, l'influence la plus puissante, et la plus civilisatrice, elle présente aussi, çà et là, les contrastes les plus sombres, à côté d'une vive lumière, et en face des développements spirituels les plus profonds et les plus nobles, qui élèvent l'homme jusqu'an trône de Dieu, une corruption abrutissante, une dégradation morale, inconnue peut-être aux autres races.

Il résulte de tout ce qui précède, qu'ici, comme partout, les types tranchés et contrastants, soit corporels, soit spirituels, n'empêchent nullement la multitude des transitions et des nuances, qui concilient les extrêmes; que la race blanche ou caucasique présente, plus que toutes les autres, la multiplicité des

types et des physionomies individuelles, et que cette multiplicité, qui provient d'une organisation plus complète et plus parfaite, place cette race en tête des autres et lui donne la prépondérance, à la surface de la terre et sur toutes les races humaines.

En effet, la race blanche occupe, sur le globe, la plus grande sphère d'extension géographique.

Elle s'étend obliquement, depuis les golfes de Bengale, persique et arabique, sur toute l'Asie occidentale, jusqu'au pied méridional du haut plateau de l'Asie orientale, et jusque sur les régions situées au Nord du plateau de l'Iran. Elle a franchi l'isthme de Suez, vers le Sud, et le Caucase, vers le Nord, pour envahir l'Afrique et l'Europe. C'est elle, qui peuple tout le bassin de la mer Méditerranée, qui occupe l'Afrique septentrionale jusqu'au désert de Sahara, et qui couvre l'Europe entière jusqu'à l'Océan polaire.

Cette vaste étendue de pays est la vraie patrie des peuples de race caucasique, nommés Indo-Européens, qui s'étendent surtout de l'Est à l'Ouest. Mais par leurs colonisations, ils ont franchi les limites de cette patrie, pour se répandre, dans tous les sens, sur le globe. Du côté de l'Est, ils ont pénétré le long du pied septentrional du haut plateau de l'Asie, jusque dans l'intérieur de la région assignée aux Mongols. A l'Ouest, ils ont franchi l'océan, l'ont sillonné dans toutes les directions, et ont fini par s'établir sous toutes les zones. Grâce à

cette grande expansion, les côtes atlantiques des continents d'Europe, d'Afrique et du Nouveau-Monde, ceux de l'Europe et de l'Amérique orientale surtout, forment un nouveau bassin de civilisation, plus vaste, et non moins fécond et moins animé, que le bassin de la Méditerranée, foyer central et primitif du grand mouvement et de la culture progressive des peuples.

Les colonies de race blanche, s'avançant de l'Est à l'Ouest, ont pénétré toute l'Amérique d'éléments européens, ont réduit les indigènes à un petit nombre, et au rôle d'étrangers sur leur propre sol, et sont devenues la population dominante du Nouveau-Monde. A l'Orient, elles ont pris pied et acquis une vaste influence, sur les côtes asiatiques et les îles de la mer des Indes; elles ont entamé plus faiblement les côtes de l'Afrique, à l'Est, et pénétré avec plus de succès dans plusieurs îles de l'Australie.

Les côtes de l'Asie orientale sont restées plus inaccessibles à la race blanche, qui, toutefois, s'avance vers le Nord par la Sibérie, et qui force, dans notre siècle, la Chine et le Japon, à s'ouvrir à son influence. Quant aux îles et aux archipels de l'Océanie, ils se montrent plus accessibles à la colonisation européenne, qui tend à les envahir, à les exploiter et à les civiliser.

Cette extension indéfinie tient, comme on l'a vu, aux dispositions innées, au tempérament harmonieux, au besoin énergique d'activité de cette race, qui, sous

l'action du christianisme surtout, tend par instinct à l'expansion au dehors, à la colonisation civilisatrice, aux progrès et aux contacts sociaux, à l'universalité et à l'union organique et spirituelle de la grande famille humaine.

XV.

Vue d'ensemble sur les relations géographiques des races.

Si nous embrassons maintenant, dans une perspective d'ensemble, les grandes relations géographiques des races, il résulte de ce coup d'œil: que la race indo-européenne, caucasique ou blanche, dans sa patrie primitive, s'étend diagonalement de l'Est à l'Ouest, par le milieu de l'Ancien Monde; que la race nègre occupe les régions centrales du continent africain, de tous, le plus isolé; que la race mongole se groupe autour du pôle arctique, et s'étend de là, par le Nord-Est de l'Asie, à travers une région, qui devient de plus en plus étroite jusqu'à l'Océan tropical; que la race américaine s'étend, comme son continent, dans la direction du méridien; et que la race malaise est éparpillée à travers les îles du Grand Océan.

Les races américaine et malaise sont séparées par la mer, des trois autres races, qui se touchent, au contraire, entre elles, sur de grandes lignes, de telle sorte, que la race blanche sépare les Mongols des Noirs, et touche les uns et les autres.

Par la nature de leurs patries respectives, les Nègres

sont soumis à des influences uniformes et continentales, et les Malais à des influences uniformes et maritimes; les Américains parcourent en deux sens tous les climats; les Mongols s'appuient sur les rivages des mers polaires, et ne prennent part, que par un prolongement étroit vers le Sud, aux climats heureux du Midi; les Blancs, au contraire, occupent principalement du Sud-Est au Nord-Ouest, sur une longue diagonale, une suite de pays et de climats tempérés, touchent d'un côté aux régions arctiques, atteignent de l'autre la zone torride, et prennent part à toutes les nuances de vie, susceptibles de s'épanouir entre le monde tropical et le monde polaire.

C'est dans la patrie des Mongols et de la race américaine, que se trouvent les grands contrastes de terrain, la prépondérance de la surface sur les côtes, l'opposition brusque et immédiate des grands plateaux et des plaines immenses, des hautes montagnes et des steppes.

Les Nègres ont le moins de côtes et de mers; tandis que ces éléments dominent dans la patrie des Malais. Mais ici encore, les Blancs sont privilégiés, et ce sont eux, qui possèdent la richesse la plus variée, la mieux assortie, et la plus avantageuse, de toutes les formes géographiques. Leur patrie est la seule, qui présente, quant aux terres et quant aux mers, l'heureuse harmonie de tous les contrastes, de toutes les ressources, et de toutes les transitions; la combinaison féconde et

bien pondérée des hauts et des bas pays, des montagnes et des plaines, des bassins et des vallées, des découpures et des côtes, des surfaces continentales et des plages océaniques. Partout, s'y retrouvent l'unité et la variété, l'expansion au dehors, l'individualisation au dedans, et cet équilibre des éléments géographiques et des forces de la nature, qui exclut tout extrême, dans la constitution physique des pays et des climats.

XVI.

Des causes qui agissent sur le développement spirituel de l'humanité et des races.

Des influences extérieures et des causes internes concourent, dans les vues de la Providence, à développer l'homme, à donner l'essor à son âme, et à faire l'éducation de ses facultés spirituelles.

Les premières, parmi ces causes, dependent de la nature matérielle et de l'état de société; les secondes des dispositions innées et spécialement des besoins profonds, qui enfantent, chez l'homme, le langage de la parole, la religion et l'organisation sociale.

Plaçons-nous successivement en face de ces influences diverses, et jetons d'abord un coup d'œil d'ensemble sur les causes extérieures, dont l'action provoque et stimule le développement historique de l'espèce humaine.

QUATRIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE LA NATURE EXTÉRIEURE ET DES CONTACTS SOCIAUX.

SOMMAIRE.

I. Influence de la nature en général sur le développement historique de l'humanité. — II. Influences extérieures de la société, en général. — III. Influences mixtes et combinées des causes extérieures naturelles et sociales sur le genre de vie des peuples. — IV. Du genre de vie primitif et du soi-disant état de nature. — V. De la vie errante des chasseurs et des pêcheurs. — VI. De la vie nomade et pastorale. — VII. Transition de la vie errante et nomade à la vie fixe et sédentaire. — VIII. De la vie agricole et sédentaire. — IX. Vue d'ensemble sur la répartition géographique des différents genres de vie. — X. Rapports d'harmonie entre la nature géographique et le caractère de la vie des peuples. — XI. Influence du climat. — XII. Influence du sol. — XIII. Influence de la position géographique et des relations sociales qui en dépendent.

I.

Influence de la nature, en général, sur le développement historique de l'humanité.

L'organisme physique humain fait partie intégrante de l'organisme de la nature, dont l'homme subit l'action incessante, partage la vie et le mouvement, étudie, combine, assemble les forces et reproduit les procédés.

Soumis à elle à son début, dans les périodes de l'instinct, il s'émancipe et lui résiste dans les âges de réflexion; aspire bientôt à la liberté et à l'empire;

arrive à la conscience de sa dignité et de sa suprématie légitime, et tend, en définitive, dans ses relations avec elle, à un accord harmonieux, avec le plan de la Providence et les lois suprêmes et spirituelles de son être.

Inépuisables en éléments variés de développement et de vie, la nature, d'une part, et l'homme, de l'autre, se correspondent, se complètent, se limitent et se combattent, s'excitent et se résistent, se stimulent et se fécondent réciproquement; et de leurs rapports, tantôt paisibles en apparence, et tantôt hostiles, résulte pour l'homme une éducation, dont la nature est l'organe.

C'est par suite de ces relations entre la nature et l'homme, que chaque région agit sur son peuple, par les avantages physiques qu'elle lui offre, et par l'absence de ceux qui lui manquent; que les nations, dans leur enfance, sont liées, comme l'individu, à des localités plus restreintes et dominées plus fortement par les influences locales; qu'à l'exemple de l'homme fait, ces mêmes nations, en se cultivant, échappent de plus en plus aux influences tyranniques des lieux; que les forces de la nature perdent une partie de leur empire sur l'homme, à mesure que l'homme apprend à les vaincre; que les climats sont modifiés par la culture; que l'abondance succède à la pénurie, là où se développent l'industrie et l'art; et que l'homme étend

de jour en jour sa sphère d'action géographique et ses ressources naturelles, en même temps qu'il se perfectionne et se civilise.

Ainsi, de l'homme à la nature, c'est un combat et une lutte. Si ce n'est pas lui qui la maîtrise, elle l'asservit et le domine; elle ne seconde et ne favorise efficacement ses progrès, que du moment où il s'arrache à ses entraves, lui impose la loi, par la puissance prépondérante de ses facultés spirituelles, et entre, dès lors, avec elle, dans des relations réciproques, à la fois libres, indépendantes et fécondes.

II.

Influences extérieures de la société, en général.

Si l'homme rencontre dans la nature des éléments de vie physique, des occasions, des stimulants et des mobiles de développement et de culture; il puise dans le commerce de ses semblables, les éléments et les mobiles d'une vie plus haute, plus spirituelle et plus profonde, qui constitue dans le plan de Dieu, sa dignité, sa prééminence et sa gloire.

L'humanité, dans son essence constitutive, est une et double en même temps. Elle se divise en deux sections, correspondantes et presque égales, qui ont, l'une et l'autre, leurs fonctions vitales et leurs caractères distincts, leur attrait mutuel, leur pente à s'aimer, à s'unir et à s'entr'aider; leur inclination impérieuse à

chercher, dans la fusion de leur vie physique et spirituelle, le complément réciproque de leur existence et le perpétuel renouvellement de l'espèce. De là, le mariage et la famille, la première des sociétés, le vrai type de toutes les autres, la base providentielle et le germe élémentaire du grand organisme social, qui se compose, lui-même, des tribus et des nations, des peuples et des cités, des associations humaines, à quelque titre que ce soit, sous toutes les formes possibles.

La société est la condition nécessaire de toute culture vraiment humaine, de tout développement spirituel, de toute vie, de tout progrès et de toute civilisation.

C'est dans l'état de société, et là seulement, que peuvent naître le langage de la parole; se produire les langues; s'épanouir les littératures et les sciences; s'organiser les religions; se constituer les états; se présenter la pensée et l'espoir de dompter les forces de la nature; se développer l'industrie et l'art; s'échanger les contacts et les frottements des individualités personnelles et collectives, et s'opérer de puissants progrès dans la vie intellectuelle et morale de l'humanité.

Une chaîne historique de causes et d'effets sociaux court ainsi, sans interruption, à travers les âges, pour attester ces résultats, dans leur connexion mutuelle et

leur progression croissante; et cette influence fécondante de la société, sur la marche et le progrès du genre humain, se prononce avec une égale force, dans ce qui concerne les individus et la totalité des hommes et des peuples.

L'existence sociale est, en conséquence, une loi de nature, un ordre divin, dont la négation aurait pour suite nécessaire, la dégénération flagrante, la dégradation, l'abrutissement de l'espèce humaine.

Indépendamment du penchant inné des individus à s'unir entre eux, pour former un tout qui stimule leur force native, qui développe la vie de chacun, qui lui donne un sens et une valeur dans l'ensemble; il existe une tendance à séparer de la masse de l'humanité, des groupes collectifs, des associations diverses, qui, toutes, se constituent à leur tour en sociétés et en corps distincts, pour suivre chacune à part une tendance spéciale, une direction particulière et spirituelle, qui lui est propre.

Chacun de ces groupes est susceptible d'entrer en contact avec tous les autres; d'en recevoir des influences, des excitations ou des impulsions vitales, et d'exercer, en retour, par un échange naturel, des influences analogues.

C'est précisément de cette variété, de ces différences nationales, de ces contacts réciproques et fécondants, que dépend, en grande partie, le développement de

tous les germes humains, de toutes les forces, de toutes les ressources que recèle l'espèce.

Le morcellement de l'humanité, en familles distinctes, en tribus diverses, en nations, en peuples, en sociétés séparées, ne devient nuisible au développement et à la culture, que là, où ces groupes divers sont trop isolés, soit par la nature et la position de leur station géographique, soit à titre volontaire et avec intention formelle.

Dans l'isolement plus ou moins complet où ils se trouvent alors, se montre, sur une grande échelle, la stérilité naturelle de l'individualité humaine, abandonnée à elle seule. Là, manque, à divers degrés, cette fécondation spirituelle, qui résulte des contacts, et qui s'opère par eux seuls. La vie sociale et nationale revêt alors, selon le degré d'isolement, tantôt une forme raide, immobile, sans vie, comme pétrifiée dans la routine; tantôt un caractère d'engourdissement et de langueur, de barbarie, d'abrutissement, qui dégénère de plus en plus et mène à l'état sauvage.

Ainsi ressort avec éclat, la haute et fécondante influence de l'existence sociale humaine, et surtout celle des contacts d'individu à individu, de peuple à peuple, et de race à race, comme grand moyen d'éducation, pour développer l'humanité, en faire jaillir le feu divin qui l'anime, lui faire atteindre sa destination historique, et en faire la famille de Dieu et la manifestation de sa gloire.

III.

Influences mixtes et combinées des causes extérieures, naturelles et sociales, sur le genre de vie des peuples.

Tous les êtres organisés ont pour but prochain la conservation d'eux-mêmes, et leur besoin de se nourrir provoque en eux, de toutes parts, un combat incessant contre les forces de la nature.

L'homme prend sa part à ce combat, lui imprime son sceau particulier, et y trouve les conditions indispensables de sa vie physique, comme le stimulant de son énergie, de sa volonté et de ses forces intellectuelles.

A l'exception de quelques substances seulement, telles que l'air, l'eau et le sel, la nourriture physique de l'homme est végétale ou animale. L'usage constant et exclusif de l'un ou de l'autre de ces régimes, devient nuisible à sa culture spirituelle; la variété des aliments la favorise et la complète.

C'est la nature physique des lieux, qui détermine la nourriture, de préférence à l'arbitraire, aux traditions et aux coutumes. Les zones torrides sont riches surtout en nourriture végétale; les zones polaires, en nourriture animale; les zones tempérées présentent, en proportions égales, l'une et l'autre de ces ressources, à l'alimentation humaine.

L'homme est ainsi prédisposé, par sa patrie, à tel régime ou à tel autre; mais il secoue toutes ces entraves;

il s'acclimate sur toute la terre; prend possession de tout le globe, et y donne l'essor à la puissance de son esprit, pour dominer, de plus en plus, sur tous les points de la planète.

Toutefois, cette expansion croissante, toujours plus libre et plus complète, des forces humaines, pour se soustraire au joug des circonstances naturelles, en ce qui concerne la nourriture et le régime alimentaire, se trouve en relation étroite, avec le plus ou moins de culture, que comporte le genre de vie, ou le développement spirituel et la sociabilité des populations.

Le genre de vie d'un peuple est l'expression vivante et totale de son existence et de son action extérieure, dans ses rapports avec la nature de sa patrie, la nourriture qu'elle lui présente, les relations des individus entre eux et avec la société. Il détermine le mode et la grandeur de cette société, sa nature, sa forme propre, et indique son genre d'action sur ses propres membres, ou sur les sociétés qui l'entourent. Il en manifeste, à la fois, la physionomie historique et politique, le degré de développement, la signification réelle, et résulte des combinaisons variées de trois facteurs principaux, dont l'importance prépondérante peut s'énoncer dans l'ordre suivant : les dispositions innées, originelles et nationales; les relations mutuelles avec d'autres peuples, et la nature de la patrie.

IV.

Du genre de vie primitif et du soi-disant état de nature.

D'après l'antique tradition, et dans l'harmonie native de l'homme avec la création et avec Dieu, son genre de vie primitif fut un état d'innocence, de bonheur et d'activité, au sein d'une nature bénie, dont il n'était ni le tyran, ni l'esclave.

Cet état, inconnu pour nous, et interrompu par la chute, est loin de celui qu'on a cru retrouver, à tort, chez certaines peuplades de la Mer du Sud, vivant, en apparence, de cette vie d'Éden.

L'observation a montré, depuis, qu'il n'y avait là que des sauvages, dominés par une nature inoffensive et prodigue, retenus par elle dans la paresse et dans l'enfance, et privés, par l'isolement, de tout contact fécondant avec d'autres peuples, de tout mobile d'activité et de progrès.

Leur innocence apparente, et démentie par les faits, n'était, en réalité, qu'un état de dégénération, d'impuissance et d'affaissement, qu'il importe de ne pas confondre avec l'état primitif et normal de l'homme, au début de l'histoire.

V.

De la vie errante des chasseurs et des pêcheurs.

Si une nature heureuse et prodigue peut endormir les forces de l'homme, étouffer son activité, le retenir

dans l'esclavage de la matière, dans la paresse et dans l'enfance, une nature ingrate et hostile peut neutraliser son essor et l'asservir, de son côté, par les difficultés qu'elle lui offre.

Ce nouveau cas se présente, dans les régions glacées du pôle, dans l'obscurité des forêts sauvages, dans les steppes immenses et stériles, où la nature ne fournit presque aucune ressource aux populations, qui s'épuisent en vains efforts, pour soutenir leur misérable existence, et usent leurs forces, dans une lutte à peine suffisante pour parer aux premiers besoins de la vie.

C'est là, la condition malheureuse des peuples chasseurs et pêcheurs, répandus, principalement, sur l'immense surface du continent américain et de la Nouvelle-Hollande.

Ces peuplades n'ont point de demeures fixes. Elles vivent d'une vie errante, sans patrie déterminée; cherchant de lieu en lieu, dans les forêts, sur le rivage et dans les eaux, la proie qui doit les nourrir; s'évitant les unes les autres; s'isolant le plus que possible, par crainte de voir diminuer leurs ressources; se faisant la guerre à outrance, pour éloigner et détruire toute concurrence possible; se privant ainsi de tout contact bienfaisant avec d'autres groupes d'hommes, et s'enfonçant de plus en plus dans la dégradation et la barbarie de l'état sauvage.

Chez elles, point d'animaux domestiques; point d'a-

griculture, ou très-rarement, et d'une manière accidentelle; point de réaction civilisatrice et victorieuse, contre une nature tyrannique, qui les retient sous le joug et qui les marque de son sceau; point d'état social organique, autre qu'un état rudimentaire et imparfait de la famille et de la tribu, qui est d'ailleurs très-petite, et dont le génie étroit et borné se concentre dans une tendance éminemment égoïste et individuelle.

Par eux-mêmes, ces peuples n'ont point d'avenir. Ils s'affaiblissent et se détruisent les uns les autres, et souffrent eux-mêmes, d'une espèce de consomption spirituelle, qui amène tôt ou tard leur épuisement. Il n'y aurait qu'une action fécondante venue du dehors, qui pût leur inoculer le principe d'une vie plus haute. Mais si cette influence salutaire leur manque, ou si l'action venant du dehors est mauvaise en soi, il en résulte, pour ces peuples, une dégradation croissante, jusqu'à l'extinction définitive de la tribu ou de la race.

VI.

De la vie nomade et pastorale.

Dans les contrées septentrionales de l'Ancien-Monde, qui, par leur climat, leur âpreté ou leur stérilité naturelle, invitent leurs habitants à user surtout d'une nourriture animale, le genre de vie des populations présente quelque chose d'analogue, à ce que nous

venons de voir en Amérique et en Australie; mais quelque chose cependant d'essentiellement distinct. Au lieu de chasseurs et de pêcheurs, nous trouvons dans ces régions, des peuples pâtres et nomades.

Les steppes de l'Asie, du Sud-Est de l'Europe, des karrous et des oasis de l'Afrique, sont habitées par des troupeaux nombreux d'animaux domestiques, qu'exploitent ces populations.

Riches de leurs troupeaux, les pasteurs nomades ont déjà brisé, en partie, les barrières étroites, qui les retenaient captives sous la dépendance de la nature. Ils sont encore errants, il est vrai; ils manquent encore d'une patrie fixe et déterminée; ils sont liés essentiellement à une certaine nature géographique, à certaines espèces d'animaux, qui, seuls, pourvoient à leurs besoins. Par là, leurs idées, leurs habitudes, leur activité, sont retenues dans un cercle étroit, et la lutte de quelques-unes de leurs facultés avec les difficultés extérieures, est moins forte que chez les chasseurs.

Toutefois, le pasteur nomade est plus indépendant et plus libre. Son existence est plus assurée; l'idée qu'il a de la propriété est plus étendue; et cette idée de la propriété devient la base d'une société plus régulière, qui éprouve le besoin de lois protectrices. Le genre de vie des pasteurs nomades permet, en même temps, d'étendre l'association à un plus grand nombre de familles et de tribus, provenant de la même souche.

De là, commence à naître, sous une forme encore grossière et imparfaite, il est vrai, l'idée d'un lien national, tel que le comporte l'individualité des populations, dans leurs rapports avec la nature des lieux. De là, des contacts plus habituels et plus fréquents; des excitations spirituelles plus suivies et plus fécondes, soit au dedans, soit au dehors; un mouvement plus favorable au progrès; une plus grande complication de rapports sociaux; un perfectionnement de la famille et du régime patriarcal primitif; un état social, en tous points, plus développé, plus régulier et plus légal.

Cependant tous ces avantages, par lesquels se distinguent les peuples pasteurs et nomades, ne dépassent pas une certaine limite, déterminée par leur genre de vie et par la nature des lieux qu'ils habitent. Leur existence errante et mobile; l'instabilité de leurs demeures; l'absence de patrie bien fixe; trop de sécurité, dans les contrées favorisées de la nature; une gêne trop grande, dans les lieux ingrats; des contacts extérieurs trop peu vivifiants, parce qu'ils ont lieu, en général, avec des voisins qui ont le même genre de vie: tout cela contribue à arrêter leur essor. Aussi, les pasteurs nomades, quoique plus avancés que les pêcheurs et les chasseurs, sont encore retenus, comme eux, dans un état stationnaire, dans une sorte de dépendance de la nature qui les entoure.

Mais chez eux, cette dépendance n'est pas immédiate

cet état stationnaire n'est pas invincible; les chaînes que la nature leur impose peuvent être brisées; et les nomades, comme l'histoire le prouve, peuvent, dans certains cas, développer leur force native et s'élever par elle à une existence historique.

C'est ce qui arrive, par exemple, lorsqu'au sein d'un peuple nomade nombreux, se développe le sentiment de sa supériorité matérielle. Alors, se prononcent, avec énergie, certaines individualités bien tranchées, qui entraînent les hordes les plus fortes sur les tribus les plus faibles, les hordes grossières sur leurs voisins civilisés. Alors, se propage le goût de la guerre et du pillage, le besoin de migration et de conquêtes; alors, se forment de nouveaux établissements; alors, enfin, se lient, avec la nature et les autres peuples, de nouveaux rapports, qui donnent facilement naissance à un plus haut degré de culture.

Souvenons-nous, toutefois, que les phénomènes divers, relatifs à la vie historique des peuples, ne tiennent pas seulement à des causes physiques, au genre de vie, à la présence ou à l'absence des animaux domestiques, à la nature plus ou moins propice ou défavorable des lieux; mais qu'ils dépendent encore, avant tout, des dispositions naturelles, des fonctions et des rôles assignés par la Providence, dans l'histoire du monde, à chaque groupe de populations.

VII.

Transition de la vie errante et nomade à la vie fixe et sédentaire.

Malgré les avantages qui distinguent déjà les pasteurs nomades, des hordes errantes des chasseurs et des pêcheurs, ils se meuvent cependant encore dans une direction uniforme et exclusive. Leur sphère de vie et d'activité est restreinte dans certaines limites; ils tournent toujours dans le même cercle; et si des germes de culture plus haute parviennent à s'y développer, ces germes viennent du dehors.

Si, de plus, parmi les peuples nomades, l'histoire nous en montre, qui, à l'aide de circonstances favorables, sont parvenus à franchir les limites de leur genre de vie, pour entrer dans une voie de développement supérieur, il ne faut pas oublier, qu'un grand nombre d'autres errent, depuis des milliers d'années, dans une carrière toujours la même, sur un sol ingrat et dans des régions, privées des ressources nécessaires à une existence plus civilisée.

Cette nature peu favorable des lieux; la paresse naturelle de l'homme, et, dans certains cas, l'absence des animaux domestiques, s'opposent, sinon à la naissance, du moins au progrès et à la prépondérance de l'agriculture.

L'agriculture, il est vrai, commence déjà faiblement, même chez des tribus errantes de chasseurs, de pê-

cheurs ou de pâtres, lorsque la nature des lieux y est favorable.

De là, résulte un genre de vie intermédiaire, dans lequel l'homme est à la fois chasseur, pasteur et agriculteur, sans être ni l'un, ni l'autre, exclusivement.

Mais, en général, ces faibles commencements d'agriculture restent bornés et stationnaires, et exercent peu d'influence, à moins d'un accroissement de population, qui amène une disproportion entre les besoins et la production spontanée du sol. Dans ce dernier cas, le besoin stimule le travail et l'industrie; l'agriculture devient le genre de vie principal, et une nouvelle ère de progrès commence.

VIII.

De la vie agricole et sédentaire.

Dès que l'agriculture devient le principal moyen de nourriture, et l'occupation principale de l'homme, la vie errante et nomade cesse; l'homme devient plus sédentaire; il forme des établissements fixes; des habitations stables et permanentes remplacent les huttes et les tentes mobiles; le besoin de commodité s'accroît; la sécurité s'augmente; la culture du champ paternel éveille l'espérance d'une existence moins précaire; le sol de la patrie devient plus cher à ceux qui le cultivent, et le combat que l'agriculteur livre alors à la nature, diffère de celui qui lui livrent les peuples errants et nomades, en ce que le laboureur agit sur

le sol, d'une manière stimulante et créatrice, qui devient, pour l'humanité, le principe d'une nouvelle culture intellectuelle et morale.

Les peuples errants et nomades semblent créés pour les localités qu'ils habitent, et plient sous le joug de la nature qui les entoure; l'agriculteur échappe à ce joug; il se crée à lui-même une sphère d'activité propre; il emprunte à la nature, les moyens de la vaincre; il devient le maître du sol et le force, par son travail, à se prêter à ses désirs et à ses besoins.

Dès lors, il passe librement et avec un plan réfléchi, à une existence régulière, à une vie domestique propre, aux relations fécondes d'un état social plus parfait; les habitations, les familles et les tribus se groupent les unes près des autres; les nations se forment et s'agrandissent; à l'extension des rapports sociaux qui ont lieu au sein même de la nation, se joint un développement plus intense de la force spirituelle; les contacts vivants se produisent; la vie collective prend son essor, dans tous les sens; la nationalité se tranche et se dessine; elle concentre, en un foyer, tous les rayons individuels de l'activité commune, et réagit puissamment sur chaque membre de l'ensemble.

D'un autre côté, un peuple agriculteur s'établit et se fixe près d'un autre peuple; et tandis que, dans chacun, se prononce, en même temps, une direction d'esprit spéciale, qui correspond à la nature des lieux

qu'il occupe, à ses traditions, à ses luttes, à ses destinées historiques, on voit ces nationalités distinctes et diverses, rayonner ensemble vers un même foyer spirituel; enfanter, de concert sur une échelle toujours plus vaste, une civilisation collective commune, et tendre ainsi, par cette action combinée, vers une civilisation unique, plus haute et plus générale. Dans ce grand travail de développement, chaque progrès particulier et individuel, comme un nouveau rayon lumineux, vient alimenter le foyer commun de civilisation et de lumière, pour se réfléchir ensuite sur l'ensemble, d'une manière de plus en plus brillante et féconde.

Il est vrai que l'agriculture et la vie fixe et sédentaire, ne produisent pas, par elles-mêmes et immédiatement, ce progrès du genre humain. C'est peu à peu, qu'à la faveur de ce genre de vie, et des changements qu'il enfante, se développent les germes d'une existence moins animale et plus haute; commence une manière plus large d'envisager la nature ; se prononce une indépendance plus grande des entraves qu'elle impose à l'homme; se manifestent, en tous points, une tendance réelle au progrès; se développent la prévoyance et la pensée de l'avenir, le principe de la propriété, le besoin des lois, la nécessité de l'État, la vraie liberté morale, inséparable d'un ordre social régulier, la littérature et l'art, la science et la religion, qui, malgré

leurs déviations, ont pour but d'élever l'homme au-dessus de la nature et de la matière, de faire prédominer en lui l'Esprit et l'image de Dieu, et d'amener à l'harmonie d'une civilisation idéale, tous les développements humains, individuels et sociaux.

IX.

Vue d'ensemble sur la répartition géographique des différents genres de vie.

Si nous nous demandons, quelle est, dans l'état présent de la civilisation et de la culture des races humaines et de la terre, la répartition ethnographique et géographique des différents genres de vie; nous trouverons, que le soi-disant état de nature, ou prétendu primitif, ne se trouve que dans les îles de l'Océanie et dans quelques localités fort restreintes de l'Afrique et de l'Amérique; que la race blanche, avant tout, mais non exclusivement, est, par excellence, celle des populations agricoles et sédentaires; que la race mongole a, plus que toute autre, des peuples pasteurs et nomades; que la race américaine et australienne a les chasseurs et les pêcheurs.

Nous constaterons, d'un autre côté, que l'Europe n'est habitée, sauf de legères exceptions, que par des peuples sédentaires; que l'Asie se partage entre des peuples sédentaires et des populations nomades; que l'Amérique est occupée inégalement, par des nations

sédentaires et des tribus de pêcheurs et de chasseurs; que, si le Nord et le Sud de l'Afrique, à l'exception de quelques cantons cultivés et peu étendus, sont habités par des nomades, le milieu du continent se trouve dans un état de transition intermédiaire, difficile à bien préciser; qu'enfin l'Australie et les îles de l'Océanie, commencent à s'incorporer à la sphère des peuples cultivés et sédentaires, quoiqu'en général cette partie du monde présente encore, sur bien des points, un développement très-inférieur de la vie végétative, appelée, à tort, l'état de nature.

On peut voir, par ce tableau, que le domaine conquis par la culture et ses progrès, sur le globe, est encore très-limité, et qu'il ne faut rien moins que les tendances expansives et spirituelles de la race blanche, pour provoquer et assurer le progrès normal de tant de contrées et de tant de peuples, que leurs contacts avec cette race et avec le christianisme élèveront, seuls, à la hauteur morale, où les appellent la sagesse de la Providence et leurs destinées historiques.

X.

Rapports d'harmonie entre la nature géographique et le caractère de la vie des peuples.

L'humanité est au globe terrestre et un peuple à sa patrie, ce que l'esprit est au corps. Le corps influe sur l'esprit; les circonstances géographiques agissent

sur les plantes et les animaux; et la patrie de chaque peuple le marque de son empreinte. L'individualité physique des lieux se réfléchit dans celle des peuples qui les habitent, et cette influence se tranche d'autant plus, que le développement spirituel des populations est moins avancé et présente moins de résistance à l'action physique de la nature.

C'est ainsi, que le Midi et le Nord, l'Orient et l'Occident, le continent et la mer, les montagnes, les vallées, les plaines et ces mille nuances, qui se prononcent et se manifestent, dans la vie astronomique, atmosphérique, océanique et continentale du globe, déterminent, à divers degrés, dans leur harmonie mutuelle, le caractère géographique des habitations des peuples, leur nourriture et leur genre de vie, leur isolement ou leurs contacts, leur physionomie sociale et leur allure historique.

XI.

Influence du climat.

C'est là ce qui a lieu, quant au climat, qui dépend, pour chaque pays, de l'intensité de la lumière, de la répartition de la chaleur, de la constitution de l'air, du rôle du principe aqueux, dans la vie physique de la contrée. La lumière et la chaleur agissent comme excitants de la vie organique; l'air et l'eau sont les milieux au sein desquels elle se développe.

Leurs combinaisons diverses, soumises à la latitude

et à la longitude, à la situation et à l'exposition, à l'élévation et à la nature des lieux, sont infinies dans leurs nuances et agissent de mille manières sur tous les points de la planète, pour modifier, à l'infini, la physionomie des plantes, des animaux et des habitants de chaque région.

On peut dire, en résumé, de l'influence du climat, que son action sur les peuples est en proportion inverse de leur culture spirituelle; que nulle part, elle ne peut être considérée comme entièrement nulle et négative; qu'elle entrave, dans certains lieux, et qu'elle favorise, dans d'autres, le mouvement et le progrès; que, partout où les climats sont extrêmes, elle est gênante et défavorable; que, partout où ils sont tempérés, elle seconde l'essor de l'esprit; mais qu'en tout cas, elle est bornée, et qu'elle s'exerce dans les limites des dispositions naturelles des peuples et de leur état social.

XII.

Influence du sol.

Pour ce qui concerne la situation astronomique et la situation physique, l'influence des lieux, considérés en eux-mêmes, se résume, en tout ou en partie, dans l'influence du climat. Mais il n'en est pas ainsi de toute influence locale.

Abstraction faite du climat, la constitution du sol et les formes de la surface déterminent, pour chaque

pays, la constitution physique et influent, en sens divers, sur les populations qui l'habitent.

Les hauts plateaux et les montagnes, les gradins et les vallées, les plaines intermédiaires et les plaines basses, les steppes, les déserts, les contrées arides et les terres fertiles, agissent très-diversement sur le développement de l'homme, en variant son genre de vie.

Le désert est inhabitable; la steppe et le bas pays, sur une grande échelle, deviennent le théâtre, sur lequel se meuvent les tribus errantes et nomades. Mais la steppe n'a pas toujours le même type; elle change et se modifie, de continent à continent, de zone à zone, de latitude à latitude; et cette variété de caractères fait varier les influences et se retrouve entre les peuples, malgré leur même genre de vie.

De toutes les formes géographiques, aucune n'égale, en variété, en diversité locale, les régions accidentées et les pays montagneux. A cette variété des formes, correspondent autant de diversités dans le genre de vie. Les vallées basses et inférieures deviennent le siége des populations agricoles; les pentes verdoyantes sont la demeure des pâtres et des troupeaux; les rochers plaisent à l'infatigable chasseur. Chaque pays de montagnes diffère, à son tour, des autres, par sa structure géographique, et par les nuances qu'offre la culture de ses habitants. Ici, les vallées sont liées entre

elles; ailleurs elles sont isolées. Dans ce dernier cas, les peuplades qui les habitent restent sans contact, et rappellent souvent les tribus errantes et stationnaires de la steppe; dans le premier cas, au contraire, elles communiquent les unes aux autres, se mélangent, se vivifient, se fondent plus ou moins entre elles, et il n'est pas rare de les voir former un même peuple ou un même état. Si, dans d'autres cas, les vallées descendent brusquement d'une étroite arrête et se dirigent immédiatement vers la plaine, elles sont habitées, souvent, jusqu'à leur point supérieur, par les habitants de la plaine.

Les montagnes moyennes et les gradins intermédiaires, unissent les hauts aux bas pays, servent de transition entre les extrêmes, et deviennent les centres naturels de civilisation et de culture, à la surface de la terre. L'harmonie plus grande des forces de la nature; la riche combinaison des formes terrestres; la distribution variée des eaux continentales et courantes; la fertilité plus égale et plus répandue du sol; l'absence de climats extrêmes; l'abondance et la variété des végétaux utiles et des animaux domestiques, invitèrent, de tous temps, les peuples, à y former des établissements sédentaires. Chaque besoin, chaque direction, chaque tendance de l'homme rencontre dans ces contrées un élément de vie qui lui correspond; l'amour

du sol y prend naissance et s'y développe, comme de soi-même, et tout engage à s'y fixer pour en jouir.

Aussi est-ce de telles régions, que la civilisation a rayonné dans les plaines basses et en a fait la conquête, pour s'étendre, de proche en proche, sur toute une partie du monde. C'est sur un théâtre de ce genre, qu'ont surgi les grands foyers primitifs de développement et de vie, d'expansion et de mouvement, de culture spirituelle et d'influences historiques. Telles ont été la Chine et l'Inde, l'Assyrie et la Médie, la Perse et la Palestine, l'Éthiopie et l'Égypte, la Grèce, l'Italie et, plus récemment, tant d'autres contrées des deux mondes, au sein desquelles se développent les populations modernes. Ces dernières, du reste, en sont venues, par leurs progrès toujours croissants, à tirer parti des régions les plus ingrates, à utiliser les localités géographiques les moins favorables et les moins propices.

XIII.

Influence de la position géographique et des relations sociales qui en dépendent.

On vient de le voir, les grandes plaines basses et continentales, avec leurs steppes étendues, sont, de préférence, le séjour de tribus errantes; les pays intermédiaires et moyens sont constitués, principalement, pour des peuples sédentaires; les hauts pays, soit de plateaux, soit de montagnes, sont comme destinés

aux pâtres nomades, quoique, dans les cas les plus favorables, ils se prêtent aux genres de vie les plus opposés.

Cela n'empêche pas que, si les peuples sédentaires, à la faveur des causes naturelles ou historiques, s'étendent des plus hautes montagnes jusque sur le bord de la mer, ils acquièrent alors une forme nouvelle de civilisation et de culture, que provoquent et que développent les relations suivies entre les diverses parties du monde.

Pour un peuple non développé, le rivage n'est qu'un théâtre de pêche et l'Océan une barrière; mais l'homme cultivé y découvre un vaste champ d'activité et de combat. Si le sol ne suffit plus aux besoins; si l'esprit d'aventure s'éveille; si les côtes sont favorables; si le génie des populations les porte au dehors: alors elles se hasardent sur les grandes eaux; la navigation prend naissance et fait des progrès; les barrières océaniques disparaissent; les peuples qu'elles séparaient entrent en rapport; des relations mutuelles et des contacts féconds s'établissent entre eux; la sphère de ces relations s'étend, s'agrandit, se généralise de siècle en siècle; la mer unit ce qu'elle avait d'abord divisé; les distances s'abrègent, disparaissent en quelque sorte; un échange partiel de tous les produits de la nature et de l'industrie, de toutes les idées, de tous les développements spirituels, en bien et en mal,

s'établit entre les nations; et ainsi l'humanité s'avance progressivement, vers une civilisation homogène, qui doit mettre en harmonie, dans une unité finale et commune, le développement spirituel de toutes les nationalités, de toutes les familles humaines.

La part plus ou moins active ou plus ou moins grande, que prennent les différents peuples à ce mouvement, a dépendu, dès l'origine, et dépend encore plus ou moins, de la situation continentale et maritime de leurs patries; de la nature des côtes qu'ils habitent; des fleuves qui arrosent leurs pays et vivifient leurs relations intérieures; du génie national surtout, et des circonstances historiques, qui ont concouru à le développer.

Les mers et les fleuves étaient d'abord des barrières: l'homme les a franchies et les a transformées en moyen de rapprochement. Il en est de même des hautes montagnes, des déserts, des steppes, qui sont aussi des obstacles, encore moins faciles à vaincre. A mesure que l'humanité se développe, ces régions, d'abord si défavorables, acquièrent une signification plus haute et toute nouvelle en histoire. Les montagnes ont été franchies, et sont devenues, sur plusieurs points du globe, des centres de civilisation et de culture, qui unissent des pays qu'elles avaient toujours séparés; les solitudes ont été peuplées; les forêts, éclaircies; les marais, desséchés; les côtes et les rivages, assainis; les

steppes ou les vastes plaines, cultivées et rendues propres à devenir le siége d'États policés; des routes commodes ont ouvert des communications faciles, à travers les monts et les déserts, pour le progrès du genre humain, et chaque progrès est devenu le principe de nouveaux progrès.

Impossible de calculer, à la vue des merveilles et des prodiges qu'enfante l'industrie moderne, les transformations et les changements, que l'homme civilisé peut produire encore sur le globe.

Ce qui est pour nous hors de doute, c'est que toute la surface terrestre tend à devenir le théâtre d'une grande unité humaine, correspondant extérieurement à l'unité interne et intrinsèque de l'espèce; c'est que chaque lieu a son rôle déterminé et son importance en histoire; c'est qu'enfin tous les points de l'espace, à mesure que l'esprit humain se développe, prennent peu à peu un sens nouveau, plus vaste et plus élevé, dans la vie de l'ensemble et dans l'existence historique des peuples.

Heureux seulement, si, dans ses progrès divers, l'homme n'oublie pas les lois éternelles du juste et du saint, dont l'infraction amène tôt ou tard la malédiction et la décadence, et fait tomber cette malédiction, comme cela s'est vu plusieurs fois, jusque sur les lieux et les contrées qu'il habite!

CINQUIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE LA PAROLE ET DES LANGUES.

SOMMAIRE.

I. De la parole et des langues. — II. Diversité des langues. — III. Influence des nationalités sur les langues. — IV. Influence de la parole et des langues sur le développement de l'humanité. — V. Classification et extension géographique des peuples d'après les langues. — VI. Des différents systèmes d'écriture. — VII. De l'intérêt historique qui s'attache aux langues et aux nations qui les parlent.

I.

De la parole et des langues.

Aux influences extérieures, soit naturelles, soit sociales, qui concourent à développer l'essor de l'esprit humain, se joint l'action des causes internes, des dispositions innées, dont la première est le besoin tout spirituel et spontané du langage, le don divin de la parole.

Le langage est inhérent à tous les êtres doués de vie, qui réagissent au dehors, qui manifestent leurs impressions, qui font servir leur organisme à rendre sensibles aux autres, au moyen de signes divers, toutes les affections qu'ils éprouvent, et se créent ainsi un langage, d'autant plus riche et plus profond, que leur nature est plus noble et leur organisation plus parfaite.

Les mouvements, les gestes et les attitudes du corps; le regard, la physionomie et les sons de la voix, modifiés par les organes: tels sont les moyens, qui fournissent aux animaux et à l'homme, les éléments essentiels de ce langage de la nature.

Instinctif et machinal, chez les êtres privés de raison, le langage devient chez l'homme, une création toute spontanée, puis réfléchie de son esprit, qui reflète au plus haut degré, dans les merveilles de la parole, l'image du Verbe divin; tire de lui son origine et son essence; tend, à sa lumière, à étudier, à embrasser, à reconstruire, par la pensée, le plan de Dieu dans la nature et dans la vie, et déploie, sous l'influence de cet Esprit parlant de Dieu, l'inépuisable fécondité qui donne naissance à la parole, à la variété infinie des langues, et à toute la sphère des idées, dont se compose le développement spirituel, illimité et progressif de l'espèce humaine.

Le phénomène de la parole est déjà en harmonie avec l'organisation corporelle de l'homme. La station droite favorise chez lui l'émission des sons, leur arrivée à l'oreille, et leur accompagnement, au moyen des gestes, de l'expression et du regard. La voix humaine, à son tour, se distingue de la voix des animaux, comme l'esprit de l'homme se distingue de l'instinct de la brute. L'animal pousse des cris restreints, uniformes, limités par l'organisation physique de l'es-

pèce; l'homme articule, de la manière la plus diverse, les sons de sa voix; les combine, les accentue et les module à l'infini, et imprime à son langage une variété inépuisable, qui correspond à la liberté et à la richesse de sa nature. Ce langage varié, l'homme l'arrache à ses organes, en vertu de l'impression spirituelle innée à son âme, qui la reçoit du Verbe de Dieu. L'animal ne peut parler, parce qu'il manque de cette impulsion, et qu'il n'a en lui, ni l'image du Verbe divin, ni, par conséquent, le germe de la parole.

Il résulte de tout cela, que, si l'homme a déjà reçu du Créateur des organes assez parfaits, pour élaborer matériellement tous les signes de son langage et pour le rendre compréhensible, il participe encore à un privilége plus haut et plus noble, celui d'avoir part essentiellement à la nature de l'Esprit parlant de Dieu, qui a seul, primitivement, la puissance et la vertu d'enfanter les langues, de les développer et de les construire.

La parole humaine est, en conséquence, une activité du Verbe divin, agissant dans l'homme, et liée d'une manière intime à son être spirituel, par l'acte même de la création.

Si l'on veut rechercher historiquement l'origine première du langage humain, on trouve qu'il en est de cette origine, comme de celle de tout autre développement vivant et organique, dans le reste de la

nature. Elle échappe à l'observation; elle se cache dans les ténèbres.

On a cherché cependant à l'expliquer, tantôt par l'imitation des sons naturels et des cris des animaux; tantôt par la faiblesse naturelle de l'homme et par le besoin qu'il a du commerce de ses semblables; tantôt par une convention arbitraire et réfléchie d'individus à individus, par l'invention artificielle d'un moyen d'échange convenu, pour se communiquer ses pensées et se comprendre réciproquement.

Mais ces hypothèses sont superficielles, ou ridicules, ou absurdes, et ne tiennent pas compte d'une difficulté insoluble, c'est que la pensée suppose la parole, et la parole la pensée.

C'est, sans aucun doute, d'un besoin profond, tout intérieur et tout spécial, inhérent à l'essence de l'homme, et non d'un besoin accidentel, extérieur et comme fortuit de communication sociale, qu'est né le langage de la parole. Ce besoin intime, il est vrai, est inséparable du besoin de communiquer; mais, en soi, il n'en dépend point; il constitue intrinsèquement la cause première de la parole, qui sort vivante et pleine de séve, de l'organisme spirituel, puis se nourrit et se développe, par un échange de vie commune au sein de l'atmosphère sociale.

C'est par suite de cette force d'expansion, toute spirituelle et spontanée, qui le domine, que, stimulé dès

l'origine, par la parole éducatrice de Dieu même, l'homme a nommé toutes choses; a senti le besoin de communications mutuelles; tend sans cesse, depuis, à marier sa pensée avec la pensée des autres; la rend plus claire, plus déterminée, à l'aide de ces relations intellectuelles et réciproques; comprend, façonne son être intérieur; saisit, par l'intuition, ce que le monde hors de lui lui offre d'étranger à lui-même; se forme, dans la langue qu'il parle et au moyen de cette langue, tout un monde d'idées et de pensées, qui réside au dedans de lui, et qui se place entre son esprit et le monde extérieur, comme distinct et différent de l'un et de l'autre.

Dans cette création originelle, spontanée, et nous dirons, en un certain sens, tout inspirée du langage de la parole, toutes les facultés humaines ont agi avec solidarité et avec ensemble, par un élan naturel, sous une impulsion divine en soi, mais élaborée par la puissance organique et sous l'influence des lois inhérentes à l'esprit humain. Il n'y a eu là, au premier début, ni hésitation, ni réflexion artificielle, ni combinaison consciente et, pour ainsi dire, savante et philosophique. Le principe divin de la parole s'est épanoui, tout à la fois, dans l'individu et dans la foule; chacun a fourni spontanément son tribut à cette création, selon ses ressources personnelles, ses impressions, ses besoins, ses facultés distinctives, ses

expériences, ses relations et sa position dans l'ensemble; et de ce travail commun est né un tout homogène, susceptible de développements, que la réflexion a bien pu remanier plus tard, régulariser et polir, mais qu'en aucun cas, elle n'a pu créer, et qu'elle ne peut changer arbitrairement, ni dans son essence, ni dans sa forme native.

II.

Diversité des langues.

Le langage de la parole, ne pouvant être considéré comme une création arbitraire et réfléchie des individus isolés, mais comme une manifestation instinctive et spontanée, à travers l'individualité humaine, de l'Esprit parlant émané de Dieu, il présente des diversités infinies, correspondant aux individualités diverses qui se prononcent dans l'humanité.

Déjà chaque individu parle sa langue maternelle, d'une manière qui lui est propre. Il reste dans les limites de cette langue; il suit les règles qui la régissent; mais il imprime à son langage son sceau personnel à lui; il a sa manière de sentir, de penser, de s'exprimer, son timbre de voix, sa prononciation, sa diction, son mouvement d'idées, sa physionomie d'esprit, son élocution et son style. Aussi, comme l'a dit un grand écrivain, le style c'est l'homme: c'est le type spirituel de celui qui parle, qui se reproduit et se reflète dans sa parole et son langage.

S'il en est ainsi, dans une même famille, dans une société homogène et parlant la même langue, que sera-ce, s'il s'agit de variétés différentes, de races distinctes, de nations diverses, et par le type corporel, et par le tempérament, et, par suite des influences naturelles, sociales et traditionnelles, qui, depuis des siècles, ont interrompu et fait disparaître les relations de parenté et d'affinité primitive, qui les unissaient au début de l'histoire?

Aussi, dès l'antiquité et de temps immémorial, il existe une chaîne continue de langues très-diverses, qui a traversé les âges, et s'est prolongée, en se modifiant, à travers les siècles, jusqu'à nos jours.

Chacune de ces langues est le résultat et comme le miroir de l'activité de tout un peuple; activité d'autant plus tranchée et d'autant plus forte, que ce peuple lui-même a constitué un tout plus serré, plus étendu et plus compact.

De là, le caractère national dont chaque langue porte l'empreinte, et, par réaction, le cachet non moins marqué, qu'imprime chaque langue aux dispositions d'esprit du peuple qui en fait usage.

Les formes des langues se prononcent déjà dans la formation des mots; mais surtout et d'une manière plus profonde, dans la structure grammaticale, qui en est comme le vrai moule primitif et indestructible. Elles résultent des dispositions spirituelles propres aux

différents peuples, et déterminent l'affinité ou la différence plus ou moins profonde des langues entre elles.

Si ces formes sont les mêmes, à un certain degré, dans plusieurs langues différentes, il existe entre ces langues une parenté, une affinité réelle, et l'on peut conclure, avec vraisemblance, à leur origine commune.

Le groupe qui les réunit constitue, alors, ce qu'on nomme une famille de langues, immuable, dans son ensemble, quoique susceptible de variations et de modifications innombrables, dans ses détails.

Les formes communes aux idiomes d'une même famille, peuvent se rencontrer, d'une manière plus générale, avec les formes propres à d'autres familles. Toutes ces familles réunies forment alors une classe, une tribu ou un royaume linguistique, qui offre, à son tour, ses caractères permanents et ses éléments variables.

Si l'on considère les formes des langues, sous un point de vue plus universel encore; si l'on a égard à la ressemblance des sons, produits par les organes communs à tous les membres de l'espèce humaine; si l'on compare, dans toutes les langues, les rapports qui existent entre ces sons, et les sensations qu'ils expriment, entre les idées et les mots, entre les procédés de la pensée et les procédés du langage: on trouve que toutes les langues humaines ont une ressemblance

commune, dans leurs éléments, leurs formes, leurs procédés et leur dessin général; qu'en ce sens, tous les hommes ont une même langue, qu'on peut appeler le langage humain ; et que ce langage se diversifie indéfiniment, sous l'influence si variée des types nationaux et individuels, qui se prononcent au sein de l'espèce.

Il en est, par conséquent, de la variété et de l'affinité des langues, comme de la diversité des ressemblances corporelles et spirituelles, qui se remarquent entre les hommes. Le cachet humain est celui qui domine tout; vient ensuite l'affinité de race et de tribu ; puis la ressemblance de famille; puis l'individualité qui caractérise chaque peuple, et celle de chaque homme, qui caractérise cet homme au sein de ce peuple.

La langue est ainsi l'expression la plus humaine et la plus libre de l'esprit, dans la variété infinie de ses dispositions particulières et de son développement, et elle est au spirituel, ce qu'est la physionomie dans le domaine corporel.

Il y a plus : l'accord qui existe universellement entre les formes les plus générales du langage humain, fait pressentir et démontre l'origine commune des hommes, d'une manière plus positive, que l'accord qui se manifeste dans la constitution corporelle et spirituelle des races diverses, et distingue l'homme de l'animal, d'une manière bien plus profonde.

Toutefois, parmi les races actuelles, il est impossible de déterminer quelle est la race primitive, d'où sont sorties toutes les autres, et il en est de même pour les langues. Les langues, comme les races, ont dû avoir leur racine et leur souche commune; mais, de toutes les langues connues, personne ne peut dire quelle est la langue primitive.

Ce qui semble le plus probable, c'est qu'en se développant à travers les âges, les types des langues, aussi bien que les types physiques, se sont éloignés du type primitif, et séparés les uns des autres, comme les rayons d'un cercle qui partent d'un même centre.

Que dire alors des hypothèses, qui élèvent telle ou telle langue au rang de langue primitive; des combinaisons ridicules, qu'a inventées l'esprit de système, pour faire descendre toutes les langues de l'un ou de l'autre des idiomes connus? Aucune de ces hypothèses ne mérite confiance. On peut s'assurer, sans doute, qu'entre les idiomes connus, les différences sont devenues, de siècle en siècle, plus distinctes et plus tranchées; que, dans les limites des temps historiques, certains peuples, parlant des langues différentes, se comprenaient mieux, autrefois, qu'ils ne se comprennent aujourd'hui. Mais retrouver la langue mère, le centre premier et générateur des langues, est aussi impossible, que de retrouver l'humanité mère, le centre générateur et la souche primitive des races.

III.

Influence des nationalités sur les langues.

La parole est l'instrument de la pensée, et, selon que, par la nature de leurs formes, les langues sont plus ou moins propres à servir d'organe à cette haute fonction de l'esprit, on les distingue en langues parfaites ou en langues imparfaites.

Les langues, cependant, ne se bornent pas à manifester la manière de sentir et de penser des peuples : elles expriment encore leur physionomie tout entière, et l'élément corporel lui-même de la nationalité vient s'y peindre.

Si la parole d'un peuple se produit du fond de la bouche, à l'aide du palais et des organes gutturaux, elle laisse tous les traits dans un repos muet et insignifiant, l'œil fixe, immobile, et les muscles de la face comme pétrifiés. Si elle procède exclusivement des lèvres et de la langue, elle exprime alors, avec force, la joie et la douleur, le ravissement et l'effroi ; et dans le jeu mobile et varié de toute la physionomie, se réflète, avec plénitude, la vie spirituelle de l'âme, dans toutes ses nuances.

Les mouvements mêmes, les gestes, les attitudes et tous les signes extérieurs, qui servent spontanément d'expression à la nature corporelle, sont animés du même esprit et se revêtent des mêmes nuances, qui se

révèlent dans tout le génie linguistique d'une nationalité et d'un peuple.

Ne l'oublions pas, toutefois, c'est par l'expression fidèle et en quelque sorte plastique de la nature spirituelle, que le langage de la parole se caractérise organiquement, de la manière la plus précise. Instrument de l'esprit, qui arrive par elle à la connaissance intime de lui-même et se manifeste au dehors, la parole est étroitement et profondément unie au développement spirituel de l'humanité. Elle accompagne ce développement, à tous les degrés de progrès ou de décadence locale; et fait connaître l'état de culture d'un peuple, soit dans ses phases ascendantes, soit dans ses périodes de rétrogradation et de déclin. Elle est bien, en soi, une émanation divine et libre de l'Esprit parlant, dont la vertu native pénètre l'esprit de l'homme; mais une fois moulée et déterminée dans les langues, la parole subit les influences individuelles et positives des peuples qui la manient, revêt dans ses formes l'empreinte de leurs dispositions d'esprit, et se façonne à leur génie, qui, par son allure spéciale et le degré auquel il atteint, peut favoriser ou gêner le développement de la langue.

C'est ainsi que chaque idiome, dans ce qu'il offre de particulier, sous le rapport de la structure et de la forme, exprime le caractère de l'esprit d'un peuple, le vrai cachet qui le distingue. Suivant que la forme

spirituelle, qui constitue le génie de ce peuple, agit avec plus ou moins de plénitude et d'énergie sur son idiome ou sur sa langue; est plus ou moins apte à enfanter, à développer, à perfectionner une langue: l'idiome de ce peuple porte l'empreinte plus ou moins nette, tantôt de la limpidité et de la clarté, tantôt de la profondeur intellectuelle, tantôt de l'imagination, tantôt du rhythme et de l'harmonie, dernière qualité qui suppose, en outre, le jeu facile des organes vocaux, la pénétration délicate et la finesse de l'ouïe.

C'est ainsi que toute langue est, en quelque sorte, l'apparition, à l'extérieur, de l'esprit d'un peuple; que la langue d'une nation est comme son esprit, et son esprit comme sa langue; et que toutes les langues, sans exception, ont, chacune à part et toutes ensemble, un sens et une valeur éminemment historiques.

IV.

Influence de là parole et des langues sur le développement de l'humanité.

La parole n'étant autre chose que la pensée rendue sensible, elle est, par le fait, le moyen le plus immédiat, le plus énergique et le plus actif, de fécondation spirituelle entre les hommes. C'est dans ce milieu vraiment unique, que se rencontrent toutes les acquisitions de l'esprit humain, pour constituer le bien commun de toute l'espèce, et que les contacts réciproques deviennent un moyen de développement et

de progrès. La parole, comme une atmosphère de vie, nourrit, alimente, entretient l'esprit et favorise sa croissance et ses fonctions régulières. C'est elle qui enfante, éveille et épanouit les idées, dont elle reçoit à son tour l'impulsion et la vie. Par elle, la pensée rencontre une autre pensée; et ces pensées qui se rencontrent, s'excitent ou se répondent, s'unissent ou se heurtent, entrent en fusion, au contact l'une de l'autre, deviennent plus limpides, et se dégagent, en quelque sorte, de leurs obscurités et de leurs scories.

C'est par la parole, qu'agit et opère, tout ce qui donne à l'humanité sa physionomie et sa forme vraiment humaine. Sans elle, point de législation, point d'écriture, point de science, point d'arts, point de littérature. On ne peut songer, en aucune façon, à séparer la parole des dons spirituels, si nombreux et si variés, que l'homme a reçus de la Providence, et sans la parole, l'homme ne serait plus homme.

Chaque langue, à son tour, exerce une influence spéciale sur son peuple; mais ce rapport est délicat, très-difficile à saisir, et surtout à formuler historiquement, dans des faits précis et exacts.

Il existe, sans doute, des cas, où, des propriétés connues et bien étudiées d'une langue, on peut déduire, vaguement, son influence présumée sur le développement national. On détermine alors, par les formes qui lui sont propres, si elle est favorable ou non, à la lucidité

de l'esprit, à l'ordre dans les idées et dans les pensées; si elle est de nature à conserver aux perceptions extérieures leur netteté première, leur couleur originelle; si, par le moyen des sons et du rhythme, de la mélodie et de l'harmonie, elle est susceptible d'agir, avec plus ou moins de douceur ou d'énergie, sur les sentiments et les affections de l'âme; si, enfin, d'après ces données, elle favorise ou entrave les progrès d'un peuple, dans telle direction d'esprit ou dans plusieurs sens à la fois.

Vouloir pénétrer plus loin, c'est risquer des conclusions fausses; tant est grande la complication des causes, qui agissent ensemble sur la marche spirituelle des peuples; tant il en résulte d'anomalies dans les langues; tant sont mystérieuses les voies que suit le génie linguistique, pour se réfléchir dans la vie des populations; pour se refléter dans leurs sentiments, et dans leurs passions, dans leur imagination et dans leur pensée, dans leur allure intellectuelle et dans leur caraetère moral; pour gêner ou favoriser leurs dispositions dominantes; pour influencer l'éducation de leur esprit et pour modifier leur développement, à toutes les phases de leur histoire.

Ce qu'il suffit de constater, c'est qu'en influant, par voie de réaction, sur les peuples qui les parlent, les langues impriment au caractère national un cachet particulier, en vertu de certaines lois, qui se laissent plutôt pressentir que déterminer avec précision.

V.

Classification et extension géographique des peuples d'après les langues.

La vie spirituelle des peuples passe, comme on l'a vu, dans tous leurs développements, et tous ces développements si variés se réfléchissent, en particulier, dans le langage, qui est lui-même dans des rapports plus ou moins intimes, avec l'organisation physique et le tempérament spirituel des races.

Aussi les langues et les dialectes, qui sont au langage ce que les races, leurs rameaux et leurs croisements sont à notre espèce, offrent-elles à l'ethnographie générale, un moyen de classification, souvent plus précis, non moins fécond et plus étendu que le premier. Ce qui est propre au génie de chaque nation, est empreint fortement à son idiome, qui porte, en même temps, plus ou moins, le cachet des localités. L'affinité des dialectes, des langues, des groupes de langues, nous offre ainsi une voie directe, pour reconnaître la parenté des peuples, leur filiation, leurs migrations, leurs mélanges; et là est souvent la clef de toute leur histoire.

Les philologues de nos jours ont fait, pour la classification des peuples d'après les langues, ce que les naturalistes ont fait, pour la classification des races physiques. Ce travail offrait beaucoup de difficultés, et ces difficultés subsistent encore, en partie. Toutefois,

la science moderne compte déjà plus de huit cent soixante langues, avec plus de cinq mille dialectes, qu'elle ramène à trois grandes classes : Les langues par flexions, les langues inflexibles ou par agglutination, et les langues sans déterminations grammaticales.

Les langues par flexions se caractérisent, par des changements ou des modifications intérieures, qui s'opèrent dans les mots, et en modifient le sens et l'emploi, selon les besoins du discours.

Les langues inflexibles ou par agglutination se distinguent, par des changements extérieurs, apportés aux mots, en y ajoutant des sons et des syllabes nouvelles et étrangères, qui s'y agglutinent.

Les langues sans déterminations grammaticales, présentent le phénomène d'un isolement absolu des mots, qui ne se trouvent, entre eux, dans aucun rapport grammatical immédiat; qui n'ont pas de flexions, et qui se lient, entre eux, dans la phrase, pour former un tout, au moyen de particules. Ces derniers idiomes ne forment un groupe commun, que par leur côté négatif; ce qui n'est pas suffisant, pour servir de base à une classification rigoureuse.

Le grand contraste, entre les langues à flexions et les langues inflexibles ou par agglutination, se prononce, d'une part, dans les langues indo-européennes et sémitiques, développées grammaticalement, et de l'autre, dans les langues siniques ou chinoises. Nous

ne pouvons eutrer dans aucun détail sur les propriétés linguistiques des autres.

Le grand nombre de nations, dont les idiomes nous sont encore inconnus; le petit nombre de peuples, sur les langues desquels on a des grammaires, des vocabulaires; l'imperfection de la plupart de ces ouvrages et des renseignements qu'on est parvenu à se procurer, sur les idiomes des peuples sauvages ou peu civilisés, obligent celui qui s'occupe de cette branche de l'ethnographie, à emprunter à la géographie de grandes divisions, d'après lesquelles il puisse classer les innombrables faits, résultant de l'étonnante variété des langues. Partageant donc toutes les langues connues du globe, en cinq branches principales, on les a nommées langues asiatiques, européennes, africaines, océaniennes et américaines. Comparant, ensuite, tous les vocabulaires connus des différents idiomes, anciens et modernes, et profitant des documents recueillis par les voyageurs et par les savants, on a mis ensemble tous les idiomes, qui portent des traces évidentes de parenté; puis on en a fait des groupes, des familles, quelquefois subdivisées en plusieurs familles secondaires. Les langues, dont l'affinité avec d'autres n'était pas reconnue, sont restées isolées, dans le tableau des différents groupes.

C'est ainsi, que les résultats ethnographiques et linguistiques des recherches faites jusqu'à ce jour, peuvent se ramener à huit groupes principaux, qui renferment

les 153 langues asiatiques, les 117 langues océaniennes, les 422 langues américaines, les 115 langues africaines les 53 idiomes qui appartiennent à l'Europe. Ces huit groupes sont : le groupe sino-japonais, le groupe tartare ou mongol, le groupe ouralien, tchoude ou finnois, le groupe américain, le groupe malais, le groupe africain, le groupe sémitique, et le groupe indo-européen.

Le groupe sino-japonais et transgangétique ou indo-chinois, embrasse toutes les langues parlées par les peuples qui habitent le coin Sud-Est du haut plateau de l'Asie orientale, et, à l'exception de la presqu'île de Malacca, tous les pays de côtes, à l'Est du Gange, le long du golfe de Bengale, jusqu'à la presqu'île de Corée inclusivement, y compris les îles chinoises et japonaises.

C'est à ce groupe que se rattachent :

La famille chinoise, avec les Chinois;

La famille coréenne, avec les Coréens;

La famille japonaise, avec les Japonais;

Et la famille indo-chinoise, dont la sous-division orientale ou anamitique comprend : les Tonkinois, les Cochinchinois et les Cambodjiens; et dont la sous-division occidentale se compose : des Siamois, des Laos, des Birmans, des Moans ou Péguans, des Ruck'heng-Barmans, dans l'ancien royaume d'Aracan, et des habitants des îles Andaman et Nicobar.

Le groupe tartare ou mongol s'étend sur tout le reste de l'Orient et du Nord de l'Asie; au Sud, jusqu'au bord septentrional de la Perse; à l'Ouest, jusqu'à l'Oural, aux côtes occidentales et septentrionales de la mer Caspienne et de la mer d'Azof, sur une grande partie de l'Asie-Mineure et de la Turquie d'Europe; au Nord, presque jusqu'aux côtes de l'Océan boréal.

Au groupe tartare ou mongol appartiennent :

La famille tibétaine, avec les Tibétains du grand et du petit Thibet;

La famille tartare ou mongole, avec les Scharra-Mongols et les Mongols Kalkas, à l'Orient; les Kalmouks, les Eleutes et les Songars, à l'Occident; les Bouriates; au Nord.

La famille tongouse, avec les Tongouses proprement dits et les Mantchoux.

La famille turque, avec les Yacoutes, les Tchouwatches, et tous les peuples turcs proprement dits, au nombre desquels figurent : les anciens Hiongnou (peut-être les Huns), les anciens Seljoucides, les anciens Petchnègues, les anciens Cumans, les anciens Uzes ou Chuni, les modernes Osmanlis ou Ottomans, les Ouïgours, les Usbecks, les Turcomans, les Tartares Nogaïs ou Kumuks, les Tartares du Volga ou Kaptchak, et les Tartares Ouraliens, Baschkirs et Karakalpaks.

Le groupe ouralien, ougre, tchoude ou finnois, occupe les deux flancs de l'Oural; les côtes arctique

de l'Asie et de l'Europe, jusqu'au Mezen, vers l'Ouest; la presqu'île de Laponie; les côtes orientales du golfe de Bothnie et de Finlande; une petite partie de la haute et basse plaine de Hongrie, et le plateau de la Transylvanie.

Dans ce groupe se rangent :

La famille des Tchoudes occidentaux et des Ougres proprement dits, tels que : les Finnois ou Finlandais, les Caréliens, les Esthoniens et les Lapons; les Ougres, qui comprennent : les anciens Awares, les anciens Chazares, les anciens Bulgares et les Magyares ou Hongrois; les Wogules et les Ostiaks, les Permiens et les Tchérémisses, les Morduines et les Wotiaks;

La famille samoyède, avec les Samoyèdes et les Soyotes;

Et la famille sibérienne, avec les Yukagires, les Korioeques, les Kamtschadales et les Kouriliens.

Le groupe américain est répandu sur tous les points occupés par la race cuivrée et, peut-être, sur les presqu'îles sibériennes des Tchoutchis et du Kamtchatka et sur les îles Kouriles. Il y a probablement, entre les langues de ce groupe, les langues tchoudes et finnoises, surtout de la famille Samoyède, et peut-être les langues mongoles et tartares, une parenté, qui montrera la liaison ethnographique des Américains cuivrés avec ces peuples.

Au groupe américain se rattachent :

Les peuples polaires, tels que : les Tchoutchis, les

Aleutiens, les Tchougatches et les Esquimaux, y compris les Grœnlandais;

Les Indiens colombiens, divisés en plusieurs tribus;

Les Indiens orientaux ou atlantiques, tels que : les Algonkins-Lenape, avec les Knisteneaux, les Chippeways, les Delawares et les Mohicans, etc.; les Iroquois et les Hurons ; les Sioux, avec les Osages; les Chactas et les Chiroquois; les Creeks et les Séminoles; les Natchez et les Panis ;

Les peuples du Nouveau-Mexique et de la Californie, dont les tribus sont peu connues;

Les peuples Aztèques de l'Amérique moyenne, tels que : les Mexicains, avec les Aztèques, les Toltèques, les Chichimèques, les Acolhuen, les Kora et les Tarahumara;

Les peuples non Aztèques de l'Amérique moyenne, tels que: les Otomi et un grand nombre d'autres peuplades;

Les Indiens-Nord de l'Amérique méridionale, tels que : les Caribes ou Caraïbes, avec les Arawakes et les Guyanas; les Ottomakes, les Paliva, les Yarura, les Maypures, et plusieurs autres nations;

Les Indiens du Pérou, tels qne : les Péruviens, les Panos, les Chiquitos ou Indiens Moxos, les Chakos et les Abipons;

Les Indiens du Brésil, tels que les Guaranis, dont les tribus sônt très-diverses;

Enfin, les Indiens-Sud de l'Amérique méridionale, tels que : les Moluches, les Araucans ou les Chilènes, les Puelches, les Tehualhet ou Patagons, et les Yakanakas ou Pescherais.

Le groupe Malais australien, qui occupe toutes les contrées maritimes habitées par la race malaise, comprend :

La famille des Malais occidentaux, avec les Malais des Philippines, les Malais de Bornéo, de Célèbes, des Moluques, les Malais de Java et les Malais de Madagascar, appelés Malgaches ou Madégasses;

Et la famille des Malais orientaux et polynésiens de la mer du Sud, avec tous les petits peuples des îles et des archipels de la Polynésie.

Le groupe africain renferme les langues et les peuples de l'Afrique méridionale et moyenne; il comprend :

Les peuples bruns du Sud de l'Afrique, tels que : les Cafres aux nombreuses tribus, les Hottentots, les Boschimans et les Namaquas;

Les peuples nègres de l'Afrique moyenne, parmi lesquels se distinguent : les Monohémugis, les Gallas et les Somaulies, les Aschanties et les Congues, les Foulahs ou Fellatas, les Iolofes et les Mandingues;

Enfin les peuples berbères de l'Afrique septentrionale, parmi lesquels il faut remarquer : les Maures et les Berberis ou Barabras, les Tibbos et les Touariks,

les Kabyles, les Schilluchs ou Amazirks et les anciens Guauches des îles Canaries.

Le groupe sémitique renferme les langues et les peuples appartenant au rameau sémitique de la race blanche, et dont la patrie est toute la région renfermée entre l'Arménie et l'Asie-Mineure, d'un côté, et la mer des Indes, de l'autre, depuis la mer Méditerranée jusqu'à la Médie.

A ce groupe appartiennent : les anciens Hébreux ou Israélites, les anciens Phéniciens et Carthaginois, les anciens Assyriens, Chaldéens et Babyloniens, les Syriens ou Araméens, les Arabes, les Abyssins et les Coptes.

Enfin, le groupe indo-européen, qui coïncide avec le reste de la race blanche, embrasse l'Inde en deçà du Gange, presque tout le plateau d'Iran ou de Perse, l'Europe entière, excepté les colonisations turques et mongoles, et tous les pays de la terre habités par des blancs, dans les sphères malaise, américaine et africaine.

A ce groupe, le plus important de tous, dans l'histoire de la civilisation, se rattachent :

La famille des langues indiennes ou sanscrites, avec les Hindous et leurs antiques idiomes sanscrit et bali, les Hindoustanis, les Bengalais, les Assamois, les Orissas, les Telingas, les Cingalais, les Malabares ou Tamoules, les Canarèses, les Concanèses, les Mahrattes,

les Guzarates, les Scindis, les Siks, les peuples du Caboul, de Caschmire, du Népal, ainsi que les Zinganes, connus sous le nom de Bohémiens;

La famille persane, avec les anciens Bactriens et leur langue zend, les anciens Mèdes et leur langue pehlvie, les anciens Parsis ou Parses parlant le parsi, les Persans modernes, les Kourdes, les Loures, les Ossètes, les Puschtaneh, Patanes ou Afghans et les Beloutches;

La famille caucasienne, avec les Arméniens ou Haïks, les Géorgiens, les Ibériens, les Grusiens, les Circassiens, les Lases, les Lesghis, les Abasses et les Mingréliens;

La famille gréco-latine, avec les Grecs anciens et modernes, les anciens Étrusques, Sabins, Latins et Romains, les Italiens, les Portugais, les Espagnols, les Français, les Roumains, Walaques et Moldaves, les peuples Ladins et Romansch des Alpes rhétiennes, et les Illyriens-Albanais ou Arnautes et Skipetars;

La famille celtique, avec les anciens Gaulois et Kymris ou Belges, les anciens Bretons, les Irlandais, les Galls-Écossais, les Gallois et les Bas-Bretons;

La famille ibérienne ou basque, avec les Basques ou Escualdanac;

La famille germanique, avec la branche teutonique des Allemands, des Hollandais, des Flamands; la branche anglo-saxonne des anciens Anglo-Saxons et

des Anglais ; et la branche scandinave des Islandais, des Norwégiens, des Suédois et des Danois ;

La famille Lette ou Lettonne, avec les anciens Prussiens, les Lithuaniens, les Lives et les Esthes ou Esthyens ;

Enfin, la famille slave, avec la branche orientale des Russes, des Bulgares, des Bosniens, des Serviens, des Croates, des Esclavons, des Dalmates, des Monténégrins, des Carnioliens, des Carinthiens et des Styriens ; et la branche occidentale des Polonais, des Masuriens, des Kassubes, des Tchecks ou Bohémiens, des Moraviens, des Slowaques et des Serbes, Sorabes ou Wendes.

Il résulte de ce tableau ethnographique des peuples, d'après les langues, que sept groupes différents se touchent en Asie, trois en Europe, et deux en Afrique ; tandis que l'Amérique et l'Australie, abstraction faite des colonies étrangères, ont une population uniforme.

Une remarque importante à faire, c'est que les diverses langues sont réparties d'une manière très-inégale dans les divers continents, et que le nombre et la variété des idiomes s'accroît, à proportion de l'isolement extérieur et spirituel, de la barbarie et de la dégénération des peuples. Dans les contrées les plus civilisées de la terre, se présente une très-grande uniformité d'idiomes, répandus sur un grand espace ; dans les régions, au contraire, où règne encore l'état

sauvage, se rencontrent une foule de langues, accumulées et resserrées dans les bornes les plus étroites.

VI.

Des différents systèmes d'écriture.

Aucun des grands groupes ou des royaumes linguistiques dont nous venons de présenter le tableau, n'est privé complétement de moyens graphiques ou d'un système quelconque d'écriture, qui n'est pas toujours devenu, à la vérité, la propriété de toutes les familles qui composent le groupe.

Outre les quippos du Pérou et de divers peuples sauvages, destinés à rappeler les faits ou les idées, au moyen de cordons combinés d'après certains systèmes de nœuds, on distingue quatre genres de signes principaux, pour rendre sensible à l'œil la pensée humaine, fixer la parole, conserver les souvenirs, faire jouir les absents ou les générations successives des trésors intellectuels des âges qui ne sont plus, et faciliter à tous l'accumulation des richesses spirituelles, acquises à la longue par l'inspiration spontanée, l'observation, les recherches, la méditation et le travail de l'esprit humain.

Tantôt on s'est servi de signes représentatifs, images, peintures ou simples dessins des objets visibles, dont on voulait donner aux absents ou conserver pour soi-même, l'idée plus ou moins parfaite. Tantôt, par une espèce de comparaison et de métaphore, on a

détourné de leur sens propre et primitif, les images des choses visibles; on leur a donné un autre sens, au moyen de l'analogie, et l'on a eu recours aux caractères symboliques et aux hiéroglyphes, images et signes conventionnels, qui servent à la reproduction des idées et des pensées, mais dont le sens voilé et allégorique suppose connue la clef du système. Tantôt, partant à la fois des signes représentatifs et des caractères hiéroglyphiques, on en est venu, par dérivation et abréviation, à construire tout un système d'écriture, tel que le chinois, qui, par la combinaison des signes radicaux avec des signes accessoires, peint les pensées isolées, ou rend le sens de tout le discours, ou bien encore représente les sons de la langue, comme cela a lieu pour l'écriture syllabaire des Japonais. Tantôt enfin, on s'est élevé jusqu'à l'écriture alphabétique, la plus ingénieuse et la plus claire, la plus complète et la plus souple; qui analyse et représente les sons et les articulations de la voix; affecte d'un signe à part chaque voyelle, chaque consonne, chaque élément de la langue; en reproduit, au besoin, toutes les combinaisons possibles; exprime à la fois les mots et leurs sons, les pensées et leur mouvement; peut, à l'infini, se diversifier dans ses formes qui sont toutes conventionnelles, et d'où sont sortis, sous l'influence des tendances les plus variées et les plus individuelles, divers systèmes alphabétiques. Tels sont : les alphabets

cunéiformes des Assyriens, des Babyloniens et des Perses; l'alphabet sanscrit ou Dewanagari des Indous et d'autres peuples de l'Asie orientale; les alphabets égyptien, phénicien, syrien, araméen et arabe, et les alphabets européens, grec, latin, germanique et slave, parmi lesquels il faut ranger les anciens caractères runiques des peuples scandinaves.

Les quippos et les signes représentatifs sont surtout particulier aux Américains; l'écriture qui dérive des signes représentatifs et des images symboliques, aux peuples sino-japonais; et l'écriture alphabétique, aux groupes sémitique et indo-européen.

VII.

De l'intérêt historique qui s'attache aux langues et aux nations qui les parlent.

Les langues des différents peuples étant le miroir et l'instrument par excellence de la culture de l'esprit humain, elles sont susceptibles historiquement de présenter un intérêt plus ou moins grand, selon leur correspondance avec les peuples qui ont joué un rôle plus ou moins actif dans la culture de la pensée, par le moyen de l'écriture.

Les langues, qui, sous ce rapport, méritent surtout l'attention, sont:

Dans le groupe sino-japonais, le chinois avec l'ancien kou-wen et le moderne kouan-hoa; le coréen, le japonais et les idiomes indo-chinois;

Dans le groupe tartare ou mongol, le tibétain et le mantchou, le mongol et le turc;

Dans le groupe ouralien ou finnois, la langue magyare ou hongroise;

Dans le groupe malais, l'ancienne langue kawi de l'île de Java;

Dans le groupe américain, aucune langue d'une manière particulière;

Dans le groupe africain, l'ancien égyptien ou la langue copte;

Dans le groupe sémitique, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe;

Enfin, dans le groupe indo-européen, le sanscrit et le bali, avec les langues de l'Inde moderne; le zend le pehlvi et le parsi, avec le persan moderne; l'arménien et le géorgien; le grec et le latin; le roman provençal et le roman wallon; le français et l'italien; l'espagnol et le portugais; l'allemand et l'anglais; le néerlandais, hollandais et flamand; l'islandais et le norwégien; le suédois et le danois; l'esclavon et le russe; le bohémien et le polonais.

L'intérêt historique qui s'attache aux langues et aux nations qui les parlent, est proportionné au degré de supériorité auquel les unes et les autres sont parvenues, soit sous le rapport de la culture spirituelle, soit sous le point de vue de l'extension, de la domination et de la célébrité.

Tantôt la langue d'un peuple ne sert qu'aux besoins de la vie, et s'élève, tout au plus, à quelques chants de rapsodes; tantôt elle se développe dans sa plénitude, dans sa richesse intérieure et extérieure, par le moyen de l'écriture, à la faveur des événements, de la maturité des idées, de l'extension de l'horizon intellectuel et de l'essor de la science. Elle produit alors une littérature plus ou moins complète, qui est le reflet de l'existence et de la culture sociale. De là, un contraste profondément accusé, entre les peuples barbares et les peuples cultivés, qui jouent dans l'histoire des rôles infiniment différents.

Là où l'état social est peu avancé, là ne se trouve point dans le langage, ce degré de développement littéraire qui figure parmi les grands caractères d'une haute civilisation; mais on peut y rencontrer, d'une part, la domination, la célébrité, qui provient de l'énergie et du déploiement de la force extérieure, et de l'autre, cette séve de vie, ce génie linguistique encore instinctif, qui procède avec une sûreté admirable, qui élève toutes les langues à leur apogée de perfection organique, mais qui s'émousse généralement plus tard, sous l'influence d'une culture plus réfléchie, pour appauvrir ces mêmes langues et pour amener finalement leur décadence et leur déclin.

Les peuples errants, pasteurs et nomades ont été, de tout temps, inférieurs en développement littéraire

aux nations sédentaires et agricoles; tandis qu'ils les ont souvent vaincues, asservies et subjuguées par les armes. Mais toutes les fois que ce phénomène s'est présenté dans l'histoire, les vainqueurs ont fini par céder plus ou moins à l'influence intellectuelle et morale des peuples conquis; de sorte que, par le fait, ces derniers ont conservé la supériorité que donnent l'esprit sur la matière, les lumières et l'industrie sur la force brute, aveugle et impétueuse.

Lorsque des mélanges de peuples, différents de races ou de langues, se sont formés, soit par la conquête, soit par les colonies ou les migrations de tout genre, il s'est opéré, à la longue, une fusion plus ou moins complète entre ces éléments de nature diverse. Mais toute la marche du développement de ces populations composées a dû être modifiée, d'une manière puissante, par la nature même de leurs éléments constitutifs.

Tantôt la langue des envahisseurs a fait disparaître celle des indigènes; tantôt les peuples envahis ont conservé leur idiome, adopté par les arrivants et plus ou moins modifié; tantôt les idiomes en lutte se sont fondus ou altérés, corrompus ou amalgamés, pour produire de nouvelles langues, d'une physionomie distincte; et de là, dans la linguistique, dans l'ethnographie et dans l'histoire, on voit figurer des langues mortes et des langues vivantes, des langues mères

et des langues sœurs, des langues dérivées, des dialectes de toute nuance, et ce mouvement de variété dans le langage, qui, jusque dans les patois locaux, marque la suite des temps, le développement successif des diverses nationalités et les phases de l'esprit humain.

SIXIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE LA RELIGION.

SOMMAIRE.

I. De la religion, considérée comme caractère distinctif de la nature humaine. — II. De la religion primitive et de la chute de l'homme. — III. Origine des religions particulières. — IV. Du panthéisme. — V. Du polythéisme. — VI. Fonds commun et nuances diverses des différents paganismes. — VII. Extension ethnographique et géographique des différents paganismes. — VIII. Impuissance morale du paganisme. — IX. Nécessité d'une révélation. — X. De la révélation patriarcale et du judaïsme. — XI. Extension géographique du judaïsme et avenir d'Israël. — XII. Du christianisme. — XIII. Nuances diverses et extension ethnographique et géographique du christianisme. — XIV. De l'islamisme. — XV. Extension ethnographique et géographique de l'islamisme. — XVI. De la philosophie au point de vue de la religion.

I.

De la religion, considérée comme caractère distinctif de la nature humaine.

Parmi les dispositions innées et essentielles qui, avec le don de la parole, distinguent la nature humaine et président à son développement spirituel, nous plaçons au premier rang, l'impulsion divine qui donne naissance à la religion et marque, dans tous les temps, d'un sceau caractéristique, la civilisation et l'histoire des peuples.

Toutes les créatures dont se compose l'univers réfléchissent, à divers degrés et sous des formes diverses, l'action puissante et mystérieuse de Dieu et de son Verbe sur la création. Les lois qui régissent la matière brute, comme celles qui président à la vie des êtres organisés; les lois mathématiques et astronomiques, physiques et physiologiques, psychologiques et morales; les lois régulatrices de la sensation et du sentiment, de l'instinct et de la réflexion, de l'intelligence et de la volonté, expriment, chacune en particulier et toutes ensemble, dans leur harmonie totale, la pensée, la force, la présence de Dieu dans ses œuvres; et de tous êtres soumis à ces lois, l'homme seul, comme image de Dieu, comme foyer terrestre du Verbe divin, de l'Esprit parlant ou de la Parole, est capable de les découvrir et de les connaître, d'en pressentir l'origine, d'en sonder la source, et d'avoir conscience du principe caché, de l'Esprit vivant et personnel qui en est l'éternel auteur.

Ce sentiment plus ou moins vague; cette conscience plus ou moins profonde, plus ou moins vive ou plus moins nette, que l'homme peut avoir de Dieu, dans la nature et dans la vie, est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, constitue le trait le plus divin de son essence, le caractère le plus élevé de son être spirituel, et devient historiquement le principe déterminant de toute religion.

Considéré sous cet aspect, l'esprit religieux est, au point de vue de la science chrétienne, une révélation naturelle de Dieu, qui imprime à l'homme un cachet distinct parmi tous les êtres; qui détermine d'une manière constante, universelle et bien tranchée, son caractère spécial et individuel; qui découle incessamment de Dieu, de son Verbe et de son Esprit, par l'acte de la création, et qui se perpétue, sans interruption, à travers les générations et les âges, par l'acte conservateur et essentiellement révélateur de la Providence.

Rapporter l'origine de l'esprit religieux, tantôt à la crainte des phénomènes menaçants qui se passent dans la nature; tantôt aux influences de l'intérêt et du calcul, de l'ambition sacerdotale et politique, ou d'autres causes accidentelles et relatives, extérieures ou contingentes: c'est supposer gratuitement qu'une circonstance passagère, ou une influence isolée, peut produire une disposition permanente et commune à toute l'espèce; c'est dénaturer la question, raisonner contre les faits et parler contre l'évidence.

II.

De la religion primitive et de la chute de l'homme.

Si, d'accord avec ces données, nous nous demandons quelle a dû être, dans l'origine, la religion primitive des hommes, nous répondrons, en nous appuyant sur les traditions de l'histoire et sur l'induction philo-

sophique, que cette religion première de l'homme n'a pu être que le spiritualisme instinctif, sous la forme anthropomorphique la plus idéale, la plus naïve et la plus pure. C'est là l'idée que nous en donne la plus antique et la plus normale des histoires, la tradition mosaïque; c'est ainsi que nous devons nous la figurer, si nous admettons, qu'en sortant des mains de Dieu, l'homme jouissait, dans une harmonie limpide, de toutes ses facultés encore vierges, développées et alimentées par l'Esprit parlant de Dieu, dont il tirait son esprit et réfléchissait l'image.

Dans cette hypothèse, pour nous la seule admissible, l'homme dut saisir Dieu sympathiquement, et en lui-même, et hors de lui, par toutes les puissances de son être, comme le nouveau-né sympathise avec sa mère, l'embrasse, la contemple et s'attache à elle invinciblement, par un besoin profond d'amour, d'affection et de vie. Il dut le sentir spirituellement, le désirer et le chercher, le reconnaître et l'adorer, l'expérimenter et l'aimer, avec une délicatesse, une rectitude, une intensité inconnue plus tard; il dut s'en faire nécessairement l'idée vivante et personnelle d'un Esprit analogue à son propre esprit, et distinct de la nature, qui, en se réfléchissant dans l'esprit de l'homme, comme dans un miroir, fait de sa faible créature sa contre-épreuve et son image.

De là, au premier début de l'humanité, la conscience

naïve, mais positive et profonde, d'un Dieu unique et spirituel, d'un Esprit parlant, aux formes divines et humaines; se révélant par une parole immédiate, accessible à l'âme et aux sens; réunissant en lui, au degré le plus idéal, toutes les facultés et les affections que l'homme retrouve en lui-même; déployant ces facultés, ces affections et ces puissances, dans la production et le gouvernement des êtres, de la même manière que l'homme les déploie lui-même, dans la sphère restreinte qui lui est échue en partage, et dont le culte dut résider dans un commerce spirituel de foi et d'amour, de confiance et d'obéissance, de gratitude, d'adoration et de prière.

Tel dut être le spiritualisme du premier âge: religion aussi simple, aussi vraie, aussi morale et aussi pure, que la notion du père et de la mère, que le respect, la vénération, la piété filiale, dans le cercle de la famille. Et de même que, dans la famille, lorsqu'elle est normale, les notions qui en font la base, les affections et les rapports qui en font l'essence et le prix, ne se faussent que du moment où la volonté se dégrade; ainsi, dans le domaine religieux, l'erreur n'a fait invasion dans l'intelligence, l'ignorance et l'idolâtrie, la superstition et le fanatisme, l'incrédulité et l'impiété, dans la religion et dans le culte, que du moment où le cœur s'est corrompu, où la volonté s'est égarée, où la chair l'a emporté sur l'esprit, la jouissance sur

le devoir, l'orgueil sur l'humilité et l'égoïsme sur l'amour.

Cette substitution de l'élément matériel à l'élément spirituel; cette déviation de la volonté, qui asservit l'âme à la nature; cette disparition de la vie de Dieu, qui donne aux sens la prépondérance, déchaîne l'imagination et la convoitise, égare la pensée, trouble et obscurcit la raison, émousse le sentiment, dessèche la cœur, fausse la conscience et éteint l'esprit : c'est là ce qu'on nomme la chute, dans l'histoire religieuse de l'homme; et ce phénomène moral, devenu universel, dès les premiers âges, rend compte, à lui seul, de toutes les aberrations.

A partir de ce moment, la lumière est bien encore dans le monde, mais le monde ne l'a plus connue; le Verbe est venu chez les siens, mais les siens ne l'ont point reçu; ses lueurs, autrefois si vives, ne sont plus qu'un demi-jour pour l'humanité déchue, et sans une révélation toujours nouvelle et toute spéciale, la chute croîtrait à l'infini, l'homme ne pourrait se relever, et toute l'histoire de l'espèce n'aboutirait qu'à un abîme.

De tous les problèmes religieux et philosophiques, qui se sont posés de tout temps en face de l'esprit humain, l'un des plus redoutables est, sans contredit, celui des causes de la chute et de l'origine du mal.

De quelque manière qu'on s'y prenne pour résoudre

ce problème et pour expliquer comment, de l'œuvre d'un Dieu tout-puissant, essentiellement bon et parfait, a pu surgir un principe de mal, on aboutit à un mystère insondable et qui restera éternellement le secret de Dieu.

Trois solutions, cependant, qui laissent subsister le mystère, ont été mises en avant, pour expliquer le fait irrécusable du mal moral dans l'humanité.

Les uns l'attribuent à une imperfection native, inhérente à l'homme par l'acte de la création; les autres l'imputent à l'homme lui-même, inventeur du mal et cause permanente et toujours nouvelle de sa propre chute; les autres, d'accord avec l'Écriture, l'attribuent à la séduction d'un Esprit déchu, qui trouve dans l'homme abusé un coupable écho, et considèrent le péché, dans son principe et dans sa cause, comme étranger à Dieu et à l'homme. Ces trois hypothèses, les seules que l'on puisse admettre, se jugent par leurs conséquences.

D'après la première, l'homme n'est plus coupable, et la responsabilité du péché retombe sur Dieu.

D'après la seconde, l'homme produit le mal de son propre fonds, est coupable au premier chef, foncièrement incorrigible et en dehors de la grâce.

D'après la troisième, l'homme est un coupable, mais une victime; objet constant d'affection et de grâce; que Dieu châtie, dans sa sainteté et dans sa justice;

qu'il cherche et attire, dans sa compassion et dans sa bonté; qu'il éclaire, par la conscience, par la révélation et par les faits; qu'il sauve, absout, relève de sa chute et réadopte pour son enfant, par la venue en chair de son Fils unique ou de son Verbe rédempteur; qu'il régénère et sanctifie par son Esprit, et qu'il dote de la vie éternelle par le triple don de la foi, de l'espérance et de l'amour.

III.

Origine des religions particulières.

Dans l'état naturel de l'homme et dans son état de chute, la prédisposition innée qui constitue sa capacité religieuse, se développe très-diversement, comme la parole, en vertu de la loi de variété individuelle, et donne naissance à une grande multiplicité de formes et de conceptions religieuses.

Chaque homme a son esprit religieux subjectif ou personnel, sa manière propre de sentir, de concevoir, de réfléchir la lumière divine, qui tend à briller dans tous et sert de base à toute religion.

D'un autre côté, la religion individuelle de chacun tend sans cesse, sur tous les points, à se rattacher à une unité d'ensemble plus haute et plus générale.

De là, des systèmes divers de religion, qui se déterminent dans l'humanité, selon les sympathies plus ou moins restreintes ou plus ou moins vastes, qu'enfante entre les hommes la diversité des lieux et des temps,

des langues et des peuples, des nationalités et des influences historiques. De là, des idées et des traditions, des mythes, des symboles, communs à ceux qui vivent sur le même sol, qui parlent le même idiôme, qui sont issus de la même race, qui portent le cachet d'un même esprit national.

Aussi rencontrons-nous, dans l'histoire, presqu'autant de phases religieuses qu'il y a de langues et de peuples, quoique les germes qui les produisent se développent, tantôt faiblement, tantôt avec une richesse extraordinaire.

Dans tous les cas, les formes distinctes et bien tranchées, sous lesquelles se manifeste le sentiment religieux naturel des peuples, ne peuvent être considérées comme des créations arbitraires de la volonté des individus; elles sont toujours produites, en définitive, par les dispositions collectives des différents groupes; elles sont empreintes d'une physionomie locale, nationale et d'un caractère humain; elles se teignent, dans leurs dogmes, dans leurs préceptes, dans leurs fictions et dans leurs mythes, dans leurs rites et dans leurs pratiques, de toutes les couleurs variées, qu'impriment à l'esprit humain la nationalité de peuple et de race, les vicissitudes du temps, la nature géographique des lieux, le triomphe plus ou moins marqué de l'esprit sur la matière ou de la matière sur l'esprit.

IV.

Du panthéisme.

Parmi les aberrations de l'esprit religieux, résultant de la chute et modifiées de mille manières par la tendance individuelle, il en est une qui sert de base, soit vaguement, soit d'une manière plus manifeste, aux paganismes les plus variés, aux systèmes philosophiques les plus divers, tantôt mystiques et transcendants, tantôt matérialistes et superficiels : c'est le panthéisme ou le culte de la nature, source commune des idolâtries populaires et d'une foule de fausses théologies, élaborées, dans la suite des âges, par les prêtres et les savants, les philosophes et les poëtes.

En altérant, par l'égoïsme et la résistance de la volonté, la limpidité première du sens intime, de la conscience et de l'esprit, la chute obscurcit, à des degrés divers, la vue de la foi, l'élan de l'amour, le principe de l'obéissance et la notion spirituelle primitive de Dieu. Le sentiment du divin dut se mêler et se confondre, avec les affections, les passions et les sensations naturelles. L'impression divine, produite sur l'homme, devint plus vague et plus obscure, malgré toute son énergie. L'intelligence ne distingua plus l'esprit pur de la matière, la cause première des causes secondes; elle les unit dans une même notion; divinisa la nature, dans sa substance et dans ses formes,

dans son tout et dans ses parties, dans ses fonctions et dans ses lois; vit Dieu partout dans cette nature, non plus comme législateur libre, moral et personnel, mais comme force impersonnelle, universelle et nécessaire; comme âme du monde, aux émanations incessantes, aux évolutions graduelles et fatales, disséminée dans tous les êtres, présente partout comme phénomène, ne se connaissant et ne se posant que dans les existences mobiles, qui vont se perdre dans sa substance et qui n'en sont qu'une apparence ou une forme.

Le panthéisme finit ainsi par altérer profondément la notion du bien, en divinisant le mal; la notion du mal, en faussant l'idéal du bien; la notion de la liberté, en faussant celle du devoir, et la dignité morale et religieuse du devoir, en étouffant, dans les ténèbres de la nature, la lumière pure et toute divine de la conscience et de l'esprit.

Un de ses traits essentiels, comme grand système de religion extérieure, c'est la tendance à rendre sensibles par des symboles, toutes les idées qui s'y rattachent; à développer le symbole au moyen du mythe; à organiser l'un et l'autre instinctivement, ou même savamment, d'une manière tantôt mystique, tantôt logique, tantôt poétique, selon ses besoins; à puiser dans les phénomènes naturels, les éléments de ce symbolisme, plus ou moins savant, métaphysique ou po-

pulaire, qui couvre d'un voile impénétrable ou transparent, les idées divines; à le faire intervenir, dans les dogmes et dans les préceptes, dans les pratiques et dans le culte, dans la science et dans l'art, dans les mœurs et dans les institutions; à en attribuer le monopole à des castes sacerdotales priviligiées, qui en retiennent les mystères, qui en donnent dans certains cas l'interprétation au peuple par la divination et les oracles, et qui, dans leur soif de domination et de privilége, font peser sur les sociétés, à l'aide du mystère, l'esclavage de la nécessité panthéistique, principe destructeur de la liberté spirituelle, de la dignité morale et du perfectionnement progressif des individus et des peuples.

Le brahmanisme de l'Inde offre le type de ce panthéisme organisé, qui se retrouve, sous des formes très-différentes, dans le bouddhisme de l'Asie orientale, dans la religion sacerdotale de l'ancienne Égypte, et plus ou moins, à la base de tous les paganismes anciens et modernes, de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Nord, sans en excepter le paganisme grec et romain, qui est pour nous le type classique du polythéisme.

V.

Du polythéisme.

La seconde aberration religieuse, produite par la chute, c'est précisément le polythéisme, qui n'est qu'une

forme du culte de la nature et qui sort du panthéisme, par voie d'émanation, de développement et d'individualisation, de la même manière que toutes les religions particulières sont sorties de la religion générale.

Dès le moment où l'esprit humain a confondu Dieu et son œuvre, divinisé l'univers, déifié la nature et symbolisé toutes les phases de l'idée divine dans les phénomènes naturels, chaque élément de ce symbolisme universel est devenu lui-même une divinité. Et comme il y a un ordre naturel de subordination et de coordination, dans les causes secondes, dans les phénomènes, dans les forces et dans les lois de la nature, de même aussi s'est établie, dans les symboles et dans les mythes, une hiérarchie analogue, qui explique le développement, les ressemblances et les différences des diverses cosmogonies, des théogonies et des nombreuses espèces de polythéisme, à toutes les époques de l'histoire.

Ainsi le panthéisme et le polythéisme ne sont en réalité que deux phases d'un même système, tantôt séparées, plus souvent coexistantes et contemporaines dans le paganisme d'un peuple, avec prépondérance de l'une ou de l'autre.

Le panthéisme est comme le côté savant et sacerdotal des religions païennes; le polythéisme en est le côté extérieur et populaire. Le panthéisme, avec ses doctrines et ses symboles, forme la science des prêtres

et des mystères, ou la partie ésotérique du paganisme; le polythéisme, avec ses apothéoses, ses représentations sensibles, ses idoles, ses cérémonies et ses observances, en est la partie exotérique et constitue plus spécialement la religion du vulgaire.

Le brahmanisme et le bouddhisme, l'ancienne religion égyptienne et tous les paganismes anciens et modernes, entés sur le panthéisme, sont en même temps des polythéismes féconds en divinités innombrables et plus ou moins riches en mythologies, tantôt grossières et bornées, tantôt brillantes et poétiques, comme les mythologies de l'Inde et celles du monde gréco-romain.

VI.

Fonds commun et nuances diverses des différents paganismes.

A l'unité fondamentale et à la variété infinie qui se manifeste dans la nature divinisée, correspond ainsi, d'une part, le panthéisme, de l'autre, le polythéisme, et chez tous les peuples païens, un même fonds commun d'idées, qui se colorent diversement et produisent, par cela même, une grande variété, dans les conceptions et dans les formes religieuses. Selon le plus ou moins d'imagination des peuples, la nature entière s'anime plus ou moins à leurs yeux; la lumière et les ténèbres, le ciel et la terre, le soleil, la lune et les astres, la foudre et les météores, l'air, l'eau et le feu, tous les

êtres ou phénomènes, qui trahissent la vie ou le mouvement, attirent leur respect et provoquent leur culte. L'idée spirituelle de l'unité, qui fait la loi à l'univers et forme un tout de toutes choses, est étouffée et disparaît devant la multitude des phénomènes sensibles et particuliers, ou se transforme, tout au moins, dans la notion sans consistance d'un Dieu passif et inconnu, indifférent et étranger à l'humanité, abandonnant l'homme aux forces de la nature personnifiées, à la volonté des dieux inférieurs, aux influences arbitraires des génies et des démons. Aux impressions que reçoivent leurs sens des phénomènes de la vie, les païens rattachent l'idée de puissances correspondantes, qui dominent la vie elle-même.

Le sentiment qu'ils ont d'eux-mêmes, de leur personnalité et de la persistance de leur être spirituel, dans le sommeil et dans la veille; le souvenir des âmes des morts; les songes, où leur apparaissent ceux qu'ils ont connus; l'amour ou la haine qu'ils leur conservent; le spectacle de la nature, qui renaît incessamment sous leurs yeux et l'instinct puissant de la vie, éveillent ou nourrissent en eux, tantôt avec force, tantôt faiblement, l'idée de l'immortalité, la notion d'une autre vie.

De là, par induction naturelle, la croyance à l'existence des esprits, d'après laquelle les âmes des morts voltigent autour des vivants, se transforment en génies ou en démons bons ou mauvais, qui les protégent

ou les poursuivent; ou d'après laquelle encore, les astres et les éléments, l'atmosphère et les nuages, les sommités des montagnes et certains lieux particuliers, sont peuplés d'êtres invisibles.

Partout, du reste, dans le paganisme, des oracles, des prophètes et des devins dévoilent l'avenir, interprètent les présages ou les symboles naturels, agissent puissamment sur l'esprit des populations et influent sur la vie publique et privée; partout, des purifications, des abstinences, des expiations, rattachent la religion à la conscience de la chute, au besoin d'un relèvement, aux exigences morales de la vie pratique; partout, la prière, les invocations, les offrandes, les libations, les sacrifices et les fêtes, forment l'essence du culte des dieux; partout, se trouvent des lieux sacrés, qui servent de sanctuaires, et partout, des symboles physiques, naturels ou artificiels, qui obtiennent les hommages des peuples. Propres à tous les paganismes, ces traits communs et généraux se nuancent diversement, selon les nationalités, les genres de vie, les habitudes, les dispositions d'esprit, la nature des lieux: toutes circonstances, qui modifient et qui colorent différemment, les idées particulières qu'un peuple se fait de la divinité et du culte qu'il doit lui rendre, de la vie à venir, de la félicité des bons et des tourments des méchants.

Le paganisme d'un peuple est en rapport nécessaire

avec son état de barbarie ou de culture et avec son niveau moral et son développement spirituel.

Plus la barbarie des peuples est grande et leur décadence profonde, plus leur religion se matérialise et se dégrade, pour n'offrir plus, à la fin, qu'une peur angoissante des esprits et des démons, de la sorcellerie et de la magie. A ce degré de la chute morale, la servitude est complète; l'esprit tremble, comme abattu sous l'esclavage de la nature; l'homme ne croit plus pouvoir subsister que dans certains entourages, sous la protection des démons locaux; et, dans sa détresse, il tâche de se les concilier, par les moyens les plus terribles que puisse inventer l'imagination humaine.

Le moment de la chute morale, par suite de laquelle se sont prononcées dans l'humanité les tendances et les manifestations idolâtres, est le point le plus obscur de l'histoire du paganisme, et tombe à une époque à peu près inconnue pour nous.

Comme pour les races et les langues, il y eut pour les religions un foyer central, primitif et pur. Mais quand et de quelle manière sont sorties de ce foyer les religions multiples, qui ont couvert la face de la terre? C'est là ce que nous ignorons.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la multiplicité en religion, comme en ethnographie et en linguistique, nous ramène, en remontant les siècles, vers une unité primitive de l'idée religieuse, et que cette unité pre-

mière est l'unité spiritualiste et toute morale, dans la connaissance et dans le culte du seul vrai Dieu. La diversité païenne, on n'en peut douter, est provenue d'une chute graduelle et successive de l'esprit humain, sous le joug de la nature visible; et les différences d'individualités qui, dans le domaine corporel et linguistiqne, ont donné naissance aux races et aux langues, ont produit dans le domaine religieux de vraies dégénérations.

VII.

Extension ethnographique et géographique des différents paganismes.

Ajoutons, pour compléter la vue de notre sujet, que toutes ces dégénérations, qui correspondent aux phases diverses du paganisme, se sont nuancées et façonnées, dans un accord plein d'harmonie avec les races et leur génie individuel, et que chaque variété de l'espèce humaine a marqué son paganisme, d'une physionomie spéciale et d'un caractère distinct.

C'est ainsi, que le génie particulier de la race blanche s'est exprimé diversement, dans le brahmanisme et le bouddhisme, natifs de l'Inde; dans le magisme de la Bactriane, de la Médie et de la Perse; dans les sabéismes variés de l'Asie antérieure; dans la religion sacerdotale de l'antique Égypte; dans le polythéisme gréco-romain; dans celui des Celtes et des Germains, des Scandinaves et des Slaves: que le génie de la race

mongole, indépendamment du bouddhisme qu'elle a reçu d'une autre race, s'est prononcé dans le naturalisme des Chinois et des Japonais; dans les religions de Confucius, des Taosse et du Sinto; dans le lamaïsme et le schamanisme: que les tendances toutes matérielles de la race nègre ont produit le fétichisme le plus grossier, et que le génie des Américains primitifs et des Malais a coloré, de nuances encore différentes, le paganisme de ces deux races.

Le brahmanisme, avec ses sectes nombreuses, est limité à l'Inde en deçà du Gange, dont il est la religion dominante, mais non exclusive. Il ne s'étend pas, à l'Ouest, jusqu'à l'Indus; dépasse un peu, à l'Est le cours du Bourampouter et s'étend, au Nord, jusqu'aux pentes inférieures de l'Himalaya, où il rencontre déjà des sectes bouddhistes. La sphère du magisme, du dualisme, du culte du feu ou du parsisme des Guèbres, est encore bien moins étendue. Éteinte, à peu près, dans sa patrie primitive, cette religion de l'antique Bactriane, de la Médie et de la Perse, ne subsiste plus qu'au sein de quelques familles éparses, dans les montagnes de l'Iran, dans l'Inde en deçà du Gange, à l'Occident, près de Bombay, et au pied du Caucase, sur le bord occidental de la mer Caspienne et dans la presqu'île de Bakou.

Les anciennes religions païennes de l'Asie antérieure, de l'antique Égypte, de l'Afrique du Nord, des

Grecs, des Romains, des anciennes populations ibériennes, celtiques, germaniques et slaves, ont fait place au christianisme, que l'islamisme a dépossédé plus tard en Asie et en Afrique.

Le bouddhisme, originaire de l'Indostan, d'où l'ont exclu les persécutions des Brahmanes, s'est répandu, depuis une longue suite de siècles, dans les îles de Ceylan et de Bali, dans l'Indo-Chine, le Japon, la Chine et les îles malaises, au Tibet et sur tout le haut plateau de l'Asie orientale, jusque dans le voisinage de la Sibérie, des Monts-Ourals et de la Tartarie indépendante; s'est mélangé à des éléments brahmaniques et mahométans, sur les pentes sud de l'Himalaya, dans l'île de Ceylan, dans les vallées et dans les plaines de l'Indo-Chine, dans les îles de l'archipel des Malais; à des éléments païens, indigènes et particuliers, au Tibet, où domine le lamaïsme, en Chine et au Japon où il s'allie, dans le premier de ces pays, avec le naturalisme de Confucius et des Taosse, et dans le second, avec la religion du Sinto; de sorte qu'il n'est plus guère, nulle part, à son état de pureté. Le schamanisme le touche et se mêle plus ou moins à lui, dans une partie du haut plateau de la Mongolie, et domine chez ceux des peuples non bouddhistes, qui n'ont pas été convertis à l'islamisme ou au christianisme.

Quant aux paganismes des Nègres, des Américains

et des peuples de l'Océanie, ils occupent, dans les régions qu'habitent ces peuples, tous les points où l'islamisme et le christanisme ne les ont pas encore remplacés.

VIII.

Impuissance morale du paganisme.

La religion idéale, dans toute l'étendue de l'expression et dans la profondeur de son essence, doit être en principe, pour l'homme déchu, une réconciliation réelle, une réunion spirituelle de cœur, d'esprit et de volonté, avec Dieu et avec ses semblables, dont il est séparé par le désordre de la chute.

C'est là, moralement et philosophiquement parlant, le terme le plus élevé des aspirations de l'homme, le besoin le plus noble et le plus profond de sa nature, le but suprême de l'être humain, qui, arrivé librement à cette harmonie parfaite, serait régénéré dans son essence primitive, revêtu de l'image de Dieu et transformé en la contre-épreuve de son Verbe.

Pour atteindre ce but suprême, il faut, de toute nécessité, que l'homme recouvre la notion pure du Dieu-Esprit et de sa loi, de sa volonté, de sa personnalité et de sa liberté, de sa grâce et de son amour, et qu'il retrouve, par cette voie, le discernement du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de la sainteté et du péché, du spirituel et du charnel, du divin et de l'humain, de la véritable liberté et de la servitude morale.

Les religions païennes ne satisfont point à ces conditions. Elles sont toutes charnelles et non spirituelles, fondées sur le variable et non sur le principe absolu des choses, fausses en elles-mêmes et impuissantes à l'œuvre, parce qu'elles ignorent l'Esprit éternel et le Dieu personnel et un, générateur de la vie. Il est vrai qu'elles ont à leur base un besoin inné, un pressentiment de ce Dieu, qui rayonne encore par son Verbe dans la création. Mais elles n'ont qu'un crépuscule et non le plein jour de la lumière; elles sont toutes, sans exception, d'impurs reflets de l'esprit humain, tombé sous l'influence de la nature divinisée et de l'esprit du monde, aveuglé par ses fausses lueurs, et fermé ainsi aux influences sans mélange de l'Esprit parlant de Dieu, c'est-à-dire du Verbe et de sa lumière réparatrice.

La connaissance claire et précise du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de la sainteté et du péché, du spirituel et du charnel, du divin et de l'humain, de la véritable liberté et de la servitude morale, n'est pas non plus accessible aux religions païennes, qui confondent la nature et Dieu, et qui substituent l'empire de la nécessité naturelle à la loi spirituelle des êtres moraux. Sous l'influence de ces religions fausses, de ces systèmes erronés, l'esprit, la conscience et la liberté morale restent enlacés dans les liens de la nature; ils ne peuvent s'en dégager pleinement, prendre

la place qui leur convient en face de Dieu et de la création, ni se mouvoir, avec cette indépendance et cette rectitude, qui constituent la vraie dignité de l'homme.

La vraie religion peut seule séparer ces éléments hétérogènes, leur assigner à chacun leur place, dégager la liberté et la conscience des entraves de la matière; donner à l'homme une idée juste du législateur divin, de la loi et du devoir dans toute sa clarté; changer ses tendances, restaurer son être spirituel, rétablir ses relations normales et originelles avec Dieu et avec les hommes, et mettre en lumière, par la foi et l'amour, la véritable liberté morale, qui ne relève que de Dieu.

Le paganisme, quel qu'il soit, est incapable d'une telle action sur les âmes. Il doit produire fatalement une dégénération croissante, enchaîner l'esprit à la créature, l'éloigner de la vérité, l'asservir moralement, le rendre étranger à l'image de Dieu, et avoir pour résultat définitif, d'ôter à l'homme son caractère vraiment divin et de l'abrutir complétement.

Si l'on étudie dans l'histoire, les éléments dont se composent, en pratique, comme en théorie, les faux systèmes religieux; si l'on envisage impartialement les faits, dans lesquels ils viennent se produire, et leurs conséquences morales, on verra ces faits justifier partout le jugement que nous venons de porter sur le principe originaire, sur la nature pernicieuse et l'influence de

ces systèmes. Égoïsme, orgueil, injustice, inimitié, oppression, révolte, cruauté sanglante; intempérance de cœur, d'esprit, d'imagination; sensualité, désordres de mœurs, orgies et prostitutions consacrées et légitimées, tantòt par une religion accommodée aux passions humaines, tantôt par une impiété, une indifférence ou un scepticisme mortel; superstition, fanatisme, incrédulité, avec leurs nuances, tendant en commun, par des voies diverses, à substituer, dans le culte et dans la vie, dans la société et l'individu, dans les institutions, dans la science, dans l'art et dans toute la culture de l'homme, le règne de la chair à celui de l'esprit, la prépondérance du principe terrestre et animal, à celle du principe céleste et divin : tel est le cortége d'erreurs, de maux, de désordres, qui reparaît sous toutes les formes, tantôt grossières et hideuses, tantôt séduisantes et raffinées, dans le monde païen, et qui, de là, a passé, en partie, comme une gangrène, dans le cœur du monde chrétien.

Disons-le, pourtant, quelque forme qu'ait affectée l'idée religieuse; quelque altération qu'elle ait eu à subir dans le paganisme, il est resté dans les instincts, dans la conscience et dans la mémoire de tous les peuples, des débris d'un fonds commun, des fragments essentiels, psychologiques et historiques, de la grande révélation primitive qui s'adresse à tout le genre humain. Croyance respectueuse à un principe divin su-

périeur, qui régit le monde et la vie; conscience tantôt vague, tantôt plus précise, d'une loi morale émanée de lui; sentiment intime de la violation de cette loi, d'une responsabilité qu'entraîne le mal, d'une souffrance qui en est le fruit; besoin de faire disparaître ce désordre maladif de l'âme, d'avoir recours au divin pour y parvenir, de prier, de purifier, d'expier, de payer sa dette morale par des offrandes et des sacrifices; expérience d'un soulagement, produit par ces actes religieux, lorsqu'ils sont sincères; espérance, amour du devoir et fidélité plus grande, chez ceux qui s'y livrent avec le plus de pureté; enfin, sollicitude pour une vie à venir, où se manifesteront les suites morales de l'existence actuelle : tels sont, avec le pressentiment d'une révélation prophétique, les points de contact de tous les cultes, les reflets de vérité que l'on retrouve dans tous les systèmes religieux des peuples.

Quoique altérés plus ou moins, dans leur essence, dans leur esprit et dans leur forme, chez les nations idolâtres de l'antiquité et de tous les siècles, ces éléments religieux communs, à la fois instinctifs et traditionnels, ont conservé cependant une certaine vertu inhérente à leur nature. Ils ont souvent contribué à lutter contre l'égoïsme; à modérer les passions; à nourrir, dans les individus et les sociétés, le besoin, le sentiment et l'idée du juste; à donner à cette idée une

haute sanction; à maintenir ainsi les bases de l'ordre social; à inspirer, par-ci, par-là, de nobles élans, de beaux dévouements, une certaine moralité extérieure; à entretenir, en un mot, dans les âmes d'élite, une certaine sympathie pour ce qui est divin.

Qui ne voit, dès lors, que dans ces débris de vérité, de vie morale et religieuse, conservés sous une écorce impure et grossière, au milieu du paganisme, agissait encore le principe divin régénérateur, pour préparer son triomphe? L'excès même des désordres produits par l'idolâtrie, devait servir, entre les mains de la Providence, à préparer ce triomphe; et l'on put voir, sous les empereurs romains, comment, d'une part, les éléments vrais dont nous venons de parler, et de l'autre, l'épuisement du paganisme par ses excès mêmes, provoquèrent, dans une foule d'âmes, le besoin d'une foi nouvelle, et firent accueillir partout le christianisme naissant.

Ainsi la bonne Providence n'a jamais abandonné l'homme. Comme elle fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, de même sa lumière, son Verbe éternel, a toujours tenté d'éclairer tous ceux qui viennent en ce monde. Mais, la plupart du temps, cette lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. Cependant les lueurs plus ou moins pâles qu'elle est parvenue à faire pénétrer dans l'âme des individus et des peuples, sont toujours devenues

fécondes. Chez toutes les nations, il y a eu, grâce à ces lueurs, même voilées et altérées d'une manière funeste, des individus plus ou moins éclairés religieusement, et à même d'éclairer les autres, selon le degré de limpidité de leur âme. De même aussi, parmi les peuples, les uns ont réfléchi la lumière à un certain degré, les autres à un degré inférieur, suivant qu'ils sont montés ou descendus plus ou moins dans l'échelle de dégradation morale, qui conduit jusqu'à l'abjection déplorable de l'état sauvage.

Quelque salutaire, cependant, qu'ait pu être, au milieu du paganisme, ce reste de vérité, ce levain céleste, sans lequel est impossible le parfait développement de l'œuvre civilisatrice, il n'aurait jamais suffi pour assurer le triomphe de cette œuvre, si la Providence n'y avait pourvu d'une autre manière.

IX.

Nécessité d'une révélation.

De là, dans le plan de Dieu et dans les besoins impérieux de l'homme, la nécessité d'une action spéciale, révélatrice et continue, du Verbe divin, de l'Esprit parlant, dans le monde, pour lutter contre la chute et la tendance rétrograde; pour éclairer l'humanité, la réhabiliter dans la voie de la vérité et du progrès, de la liberté et de l'ordre, de la justice et de la sainteté,

de la charité et de la paix, en un mot, de l'harmonie spirituelle, individuelle et sociale, pour le temps et l'éternité.

L'homme, il est vrai, quoique déchu, possède toujours la disposition innée à reconnaître l'existence du principe divin. Mais pour le connaître tel qu'il est, pour arriver à la conscience, au sentiment vrai, à l'intuition sans mélange de ses vrais rapports avec Dieu, il lui faut des expériences qui, en face de la tendance naturelle et rétrograde, se caractérisent comme interventions divines évidentes, comme moyens indubitables et positifs, par lesquels Dieu même, dans sa vérité, se révèle à lui.

L'Écriture-Sainte nous fait connaître ces révélations immédiates, qui ont agi historiquement sur les destinées de l'espèce humaine. Elle nous montre de quelle manière, à l'aide d'un commerce intime et réel entre Dieu et l'homme, tantôt en visions, tantôt en paroles, tantôt dans le sommeil, tantôt dans la veille, tantôt dans l'état de ravissement et d'extase, tantôt dans la suite des événements, commentaire fidèle de toutes ces révélations, une digue a été opposée à la décadence morale absolue de l'humanité; comment, par des promesses émanées d'en haut, et par l'organe des prophètes, s'est prononcée dans le monde, une perspective d'affranchissement, de délivrance et de salut pour toute la race; et comment cette perspective a

commencé à devenir, pour les croyants, une réalité dans le christianisme.

La révélation, contenue dans l'Écriture, repose sur des faits historiques certains : elle se démontre par la vertu spirituelle inhérente à sa nature; par ses effets tout moraux, et par ses influences vivifiantes sur le développement de l'humanité. Elle pose les principes fondamentaux de la vérité régénératrice, dans la religion des patriarches et dans le judaïsme; elle les développe, les complète et les élève dans le christianisme, à leur expression la plus haute et la plus pure, la plus absolue, la plus spirituelle et la plus parfaite.

X.

De la révélation patriarcale et du judaïsme.

Sorti de la révélation originelle et de la révélation patriarcale des premiers âges; constitué par la loi de Moïse; développé par les prophètes, et conservé dès l'origine par un peuple à part, aujourd'hui encore bien distinct de tous les autres, le judaïsme, opposé à toute espèce de paganisme et d'idolâtrie, est le premier système religieux, qui ait proclamé nettement la distinction spirituelle entre le Créateur et la créature, entre Dieu et le monde, entre l'infini et le fini, entre le juste et l'injuste, et qui ait pleinement développé le sentiment de la dépendance absolue, dans laquelle se trouvent l'univers et l'homme par rapport à Dieu.

Une incomparable cosmogonie, dont les cosmogonies païennes et philosophiques ne sont que des parodies ou de pâles reflets, nous montre, au début de la tradition mosaïque, le Dieu personnel construisant le théâtre de l'univers. De son essence mystérieuse, il tire les éléments de la création ; son Esprit couve le chaos; sa Parole vivante le débrouille et l'organise. Il crée la lumière et le firmament; il jette dans l'espace le globe terrestre et les astres qui brillent au ciel; il couvre cette terre de végétaux, d'animaux variés; puis il fait l'homme à son image, le dote d'un esprit parlant et religieux, moral et sociable, se pose comme son Dieu, son législateur et son juge et lui donne pouvoir et domination sur les ouvrages de ses mains.

Mais bientôt une opposition mystérieuse apparaît au sein de l'histoire. La chute morale se consomme. La lutte se prononce, sans cesse renaissante, entre le Verbe divin dans l'homme et l'esprit de ténèbres, entre l'esprit et la chair, le bien et le mal. Désormais, dans chaque âme en particulier, dans chaque famille, dans chaque ensemble social, l'un et l'autre des deux principes auront leur foyer, leur centre d'action. La lutte elle-même aura ses relâches et ses paroxismes, ses alternatives, ses balancements. Aussi loin que pourra s'étendre comme égoïsme, que pourra s'exagérer la tendance individuelle d'un besoin de l'homme, d'une faculté de son être, d'un individu dans la société,

d'une société dans l'ensemble, aussi loin pourra s'étendre l'empire du mal.

Toutefois, il y aura des bornes, des limites providentielles, au delà desquelles ne pourra s'étendre son influence. Si le principe du mal tend à diviser, à jeter partout le mensonge et l'égoïsme, le trouble et la mort; la sagesse divine tendra sans cesse à rétablir l'équilibre et l'harmonie, à ramener l'unité dans la variété, à substituer la vérité à l'erreur, la sympathie à l'antipathie, l'amour à la haine, la paix à la guerre, l'accord au désordre, l'ensemble organique à la désunion, au contraste hostile, à l'isolement. Quand la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; quand les instincts de l'intelligence et de l'âme; quand les besoins intellectuels et sociaux; quand les intérêts réels bien compris ne suffiront plus, pour laisser au bien des chances de triomphe, la Providence saura trouver des moyens plus énergiques, pour arriver à son but. Les souffrances et les épreuves, les fléaux, les désastres et les catastrophes amèneront des crises profondes, et ces crises, d'un genre douloureux, rendront de nouveau possible, dans l'histoire des individus et des peuples, le progrès moral.

Toutes ces données générales, contenues dans le système hébreu, ressortent déjà de l'histoire primitive du monde. A peine le premier couple succombe et pèche, que tout en lui et autour de lui se revêt de

couleurs plus sombres. Au dedans, comme au dehors, la honte, la crainte et l'angoisse; en tout et partout, le combat, la peine et la mort: voilà désormais le partage des pères, des enfants, des générations successives.

Cependant, pour me servir ici d'une allégorie païenne, dans laquelle se trouvent, comme dans d'autres symboles anciens, d'imparfaits débris de la tradition primitive, au fond de la boîte de Pandore, d'où l'indiscret désir a fait déborder tous les maux sur le genre humain, reste l'espérance. Cette espérance, qui n'est plus dans le symbole païen que l'instinct psychologique ordinaire, fluctuant dans le cœur de l'homme, a retenu, dans l'antique tradition normale, toute sa valeur prophétique. Dieu dit au Serpent: «Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la semence de ta femme; cette semence te brisera la tête, mais tu la blesseras au talon.» En d'autres termes, le principe du mal peut être vaincu. La postérité de la femme devra combattre et souffrir; mais la victoire lui sera donnée. Cette victoire, elle l'obtiendra dans le descendant par excellence de la femme, dans le Dieu-Homme, le Messie ou le Christ, qui sera le Verbe fait chair, devenu chef de l'humanité, sous les titres souvent répétés de Fils de Dieu et de Fils de l'homme. C'est lui qui sera le vrai médiateur, l'instrument de la grande réconciliation, le représen-

tant de Dieu combattant dans l'homme, pour l'homme lui-même, et résolvant moralement, par la vertu céleste de son Esprit, le dualisme dans l'unité.

Voilà donc, à l'aurore même de l'histoire, dès le moment où se trouble l'horizon moral, la lampe allumée dans le lieu obscur; voilà l'éternelle Parole, jetant la prophétique espérance dans l'humanité, lui montrant de loin la liberté, la victoire, le libérateur.

On a donné à bon droit le nom de Protévangile ou d'Évangile primitif, à cette parole d'espérance, recueillie par la tradition. Elle est restée, sous diverses formes, dans les souvenirs de la race humaine, et, sous sa forme biblique et pure, elle est devenue le vrai germe du christianisme, essentiellement fondé sur la prophétie.

La lutte du bien et du mal, qui se prononce dans l'humanité, à partir de la souche première, et dont l'issue est révélée dès l'abord, prend, de jour en jour et de siècle en siècle, plus d'intensité et d'extension. Des pères, elle passe aux enfants; des individus, aux familles; des familles particulières, à la société générale. Elle a son siége dans chaque âme; et si, guidés par la tradition, nous suivons le courant des âges, nous retrouvons l'antagonisme moral sous toutes les formes. Le mal prend partout la prépondérance. L'abus de la force et la tendance sensuelle se symbolisent, en quelque sorte, dans la tradition des géants. L'imagina-

tion des pensées du cœur des hommes n'est plus que mal en tout temps. Une catastrophe providentielle devient imminente : l'œuvre civilisatrice doit être sauvée.

Heureusement, un foyer de vie morale et divine subsiste encore au milieu de la dépravation générale. Noé conserve la foi, la sainte tradition, la prophétique espérance, et échappe par la foi à la catastrophe du déluge, dont les traces sont encore gravées, de nos jours, à la surface de la terre et dans la mémoire des hommes.

Ainsi une famille d'élite est restée debout, au milieu de la ruine générale. Sauvée du naufrage par la Providence, elle descend des montagnes de la haute Asie, portant, à la fois, dans son sein, comme un héritage, les vieilles misères de l'humanité, l'antique tradition, les saintes espérances établies sur la promesse.

De ce tronc généalogique, de cette famille de Noé, sortent trois branches ou trois races, qui vont ressemer sur la terre la postérité d'Adam, et de l'une desquelles doit germer la semence promise, qui donnera la mort au serpent. Les Sémites conserveront la connaissance du vrai Dieu ; les Japhétites s'étendront au loin et seront attirés en douceur, par l'Éternel, Dieu de Sem. Les Camites, dégénérés, tomberont au dernier rang et seront asservis à leurs frères.

Ici, déjà, se prononce, dans la tradition, cette profonde distinction des races, dont la science historique moderne a récemment senti l'importance, la fécondité,

et qui joue dans le judaïsme un rôle si digne d'attention.

Au début des races, la religion est encore la même, dans toutes les branches de l'humanité: c'est le monothéisme spirituel, traditionnel et révélé du premier âge; avec ses lois toutes morales; avec ses convictions naïves, enfantines; avec son culte simple, son symbolisme pur d'idolâtrie, ses offrandes, ses sacrifices, ses prières de cœur; avec son caractère familier et patriarcal, ses bénédictions, ses encouragements, ses promesses et ses menaces. Toutes les différences religieuses, individuelles et sociales, se bornent encore au plus ou moins de fidélité, qu'apporte chacun à se conformer, à l'intérieur ou au dehors, à cette religion primitive.

Mais c'est là, précisément, dans ce plus ou moins de fidélité, qu'est en germe tout l'avenir moral des individus et des peuples. Il vient un moment, où se manifeste à l'extérieur le résultat des deux tendances morales opposées. D'une part, sous l'influence du principe du mal, naît l'idolâtrie ou le paganisme; de l'autre, sous l'influence toute spéciale du Verbe révélateur, le monothéisme hébreu, d'où sortira le christianisme, pour faire la conquête du monde.

Le foyer vivant du monothéisme s'établit de bonne heure dans la race de Sem, au sein de laquelle se distingue le rameau choisi, qui doit hériter de l'antique

révélation, et y faire, quand il en sera temps, participer tous les peuples.

Du pays des Chaldéens, entre le Tigre et l'Euphrate, s'avance vers la Palestine, ou le pays de Canaan, Abram, le nomade, descendant de Sem, à la dixième génération. L'Éternel l'instruit et le guide; il lui répète à plusieurs reprises ces hautes promesses: «Je donnerai le pays de Canaan à ta postérité, qui sera nombreuse comme la poussière de la terre. Tu t'appelleras Abraham, car tu deviendras père d'une multitude de nations. Des rois même sortiront de toi. Toutes les nations et toutes les familles de la terre seront bénies en ta postérité.» Abraham croit à la promesse, et sa foi lui est imputée à justice. Il devient à jamais le père des croyants, et tous ceux qui croiront à son exemple seront enfants d'Abraham.

Isaac, son fils, et Jacob ou Israël, son petit-fils, nourrissent les mêmes espérances. Ils attendent, comme Abraham, la cité de Dieu, la patrie céleste, et deviennent, avec lui, héritiers de la même promesse.

Conduits par la Providence au pays d'Égypte, dans la terre des superstitions et du faux savoir, les Hébreux conservent, comme un trésor, la vérité qu'ils tiennent des ancêtres. La tribu de Juda, en particulier, reçoit de Jacob, pour son patrimoine, cette bénédiction prophétique: «Le sceptre ne sera point ôté à Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce

que vienne le Silo, à qui appartient l'assemblée des peuples.»

Ainsi, dès les anciens jours se transmet, avec le culte du seul vrai Dieu, dans la branche patriarcale du genre humain, dans le rameau hébreu, israélite, judaïque de la race de Sem, cette espérance d'un libérateur ou d'un chef moral, à qui appartient la défaite du mauvais principe, la réalisation de l'unité de l'esprit par le lien de la paix, la grande réunion des peuples.

Mais jusqu'à ce qu'il vienne, il faut que la vérité se précise et se concentre, s'organise et se constitue, en face de l'erreur païenne.

Persécutée en Égypte, elle fuit victorieuse au désert sous la conduite de Moïse. Elle revêt solennellement, au mont Sinaï, la forme d'une législation sévère, d'une loi écrite, qui proscrit jusqu'aux apparences de l'idolâtrie. Elle pose en principe l'unité, la personnalité, la souveraineté absolue, les perfections du Dieu pur Esprit; elle déduit de sa sainteté tous les devoirs religieux et moraux de l'homme; interdit et déclare coupable, non-seulement la consommation, mais encore la pensée du mal, le secret désir, et se résume tout entière dans cet admirable sommaire: «Tu aimeras l'Éternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même.»

Autour de cette loi sans tache, grande charte de l'humanité, expression parfaite des rapports essentiels de l'homme avec Dieu, de l'homme avec l'homme, vient se grouper toute la législation religieuse, morale et civile du peuple hébreu, tout l'ensemble de ses livres saints, qui depuis sont devenus les nôtres.

Précise et simple dans ses principes, inexorable dans ses préceptes, encourageante dans ses promesses, redoutable dans ses menaces, la loi mosaïque fut le grand moyen dont se servit la Providence, pour conserver à la vérité un centre d'action, d'où elle pût combattre dans le cours des siècles l'impiété et l'idolâtrie.

Il fallait surtout, pour mûrir dans le peuple hébreu, et par suite dans le genre humain, le sentiment profond de la chute morale; pour exciter, développer, nourrir le besoin d'une expiation, d'une amnistie gratuite et divine; pour faire comprendre la nécessité d'un secours céleste indispensable à la régénération de l'être moral, qu'en face de la volonté corrompue de l'homme, fût posée cette loi parfaite, accusateur inflexible, destiné à réveiller la conscience, à l'éclairer, à la remuer et à la convaincre.

Ce haut ministère, que remplissait imparfaitement dans le paganisme la loi naturelle, voilée et altérée par l'erreur, la loi écrite des Israélites était seule capable de l'exercer, dans toute sa pureté idéale, dans toute son intensité et dans toute sa force. En prin-

cipe, elle émanait du Saint des saints, du législateur éternel; dans son essence, destinée à devenir la base de la loi chrétienne, elle était l'expression pure de la vérité, qui est esprit et vie, qui s'adresse à l'homme intérieur et qui demeure éternellement. Ses formes accessoires, cérémonielles, liées à l'organisation d'un sacerdoce régulier, et qui devaient en tout point se réaliser dans le Christ et se fondre spirituellement dans le christianisme, respiraient le même esprit d'unité et de vérité, et étaient, dans tous leurs détails, le type et l'ombre des choses qui devaient venir. Dans la lettre de la loi, dans les sacrifices, dans les fêtes, les rites, les formules sacrées, se retrouvaient, en tout et partout, les hautes croyances d'Israël, les espérances prophétiques du genre humain. Par là même, ces observances étaient une espèce de méthode préparatoire pour conduire au Christ; un enseignement temporaire, emblématique et sensible, propre à réveiller, à nourrir, à conserver le sens du divin, et à contre-balancer, chez un peuple naturellement porté à l'idolâtrie, l'influence, pour lui séduisante, des cérémonies païennes.

A un tel ensemble organique de vérités religieuses, d'institutions providentielles, calculées pour transmettre et réfléchir à travers les âges cet ensemble de vérités, ajoutez l'institution de la prophétie, supérieure au sacerdoce lévitique et aux rites sacrés,

comme l'esprit est supérieur à la lettre, et vous aurez les principes fondamentaux, les bases réelles, sur lesquelles devait, plus tard, reposer le système chrétien.

La prophétie est aussi ancienne que le monde. Révélation par excellence, effusion pure, au sein de l'histoire, d'une lumière surhumaine, elle rattache le passé, le présent et l'avenir de l'homme et des peuples, à la grande unité divine de la civilisation idéale ou du règne de Dieu.

Prophète lui-même, au plus haut degré, dans toute son œuvre au sein d'Israël, Moïse posa pour l'avenir, comme une nécessité providentielle, l'apparition de nouveaux prophètes; il détermina les principes et les caractères auxquels on devait les reconnaître; traça d'avance la ligne qu'ils auraient à suivre; réclama pour eux obéissance et respect, et résuma la pensée divine, dont il n'était que l'organe, en ce point comme en tous les autres, dans ces paroles qui s'appliquent au Christ: «Écoute Israël, l'Éternel ton Dieu te suscitera un prophête comme moi d'entre tes frères; vous l'écouterez.»

Après quarante ans passés au désert, les Hébreux, sous la conduite de Josué, pénètrent dans la Palestine, foyer d'idolâtrie et de corruption. Les destinées fatales de Canaan s'accomplissent; la postérité d'Abraham entre en possession du pays promis à ses pères, et là s'établit le centre de vie religieuse, qui doit plus

tard déborder sur les autres peuples, pour renouveler la face du monde.

Toutefois cette conquête, réservée dans l'avenir au monothéisme et à ses hautes conséquences, n'aura lieu qu'après une lutte opiniâtre entre l'erreur et la vérité. De toutes parts, au dehors, Israël est cerné par le paganisme; tandis qu'au dedans, éclate fréquemment une sympathie malheureuse, pour les impuretés et les erreurs idolâtres. Le combat des deux principes s'engage, dès le temps de Moïse. Il cesse et recommence, tour à tour, à travers les siècles, entraînant toujours à sa suite, pour la nation juive, les alternatives de prospérité et de malheur, déterminées par la prophétie.

C'est un spectacle digne d'attention, que cette lutte si prolongée entre deux systèmes religieux, dont l'un, favorisé par la corruption du cœur, à laquelle il sert d'aliment, domine sur l'Orient et sur l'Occident, sur le Nord et sur le Midi, sur les peuples policés et sur les barbares; tandis que l'autre, hostile à toutes les erreurs, à tous les égarements, à toutes les mauvaises passions, et concentré dans un petit peuple, sur un point central presque imperceptible du monde connu, résiste pourtant victorieusement, par sa divine énergie, par la seule force intrinsèque de la vérité.

Organes toujours purs de cette vérité, les prophètes hébreux en deviennent, pendant des siècles, les défenseurs courageux. Ils combattent l'idolâtrie; rappellent

à la loi ceux qui s'en écartent; répètent, en les précisant, selon les époques, les promesses et les menaces du législateur; en font ressortir l'accomplissement; épurent les idées religieuses; dégagent de plus en plus l'esprit de la lettre; nourrissent le besoin d'un Sauveur, d'un Messie ou Oint de Dieu, qui doit naître de la descendance de David; et parlent avec tant de clarté, de développement et de précision, de la venue du Christ et du règne de Dieu, qui, par lui, doit s'étendre sur tous les peuples, que, sur ce point fondamental de la prophétie, se portent de plus en plus tous les vœux, toutes les espérances.

Il faut voir, dans le texte sacré, les nombreux passages, où se reproduit, sous toutes les formes, cette idée-mère de la prophétie messianique, que nous avons vue se transmettre dans les traditions, se réfléchir dans l'économie de la loi, dans tous les symboles du culte, et qui, plus tard, s'étend, s'élabore et s'épanouit dans les psaumes et dans les prophètes, jusqu'à ce que, réalisée dans le christianisme, elle devient à jamais le centre de la civilisation progressive, et de toute l'histoire humaine.

Grâce à cette lumière descendue d'en haut, le peuple hébreu, riche à la fois de ses dogmes purs, de sa morale rigoureuse et de ses espérances, aussi anciennes que le monde, portait en lui la séve régénératrice, le principe du progrès sans fin.

Ballotté pendant des siècles, par suite de ses infidélités; soumis aux épreuves et aux châtiments que lui avaient prédits ses prophètes, ce peuple fut incorporé successivement aux grands empires de l'antiquité, qui se succédèrent jusqu'au Christ: l'empire d'Égypte, l'empire assyro-babylonien, l'empire médo-perse, l'empire gréco-macédonien et l'empire romain. Il fut jeté par la Providence, comme un ingrédient indispensable, dans ces grands foyers politiques, destinés à préparer la fusion sociale, nécessaire pour hâter le progrès de la vérité religieuse et de la grande unité des peuples.

Le malheur et la captivité des tribus gravèrent non-seulement, avec plus de force, dans l'âme des Hébreux, les paroles de la loi et de la prophétie; mais contribuèrent encore à répandre la vérité parmi les peuples païens. Sous le gouvernement perse, le dogme d'un seul Dieu prit tellement racine parmi les Juifs, autrefois portés à l'idolâtrie, qu'ayant été appelés à Alexandrie et à Antioche par les successeurs d'Alexandre, ils devinrent, dans le monde grec, les apôtres du monothéisme. Ils frappèrent les nations, par la singularité de tout ce qu'on voyait en eux. Ils se retrempèrent surtout, dans les persécutions que leur fit subir Antiochus IV, roi de Syrie, et échappèrent au danger de se confondre avec les peuples païens.

Enfin les armes romaines pénétrèrent dans l'Orient

et disposèrent du sort de la Palestine. Le monde païen, fatigué de guerres et de crimes, était dégoûté de ses fausses croyances et venait d'être réuni sous un même sceptre. L'époque de régénération annoncée par les prophètes était arrivée. La lumière de l'Évangile jaillit du sein du monothéisme, et le Christ, le Messie, le Réparateur, qu'attendaient les Juifs et tout l'Orient, vint donner à la vérité morale et religieuse son dernier degré d'universalité, de pureté, d'énergie vitale. Le dépôt céleste des principes régénérateurs, confié aux descendants d'Israël, devint, par l'organe des évangélistes et des apôtres, le patrimoine du genre humain ; et ce peuple, qui les avait conservés, sans les comprendre souvent lui-même; qui en avait transporté les germes dans toutes les parties du monde païen, où l'avaient conduit ses malheurs; qui, dans son aveuglement, avait crucifié le Seigneur de gloire, et méconnu, par exclusisme national, le Dieu-Sauveur de tous les hommes, fut réduit à n'être plus qu'une ruine vivante, dont les débris rendent encore témoignage, sur toute la terre, à l'œuvre admirable de la Providence.

Or, toute cette crise, la plus profonde, la plus importante que présente l'histoire, elle s'opère, conformément aux saints oracles, au sein de l'empire romain qui, plus qu'aucun autre, avait réalisé, avant l'ère chrétienne, la fusion des races, le rapprochement des nations, le nivellement des idées, des croyances, des

institutions, et avait résumé, dans un grand ensemble social, tous les résultats de l'antique civilisation païenne.

A partir de là, le judaïsme se juge lui-même: Ce qu'il avait de temporaire et de local, se pétrifie dans un formalisme étroit et sans vie; ce qu'il avait de divin, d'éternellement vrai et d'universel, brille d'un éclat tout nouveau dans la religion de l'Évangile; et dès lors, le judaïsme n'apparaît plus que comme une institution transitoire, dont le rôle fut de recevoir, de cultiver, de conserver dans le monde les germes de la vérité, en attendant que le christianisme vînt les développer et les propager, sous leur forme la plus spirituelle, au profit de toutes les races, de toutes les nations et de toutes les familles de la terre.

XI.

Extension géographique du judaïsme et avenir d'Israël.

A partir de sa décadence et de la dispersion violente de ses sectateurs, le judaïsme, concentré jadis par la Providence sur un point central de l'Orient et de l'Ancien Monde, pour faire, de là, rayonner au loin la lumière divine, s'est répandu sur toute la terre et n'a plus de sphère d'extension précise et déterminée.

Les Juifs vivent disséminés, au sein de toutes les nations sédentaires du globe, principalement parmi les chrétiens et les mahométans. Opprimés et mépri-

sés, sans communications intimes entre eux, ils ont conservé, avec plus d'intensité que jamais, leur nationalité exclusive, leur caractère distinctif et leur contraste intérieur avec les autres nations.

Ils sont nombreux en Europe, surtout à l'Est et au centre. Ils sont répandus en Asie, et forment dans l'Arabie, dans l'Inde, et même dans l'Empire chinois, des sociétés séparées et en quelque sorte indépendantes. La tribu juive des Fallaschas existe, depuis de longs siècles, sur le plateau de l'Abyssinie. D'autres débris israélites se trouvent cachés dans l'intérieur du continent africain, dont toutes les côtes comptent, au Nord principalement, des Juifs en grand nombre, au sein des populations mahométanes et chrétiennes.

Il n'est pas jusqu'au Nouveau Monde, et à l'Australie, qui n'aient vu se réaliser sur leurs plages, cette parole antique, qu'adressait Moïse aux descendants d'Israël: «Si vous faites ce qui déplaît à l'Éternel votre Dieu, afin de l'irriter, l'Éternel vous dispersera parmi tous les peuples, et vous demeurerez en petit nombre parmi les nations.» (Deuter., IV, 26, 27.)

Constatons-le toutefois, cette dispersion providentielle de la nation juive n'est que temporaire; et le temps approche, dans le plan de Dieu, où s'accomplira cette autre parole prophétique, qu'adresse Moïse à Israël, et dont l'accomplissement de la première garantit la certitude: «Quand tu seras converti à l'Éter-

nel ton Dieu, l'Éternel ton Dieu te rassemblera de nouveau, d'entre tous les peuples où l'Éternel ton Dieu t'avait dispersé; et l'Éternel ton Dieu te ramènera au pays que tous tes pères ont possédé, et tu le posséderas.» (Deuter., XXX, 1—5.)

«La prérogative des Juifs est grande de toute manière, dit saint Paul, et surtout en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés. — Aux Israélites, d'abord, appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, l'établissement de la loi, le service divin et les promesses; et c'est d'eux qu'est sorti, selon la chair, le Christ, qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement. — Si donc une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, c'est seulement jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée dans la voie chrétienne; et ainsi tout Israël sera sauvé.» (Rom., III, 2; IX, 4, 5; XI, 25, 26.)

XII.

Du christianisme.

Dans le paganisme, l'esprit humain est dominé par la nature, à laquelle il rend un culte et dont il fait l'apothéose. Dans le judaïsme, il lutte avec cette nature, qu'il subordonne au Dieu vivant, et se soustrait à son empire, à l'aide d'un dogme spiritualiste, d'une loi rigoureuse, de pratiques sévères et d'observances minutieuses. Dans le christianisme, il s'affranchit de la nature, de la manière la plus complète, et arrive,

par la prépondérance de l'esprit, à l'entière et pure jouissance de la liberté.

Le christianisme, en effet, dans son essence vivifiante, est, en religion et en morale, le dernier mot de la révélation, de la conscience et de l'histoire.

Sorti du monothéisme juif, il en féconde tous les germes; en mûrit tous les principes; en réalise tous les types; en explique tous les symboles; en accomplit toutes les promesses; en remplace les formes légales et exclusives, par la conscience régénérée et la sagesse de la foi; en élève le spiritualisme à son expression la plus haute et la plus humaine; et en met, par des faits, rattachés divinement à l'esprit de famille, au besoin social et aux autres besoins éternels de l'âme, les dogmes et la morale, à la portée de tous les hommes, sans distinction de temps et de lieux, de nationalités et de races.

Selon les principes de l'Évangile, le Dieu unique et personnel, conçu comme souverain maître dans le judaïsme, est Père, avant tout, dans sa nature intime et cachée; Fils, dans son Verbe ou dans son Christ, qui est son image et sa splendeur; Esprit d'amour et de sainteté, dans sa vertu substantielle, qui sonde les profondeurs de Dieu et vivifie la créature; type et modèle de la famille, dans son essence une et complexe; et vraie souche du genre humain, qui est ainsi de la race de Dieu et ne trouve qu'en lui son centre idéal de gravitation et de vie.

En formant le plan de la création, Dieu a élu l'homme, dans son Christ, pour le rendre saint et heureux ; pour lui révéler sa justice; lui montrer tout son amour; faire éclater envers lui la gloire de sa grâce; l'adopter pour son enfant et amener, peu à peu, dans la succession des temps, au moyen de la foi, par la vertu de la Rédemption et la puissance du Saint-Esprit, les individus et les peuples, les races et l'humanité tout entière, à la sainteté, à la gloire, à la famille idéale et à la vie éternelle en Dieu.

Dès le début de la création, Dieu tend à réaliser son plan dans l'histoire, dont il prépare le théâtre. Il crée l'homme à son image et sur le type de son Verbe, auquel il l'a rattaché, dans son élection éternelle. Il fait son éducation par sa Parole révélatrice, et se donne ainsi, entre tous les êtres créés, une famille à lui, qu'il rend solidaire de son Christ, pour la rendre participante de sa sainteté et de sa gloire.

Avant le moment de la chute, cette famille est une avec son chef légitime. Par l'acte même de la chute, elle renonce librement à lui; se rend complice et solidaire de l'Esprit de ténèbres; se trouve désormais en état de mort; séparée volontairement de son principe et de sa vie; esclave du péché, étrangère à la sainteté, ennemie de Dieu et déshéritée de la gloire de Dieu.

Mais Dieu est amour : il reste fidèle; il veut tout lui rendre par adoption.

En vue de cette adoption, qui fait partie éternellement de son plan de grâce, Dieu choisit, dès l'origine, une famille particulière qu'il constitue en nation. Il noue avec elle, par son Verbe, des relations toutes spéciales; se révèle à elle, dans la suite des patriarches et des prophètes; cherche à provoquer dans son sein, des sympathies de foi et de confiance, d'obéissance et d'amour; et par cette famille, qui doit devenir, au milieu des peuples, un peuple révélateur, seront attirées, bénies et réconciliées toutes les familles de la terre.

Pour préparer tous les hommes à cette grande restauration, Dieu emploie, à travers les siècles, la justice et la bonté, la sévérité et l'amour. Il envoie, sous toutes les formes, aux païens et aux Juifs, son Verbe vivant, qui est la lumière des hommes, et qui luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçu. Il parle, aux uns, par la conscience toute seule; aux autres, par les prophètes; à tous, par les faits. Il tend à convaincre de péché les uns et les autres; à exciter en eux le besoin de sainteté et de pardon, de réconciliation et de grâce, de félicité et de vie éternelle, de délivrance et de salut. Il leur montre ce salut de loin; il le leur fait désirer; il en décrit d'avance les effets, dans ses magnifiques promesses.

Enfin, quand le soupir de ses créatures est assez profond, pour que le Verbe divin puisse être compris, manifester tout l'amour du Père, être reconnu dans le

Fils, qui en est l'organe, reçu, accueilli, embrassé avec foi, et mis en mesure de commencer efficacement la régénération des individus et des peuples, la reconstruction de la grande famille, le rassemblement des enfants de Dieu, et la création normale d'une nouvelle humanité : alors les prophéties s'accomplissent; le Verbe créateur et révélateur s'incarne en Jésus; l'homme idéal, ou le nouvel homme se réalise dans l'histoire; naît à Bethlehem; enseigne en Judée; choisit et inspire ses apôtres et ses témoins; explique, en l'accomplissant, le sens tout spirituel de la loi; fait briller, dans sa personne et dans sa vie, toutes les perfections divines et humaines; se pose exclusivement comme Christ, Sauveur et Fils de Dieu, comme centre unique de toute vérité et de toute vie; enseigne et pratique le culte en esprit et en vérité, la sainteté de la loi, la miséricorde de l'Évangile, la vertu de la grâce et le sacrifice de l'amour. Sans péché lui-même, et victime sans tache des péchés de tous, le Verbe incarné, haï, crucifié et mis à mort par les pécheurs, se rend solidaire d'eux tous, et offre, pour toute vengeance, à tous ceux qui se donnent à lui par la repentance et par la foi, la sainte solidarité de son sacrifice expiatoire et de son obéissance, de sa vie divine et de son titre d'enfant de Dieu.

Déclaré lui-même Fils de Dieu, par sa résurrection d'entre les morts, qui justifie les pécheurs, il se montre à ses témoins; les envoie, en son nom, prêcher à toute

créature la repentance et le pardon, la grâce et la foi, l'obéissance de l'amour et l'assurance de la vie éternelle. Il leur donne ses instructions; leur laisse pour devise l'amour fraternel et la charité générale, dans l'humilité du renoncement; leur promet le Saint-Esprit, pour les guider et les conduire, et remonte au ciel, à la droite de Dieu, d'où il doit revenir pour juger le monde, et d'où il répand sur eux l'effusion miraculeuse de l'Esprit de vie.

Ce fait tout nouveau, unique dans l'histoire, conséquence et démonstration de tous les faits évangéliques, et constaté par ses effets individuels et sociaux, commence, par une grande crise, la transformation spirituelle de l'humanité; sanctionne et féconde l'œuvre rédemptrice du Verbe fait chair, et imprime son sceau à sa mission renovatrice et à ses promesses.

A partir de ce moment, le Dieu-Homme et l'Homme-Dieu manifeste sa toute-puissance, dans les cieux et sur la terre. Il constitue, à l'aide de la Parole et des sacrements, de l'apostolat et du ministère spirituel, l'association volontaire et libre de son Église, qui est son corps et dont il veut être le chef unique; préside invisible, mais toujours présent à ses destinées et à ses conquêtes; procède, par l'Esprit, à la rénovation individuelle et collective des tendances humaines, au relèvement de l'humanité, au rassemblement de la grande famille de Dieu, et travaille ainsi graduellement,

à l'amener à la sainteté et à l'unité, à la liberté et à l'harmonie, pour ne former qu'un troupeau, sous un seul pasteur, dans la justice et dans l'amour.

Au libre arbitre de l'homme est réservée, toutefois, sa responsabilité et sa part d'action, dans ce travail tout spirituel de rénovation et de vie. Comme aux premiers jours du monde, il faut qu'il embrasse, par une préférence de choix, la vérité ou le mensonge, le bien ou le mal, la vie ou la mort.

A quiconque, en définitive, s'associe solidairement au Verbe fait chair et s'ouvre à l'action de son Saint-Esprit, par la foi, le Christ garantit, comme seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'accès au trône de la grâce ; la certitude du pardon ; l'adoption des enfants de Dieu; la régénération des puissances de l'âme; le redressement de la volonté; la sagesse de l'intelligence et du cœur; la guérison de la conscience; les espérances de la foi; les priviléges de la prière; l'onction bienfaisante de la charité; la justice, la paix et la joie, qui constituent le règne de Dieu dans le cœur; la force dans les tentations; la bénédiction dans les épreuves; la victoire dans les combats; l'immortalité dans la mort; le triomphe dans la résurrection; la gloire, l'honneur et la paix, quand il reviendra du ciel pour juger le monde; et les joies de la vie éternelle, au sein de la famille de Dieu et d'une nouvelle création, restaurée et transformée, par la puissance de l'Esprit.

A quiconque, d'un autre côté, préfère la solidarité de l'Esprit de ténèbres, le péché et la guerre à Dieu, le repoussement et la négation du Verbe fait chair, et la résistance au Saint-Esprit, le Christ dénonce la privation de tous ces biens.

Là où l'homme hésite et est ballotté par les luttes de la conscience et par le doute de l'esprit, le Christ lui dit avec amour : «Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai; prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est aisé et mon fardeau léger. Ma doctrine n'est pas de moi; mais elle est de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra que cette doctrine est de Dieu. Si vous persévérez dans ma doctrine, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.»

Tel est le sommaire du christianisme, qui est tout entier dans l'incarnation et la rédemption, et qui, dans son extension et son ampleur évangélique, renferme le plan grandiose, le premier et le dernier mot de l'histoire humaine.

Le livre des livres expose, en ces termes, ce plan grandiose : «Dieu nous avait élus en Christ, avant la création du monde, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant lui dans la charité; nous ayant prédestinés à nous adopter pour ses enfants en Jésus-

Christ, à la louange de la gloire de sa grâce, qu'il nous a gratuitement accordée, en son Fils bien-aimé.» (Éphés. I, 4-6.) « Lequel étant en forme de Dieu, n'a point fait trophée d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur et en se rendant semblable aux hommes; et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi, Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom; afin qu'au nom de Jésus, tout ce qui est dans les cieux et sur la terre et sous la terre fléchisse le genou, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.» (Philipp. II, 5—11.) « Car il a plu à Dieu que toute plénitude habitât en lui; et de se réconcilier par lui toutes choses, tant celles qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre, ayant fait la paix par le sang de sa croix. (Col. I, 19-20.) « Et comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts est venue aussi par un homme; car, de même que tous meurent en Adam, de même tous revivront en Christ; mais chacun en son propre rang: Christ est les prémices; ensuite ceux qui lui appartiennent ressusciteront à son avénement. Après cela viendra le dernier accomplissement, lorsqu'il aura remis le royaume à Dieu le Père, et qu'il aura détruit tout

empire, toute principauté et toute puissance. Car il doit régner, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort. Et quand toutes choses lni auront été asnsjetties, alors aussi le Fils sera assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.» (1 Cor. XV, 21 — 28.)

C'est ainsi que le christianisme, en rattachant ses dogmes et sa morale à la personne historique du Verbe fait chair, fond ensemble, avec une sagesse divine, le monothéisme révélé et l'anthropomorphisme idéal; unit et concilie le spiritualisme, le plus profond et le plus pur que la raison puisse concevoir, avec la personnalité la plus idéale, la plus normale et la plus concrète; pose l'amour, comme principe de la liberté et de la vie, en Dieu, d'une part, et dans l'homme, de l'autre: chez l'un, pour créer, racheter, sauver, sanctifier et rendre heureux le genre humain; chez l'autre, pour se relever de sa chute; pour croire, espérer, s'unir à Dieu, par une association sympathique et solidaire avec son Christ médiateur, et manifester les vertus de Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

Par ce christianisme pur, tel qu'il est dans l'Évangile et débarrassé de toutes les scories humaines, entre en plein et se substitue, dans la religion, à l'idée servile de la loi, l'idée filiale de la foi ou de l'adhésion,

de l'association volontaire et libre, qui unit en un tout complexe, la croyance et la confiance, l'amour et l'obéissance; qui concilie l'intelligence et le sentiment; développe l'individualisme et la liberté morale; ramène l'harmonie, dans toutes les fonctions vitales et psychologiques de l'homme; retrempe tout son être; l'attire, en tous sens, sympathiquement, vers la perfection, dont Dieu est le type et Jésus-Christ le modèle; lui ouvre, ainsi, une carrière sans bornes de développement spirituel, et introduit, par le fait, chez toutes les nations chrétiennes, un principe de mouvement, un besoin vivant de progrès, qui contraste, avec le caractère d'immobilité et de stagnation, propre, sous tant de rapports, au monde juif et au monde païen.

Par cette tendance au mouvement, par ce besoin vivant de progrès, le christianisme, qui tend ainsi à provoquer le développement de l'esprit et son triomphe sur la nature, est devenu, à la fois, un mobile de civilisation et de culture pour l'humanité, et l'un des traits les plus marqués de cette civilisation et de cette culture.

Il a de plus, dans son essence évangélique, un esprit de largeur et d'universalité, de sympathie et d'expansion, qui lutte sans cesse contre l'étroitesse païenne, le nationalisme égoïste juif et l'exclusisme sectaire; qui embrasse, dans un seul amour, l'huma-

nité tout entière, et qui tend à établir entre les hommes, la fraternité et l'esprit de famille, en ne leur donnant qu'une loi suprême, celle de s'associer, par la foi sympathique et libre, volontaire et solidaire, avec le Christ incarné, crucifié et ressuscité, et de s'aimer les uns les autres, comme lui-même les a aimés.

Aussi, dans le christianisme de l'Évangile, revit et se développe, avec énergie, la libre spontanéité de l'esprit humain, qui aspire à la perfection de Dieu, réalisée dans le Christ; s'épanouit, par cela même, dans le sens du progrès normal, chez tous les peuples chrétiens, et tend sans cesse à équilibrer, sans jamais l'anéantir, leur développement naturel, pour lui donner en définitive la plénitude d'harmonie, d'intensité et d'extension, dont l'a rendu susceptible la pensée créatrice de Dieu et le plan de sa Providence.

Hostile, comme principe de vie, à toute tendance rétrograde, à toute forme extérieure qui menace de la rétrécir, de la fausser ou de l'éteindre, la religion de l'Évangile embrasse ainsi, par essence, tous les intérêts humains; les défend depuis dix-huit siècles; les sauvegarde et les protége, par le dévouement et le sacrifice; en amène le triomphe croissant, par une civilisation de plus en plus solidaire pour toute la race, et leur assure ce triomphe, en préparant, par la parole et par l'action, la victoire finale de la vérité dans l'ordre, de l'ordre dans la liberté, de la liberté dans

la justice, de la justice dans la charité, et de la charité dans le sentiment d'une même vocation, dans la communion en « un seul corps, en un seul esprit, en une seule espérance, en un seul Seigneur, en une seule foi, en un seul baptême, en un seul Dieu, qui est le Père de tous et au-dessus de tous, qui est parmi tous et qui veut être tout en tous.» (Éphés. IV, 4—6.)

XIII.

Nuances diverses et extension ethnographique et géographique du christianisme.

Quoique un et simple dans sa nature, et indépendant de toute forme, dans son essence spirituelle, le christianisme, en pénétrant dans le courant de l'histoire humaine, a dû revêtir toutes les nuances les plus diverses de personnalité, de nationalité et de race; de tempérament et de caractère; de genre de vie et de culture; de civilisation et de langage; de développement raisonné et de conception intellectuelle; de temps et de lieux; d'usages et de mœurs; de gouvernement et d'état social.

Appelé, comme principe de vie, à régénérer les individus et les peuples; à les pousser au progrès sans fin; à entrer dans tout, pour tout rétablir dans l'état normal: son rôle historique est de ramener, en s'en emparant, l'immense variété des forces humaines, à l'unité harmonieuse et divine des innombrables manifestations de l'Esprit de Dieu. Aussi a-t-il à lutter sans

cesse contre le chaos moral, dont sa mission providentielle est de faire sortir, comme de nouvelles créatures, les individus et les sociétés, les nations, les races et l'humanité tout entière.

Cette œuvre lente et séculaire, qui constitue le seul vrai progrès, dont tant d'hommes parlent, sans s'en rendre compte, procède intérieurement, par la puissance de la vérité et de la justice, de la charité et de l'amour. Mais, dans sa marche historique et extérieure, le christianisme, imparfaitement pratiqué et compris, se revêt de formes humaines; se mélange souvent de préjugés et de passions, d'intérêts et de principes antipathiques à sa nature, qui paralysent plus ou moins, ou amortissent son action; jusqu'à ce que, par une évolution triomphante de sa vertu constitutive, il fera luire sur le monde, l'éclat sans nuage de son énergie céleste et toute spirituelle, divine et rénovatrice.

En attendant cette ère de triomphe, qu'appellent, espèrent et pressentent les âmes d'élite de tous les siècles, le vrai et pur christianisme tend incessamment à se dégager et à se produire dans l'histoire, à travers les luttes de forces antagonistes, qui, dans les vues de la Providence et à travers mille détours, concourent peu à peu à préparer sa victoire.

C'est la lutte de ces forces antagonistes, tantôt intellectuelles et scientifiques, tantôt morales et sociales qui, à partir des premiers siècles du christianisme, et

sous l'influence de vues, de convictions ou d'intérêts opposés, de tendances sincères ou hypocrites, évangéliques ou mondaines, a produit des hérésies et des schismes, des sectes et des partis, des communions et des églises hostiles et rivales. C'est elle, qui, anciennement, fait distinguer, dans l'église, des chrétiens ébionites ou nazaréens, montanistes et novatiens, gnostiques et manichéens, antitrinitariens et subordinatiens, monarchiens et donatistes, ariens et nestoriens, monophysites ou eutychéens, et qui a multiplié leurs nuances. C'est elle, qui a divisé très-anciennement les antiques églises orientale et occidentale, dans leur prétention exclusive à la domination et à l'orthodoxie catholique; qui a consommé plus tard, au neuvième et au onzième siècle, la séparation ou le schisme de l'église grecque orthodoxe et de l'église latine ou romaine. C'est elle, qui a suscité, au moyen âge, les dissidents vaudois et albigeois, patérins et catharres, lollards et hussites, calixtins et taborites, avec l'église des frères de Moravie et de Bohême. C'est d'elle, qu'est née, au seizième siècle, la réformation, qui a posé le protestantisme en face du catholicisme. C'est elle, enfin, qui, dans la chrétienté moderne, a créé la distinction des Grecs orthodoxes et des Grecs unis; des catholiques ultramontains, jansénistes et gallicans; des protestants luthériens, réformés et évangéliques unis, calvinistes et zwin-

gliens, arminiens et gomaristes, anglicans ou épiscopaux, presbytériens et puritains, sociniens et unitaires, moraves et méthodistes ou wesléiens, indépendants et nationaux, anabaptistes, mennonites et baptistes, amis ou quakers et shakers, gichtéliens et swédenborgiens, irwingiens et darbystes ou plymouthistes; sans compter d'autres nuances, qui occupent une moindre place dans la variété des sectes chrétiennes.

Répétons-le, toutefois, au sein de cette profonde diversité de doctrines et d'institutions, d'églises et de sectes, qui se partagent la chrétienté, couve et fermente l'esprit chrétien, essentiellement occupé de son œuvre; tantôt vivant et manifeste, dans la foi pure et toute pratique des âmes d'élite; tantôt captif et comme éteint, sous le formalisme ou la langueur des âmes mondaines; tantôt défiguré et profondément altéré, par les erreurs et les violences d'une hypocrisie calculée, d'une superstition fanatique; tantôt souillé et travesti, ou renié ouvertement, par les tendances matérialistes et sensuelles, égoïstes et orgueilleuses du paganisme naturel et de l'antichristianisme.

Le caractère du christianisme normal; la sainte mesure à appliquer à toute doctrine et à toute institution, à toute église et à toute secte, à tout esprit et à toute vie individuelle et collective : c'est la conformité de principes, l'union de foi et l'accord réel et vivant de

sentiment et de pratique, avec le Christ de Dieu. Lui-même a déterminé le critérium du vrai christianisme, quand il a dit: «Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est à ceci qu'on vous reconnaîtra pour mes vrais disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.» «Celui qui aime est de Dieu, et il connaît Dieu », dit Saint-Jean; « celui qui n'aime point, n'a point connu Dieu, car Dieu est amour.»

Envisagé au point de vue de son extension géographique, le christianisme, quoique né en Asie, et répandu jadis au Nord de l'Afrique, est depuis longtemps exclus, à peu près, de ces deux parties du monde, où se sont conservés des débris de quelques anciennes sectes, politiquement insignifiantes, et où il s'efforce de faire de nouvelles conquêtes. Il n'est devenu, jusqu'ici, régnant, d'une manière exclusive, que sur le sol de l'Europe, le plus petit et le plus parfait des continents, la patrie par excellence de la race blanche, qui marche à la tête de toutes, et la portion du globe terrestre, qui domine et change la face du monde, parce qu'elle a reçu le christianisme et ses tendances impérissables de vie, de civilisation et de progrès. Aussi n'y a-t-il plus en Europe, au Sud-Est, à l'Est et au Nord, qu'un petit nombre de mahométans et de païens, que le christianisme tend de plus en plus à civiliser ou à expulser; en même temps qu'il cerne par ses missions l'Asie et l'Afrique, s'étend dans l'Océanie et

couvre de son influence la vaste Amérique, qu'ont envahie les Européens, et où le paganisme est resserré, de jour en jour, dans de plus étroites limites.

Quant aux grandes sectes et aux églises qui se partagent la chrétienté, elles ont aussi comme leurs stations déterminées, sur le globe, et leurs affinités de prédilection pour certaines races.

Les sectateurs de l'antique nestorianisme se trouvent encore de nos jours dans la Mésopotamie, sous le nom de Caldéens; dans le Kurdistan, sous le nom de Nestoriens; dans l'Asie-Mineure, où ils forment de petites communautés éparses, et sur la côte .du Malabar, dans l'Inde en deçà du Gange, où ils sont connns sous le nom de chrétiens de Saint-Thomas.

A l'eutychianisme, comme au monophysisme, se rattachent :

Les Coptes, qui vivent en petit nombre en Égypte, en Nubie, et qui tiennent à l'église dégénérée d'Abyssinie, fondée au quatrième siècle et placée, plus tard, sous l'influence des doctrines monophysites;

Les Jacobites ou chrétiens syriens, qui sont répandus au loin dans l'Orient, où souvent on les confond avec les Nestoriens;

Les Maronites du Liban, qui, autrefois indépendants, se sont rattachés d'une manière conditionnelle à l'église romaine;

Et enfin, les Arméniens, qui forment des commu-

nautés, non-seulement en Arménie, mais encore dans la plupart des pays mahométans et dans plusieurs pays chrétiens, où ils voyagent pour le commerce, surtout à l'Est de l'Europe et jusque dans l'Inde et en Amérique. Une partie des Arméniens est entrée dans des rapports d'union avec l'église romaine; d'autres accueillent de nos jours l'influence biblique du protestantisme, tandis que l'église arménienne, en général, s'est rapprochée, dans ces derniers temps, de l'église gréco-russe.

L'église grecque ou d'Orient, qui comprend les chrétiens grecs de l'empire turc, sous le patriarche de Constantinople, l'église nationale russe et l'église nationale grecque, appelle catholiques et orthodoxes ses sectateurs, dont elle a vu passer quelques-uns à l'église romaine, sous le nom de Grecs unis, en conservant les rits grecs.

Cette église, qui occupe la basse Europe orientale et la presqu'île du Sud-Est, à partir d'une ligne de démarcation, tirée de l'île de Corfou jusqu'à la baie de Cronstadt, domine sur les Grecs et sur les Slaves.

L'Occident de l'Europe, avec ses populations de races latine et germanique, est placée sous l'influence des catholiques et des protestants. Les catholiques en occupent le Sud, et les protestants le Nord et le Nord-Ouest, sauf des exceptions, qui tiennent à des causes spéciales. C'est ainsi que l'église romaine domine sans

partage sur la péninsule espagnole, sur la péninsule italienne et sur toutes les îles voisines. Le protestantisme, de son côté, prédomine en Suède, en Norwége, en Danemarck, en Islande, dans la Grande-Bretagne et dans les pays germaniques, qui s'étendent depuis les bouches du Rhin jusqu'à celles de la Vistule. La mer du Nord et la mer Baltique sont entourées, de toutes parts, de populations protestantes. Les catholiques et les Grecs ne touchent ces mers, qu'à l'entrée de la Manche et de la Vistule. Les protestants habitent à distance de la mer Méditerranée, sauf quelques groupes peu nombreux, sur le golfe de Lyon, à Malte, et sur quelques points de la mer Noire. Ils confinent avec les Grecs et se fondent de plus en plus avec eux, sur les bords orientaux des golfes de Bothnie, de Finlande et de Riga, et ont un petit nombre de communautés dans les plaines slaves.

Les catholiques se sont maintenus, en nombre considérable, dans plusieurs contrées du Nord de l'Europe, en Irlande, dans le bassin de la Vistule et de ses affluents de droite, sur les bords de l'Oder supérieur et moyen, près du Frischhaff, sur le cours supérieur de l'Elbe, sur le cours supérieur et le cours moyen du Danube, sur les bords du Rhin, et à l'Ouest de ce fleuve, en France et en Belgique, avec un fort mélange de protestants.

Indépendamment des débris anciens des sectes nes-

toriennes et monophysites, que nous avons signalées, comme subsistant, depuis de longs siècles, en Asie et en Afrique, il n'existe sur la surface de ces continents que quelques centres modernes et très-restreints de christianisme, dus à l'action européenne, et qui tendent à faire pénétrer chez les peuples de ces contrées, les principes de l'Évangile et la civilisation chrétienne. C'est par les missions et le commerce expansif des peuples d'Europe, que ces nouveaux germes de civilisation et de progrès pénètrent dans les colonies d'Afrique et d'Asie, tout d'abord chez les colons et ensuite chez les indigènes.

C'est de cette manière, que le christianisme a envahi la plus grande partie de l'Amérique, partout où sont établis des colonies européennes ou des indigènes sédentaires. Il ne lui reste à conquérir sur ce continent, que les steppes et les forêts vierges de l'intérieur, l'extrémité méridionale, une portion des côtes occidentales du côté du Nord et les côtes de la mer Glaciale, où l'archipel Nord-Ouest et le Grœnland ont déjà des missions chrétiennes, depuis plus d'un siècle.

Quant au Monde Océanique, il s'ouvre de plus en plus au commerce européen, et surtout aux missions chrétiennes, qui vont proclamer, d'île en île et d'archipel en archipel, la bonne nouvelle de l'Évangile.

Partout où, en dehors de l'Europe moderne, le christianisme a marché à la suite des colonies et des mis-

sions, la confession de foi des colons et des néophytes a dépendu, surtout, de la colonisation et de ses mobiles. C'est ainsi que dans l'Amérique du Nord, jusqu'à la rivière Rouge et au Mississipi, les protestants dominent, à une grande majorité; que le catholicisme règne au Mexique, dans les Indes-Occidentales et dans l'Amérique du Sud; que le protestantisme a reçu en partage, le Sud de l'Afrique; qu'au Sud de l'Asie, se trouvent, à la fois, des catholiques et des protestants; qu'aux Philippines, aux îles Moluques et dans les îles de la Sonde, les catholiques sont plus nombreux que les protestants; tandis que dans le reste de l'Océanie, aux îles Sandwich, aux îles de la Société et dans d'autres archipels, c'est aux protestants qu'est dévolue la suprématie.

XIV.

De l'islamisme.

En dehors du judaïsme et du christianisme, tout essai de religion nouvelle, à partir de l'apparition de l'Évangile dans le monde, ne pouvait être désormais, ou qu'une nuance du paganisme, ou qu'un théisme systématique, assaisonné d'éléments juifs ou chrétiens, sous peine d'être frappé d'impuissance et de n'exercer aucune action sur les peuples.

L'islamisme de Mahomet en est une preuve. Il n'est, au fond, qu'une tentative de théisme, destinée à substi-

tuer au sabéisme des Arabes, un mosaïsme et un christianisme tronqués, en les altérant l'un et l'autre et en les combinant avec le fatalisme astrologique, les superstitions, le tempérament et le caractère national.

Enfants indépendants du désert; vivant surtout de la vie nomade, sous le régime patriarcal; ardents et inquiets; pillards et guerriers; sensuels et brûlants d'imagination; orgueilleux, haineux et vindicatifs, les Arabes ont trouvé dans le mahométisme et dans son Coran, le reflet de tous leurs instincts naturels, la consécration religieuse de leurs traditions antérieures et de leurs tendances natives.

Basée, tout d'abord, sur le monothéisme hébreu, que le christianisme a saisi dans sa plénitude et a développé, mais que modifie le mahométisme, en le dépouillant de sa vie morale, cette religion s'appelle Islam, ou résignation à Dieu. Elle réprouve, comme le judaïsme, toute idolâtrie et tout culte des images; mais elle respecte les superstitions arabes, touchant l'influence des astres et la pierre noire de la Kaaba; elle ordonne le pèlerinage de la Mecque, où se trouve la pierre sacrée; établit le dogme d'un fatalisme inflexible et prend le croissant de la lune comme symbole de sa puissance.

Mahomet se donne pour prophète, pour restaurateur, dans sa pureté, de la religion antique et patriarcale. Mais Allah, son dieu, est un dieu tout autre

que l'Éternel ou Jéhovah, qui n'est à ses yeux qu'un dieu national, le dieu des Hébreux, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; tandis qu'Allah est le dieu de l'humanité tout entière, auquel Mahomet a mission de forcer le monde à se soumettre.

L'islamisme est, en conséquence, et plus et moins que le judaïsme vulgaire et exclusif: il est plus large que lui, en ce que son dieu est le seul dieu de tout le monde, et non ce dieu particulier et national d'un peuple séparé des autres; mais il lui est profondément inférieur, en ce qu'Allah, le dieu de l'Islam, n'est qu'une vide et creuse abstraction, qui n'exerce aucune action libre et immédiate sur l'univers et sur l'homme. Il est vrai que le musulman appelle Dieu grand, quand il admire, et miséricordieux, quand il jouit; mais ce respect pour la grandeur, pour la justice et la miséricorde de Dieu, a trait plutôt à sa puissance et à sa force créatrice, qu'à son action toute personnelle, qu'au soin qu'il prend des créatures et qu'à sa bonne Providence.

En face du Dieu de l'Évangile et de la Trinité chrétienne, le dieu de l'Islam offre un contraste encore plus grand. Son rôle unique se borne à celui d'une toute-puissance infinie, d'une nécessité fatale, d'un destin absolu, inflexible et inévitable. Tout ce qui pourrait développer, vivifier dans l'homme, le sentiment et la conscience religieuse de son affinité, de sa commu-

nion intime avec Dieu, et de sa liberté morale, est en dehors de ce système, qui ne donne à Dieu que le caractère d'un despote, et ne réclame pour lui qu'une soumission toute servile. Dans un tel système, ne pouvaient entrer, ni l'idée d'une réconciliation de l'homme avec Dieu par la puissance de l'amour, ni l'idée d'une rédemption qui suppose une notion et un sentiment du péché, auxquels ne peut atteindre la conscience, sous l'empire d'une religion fataliste et de la croyance à une prédestination absolue du bien et du mal.

L'islamisme n'est, par là même, qu'un froid théisme, vide d'esprit, dont tout le dogme est concentré dans cette devise négative: «Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.»

Dans sa morale, comme dans son dogme, cette religion est sans portée spirituelle. Elle exige du musulman des prières déterminées, des jeûnes et des ablutions, l'abstinence du vin, les œuvres de bienfaisance ou les aumônes, qui sont ce qu'elle a de mieux, le pèlerinage de la Mecque et la guerre aux infidèles.

Cette guerre n'est pas défensive, mais agressive. Elle a pour but la propagande active et armée, l'extension universelle de l'islamisme, la conquête du monde, la soumission de toutes les nations à Allah; et substitue, comme méthode de prosélytisme, la violence à la persuasion, l'épée à la parole, et le fanatisme homicide au zèle onctueux de la foi chrétienne,

au sacrifice du dévouement, et à l'héroïsme de la charité. Tout musulman qui trouve la mort en combattant les infidèles, est recompensé par toutes les joies d'un paradis voluptueux, d'une honteuse polygamie, qui, consacrée par le Coran, fausse et détruit chez ses adeptes, le principe moral de la famille, la pureté des affections, l'harmonie sainte et spirituelle des relations les plus intimes, de la vie intérieure et domestique et de toute l'existence sociale.

Toute cette doctrine d'un seul Dieu et d'une seule religion, d'un seul prophète et d'un seul kalife qui lui succède, d'un seul pouvoir absolu et d'un prosélytisme obligatoire et guerrier, d'un fatalisme astrologique, d'une polygamie enracinée dans les mœurs des nations sémites, inspira, dès l'origine, aux sectateurs du Coran, une valeur, un enthousiasme, un mépris de la mort, qui, en peu de temps, leur soumit de vastes régions et des populations nombreuses. Mais cet élan une fois passé, l'islamisme, dont les tendances ne portent qu'à l'extérieur, a subi de toutes parts une décadence inévitable, qui devait être sans remède, dans un système religieux, privé de vérité interne et de fécondité morale, substituant la guerre à la paix, la haine à l'amour, la volupté à la chasteté, l'orgueil à l'humilité, l'égoïsme au dévouement, l'esclavage et la tyrannie des sens au règne de l'Esprit et à la véritable liberté morale.

Depuis longtemps, le jugement de l'histoire est prononcé sur l'islamisme, par la décadence générale de l'humanité musulmane. En face de cette décadence, dont il a conscience, le musulman répète : «Dieu est grand!» Puis il s'enveloppe dans un fatalisme qui l'énerve; il se concentre dans l'étroitesse d'un cercle d'idées restreint; il tombe dans la passivité; il s'amollit dans la paresse; il s'avilit de plus en plus, dans l'esclavage et sous le joug du despotisme; il perd le sens de ce qui est noble et élevé, et ne conserve pour tout mobile, qu'un sensualisme dégradant et un fanatisme brutal, sans héroïsme et sans grandeur.

Telle est l'essence, le caractère et la tendance de l'islamisme, jadis brillant et grandiose, sous un vernis de gloire héroïque et conquérante; mais aujourd'hui décoloré et impuissant, par sa nature, à favoriser le vrai progrès des peuples qui le professent, à les faire marcher dans le sens des hautes destinées de l'homme, et à contribuer à la civilisation normale du monde.

Apostasie du judaïsme et du christianisme, l'islamisme a servi ou sert encore, entre les mains de la Providence, et de verge et de stimulant, pour châtier et réveiller les nations chrétiennes déchues, pour les faire marcher en avant, et pour leur donner conscience de leurs privilèges et de leur mission. Supérieur au paganisme, il a, d'un autre côté, fait irruption dans ses domaines; lui a enlevé des portions considérables

de la race blanche et de la race mongole, de la race nègre et de la race malaise, et en élevant le niveau religieux des populations conquises, il a préparé, tout en le retardant peut-être, le passage au christianisme, de ces populations autrefois païennes. Le moment approche où, par la puissance de ses principes, par l'ascendant de la civilisation qu'il a créée et qu'il développe, et par les révolutions imminentes qui se préparent en Orient et en Afrique, le christianisme, sera vainqueur, et forcera l'islamisme à se retirer devant lui et à faire place à ses influences civilisatrices, qui déjà commencent à se répandre dans le monde mahométan et à dominer sur tout le globe.

XV.

Nuances et extension ethnographique et géographiques de l'islamisme.

A l'exemple du christianisme, l'islamisme s'est divisé en plusieurs sectes, fondées plutôt sur des intérêts et des motifs personnels que sur des vues dogmatiques. Tels sont les musulmans sunnites et les musulmans schiites, dont les uns voient dans Abubekr et dans Omar, les vrais successeurs du prophète, et dont les autres révèrent Ali, comme ayant le premier droit à ce titre; dont les uns admettent la Sunna, comme supplément traditionnel au Coran, et dont les autres rejettent l'autorité de cette tradition. Outre ces deux

grands partis, le mahométisme compte environ soixante-dix sectes, différentes et plus petites, parmi lesquelles figure la secte wahabite ou wéchabite, qui, tout en admettant la divinité du Coran, refuse à la personne de Mahomet toute vénération religieuse.

De l'Arabie, où il est né, au commencement du septième siècle de l'ère chrétienne, l'islamisme s'est répandu rapidement : à l'Ouest, sur tout le Nord de l'Afrique, dans le Soudan et jusqu'aux côtes de Sénégambie ; à l'Est, sur toute l'Asie occidentale, à travers la Perse, l'Inde, les îles de la Sonde et jusqu'aux îles Philippines. Mais sa propagation vers le Nord a été contenue, malgré son fanatisme indomptable, par la résistance des peuples chrétiens et par les obstacles de la nature. En Europe, il n'est parvenu à se répandre que dans les pays de steppes, voisins du Caucase ; dans les presqu'îles de Crimée, de Turquie et de Grèce, entre le bas Danube, au Nord, et le golfe de Volo, au Sud, et temporairement en Espagne, d'où l'a expulsé le christianisme. En Asie, il a été arrêté aux frontières des steppes inhospitalières de la Sibérie. Il n'a pas atteint le Nouveau-Monde, et n'a touché l'Océanie que dans ses îles du Nord-Ouest. A peine si l'on rencontre quelques sectateurs du Coran, à l'Ouest du méridien de l'Ile-de-Fer, et à l'Est des Philippines.

A l'exception de l'Arabie, qui est la patrie de l'islamisme, il n'y a pas, dans toute sa sphère d'extension,

une seule contrée où il domine comme religion exclusive. Partout ailleurs qu'en Arabie, il se rencontre des tribus qui ont échappé à son influence, soit en se cachant dans les lieux retirés, soit en conservant leur ancienne religion, par une soumission servile à la domination musulmane. C'est là ce qui a eu lieu, dans toute l'Asie antérieure, dans l'Afrique du Nord, dans l'Inde et dans la presqu'île turco-grecque, contrées soumises par l'islamisme, mais dans lesquelles les mahométans ont toujours formé la minorité.

A l'exemple du christianisme, c'est chez les peuples caucasiques, que l'islamisme a rencontré le plus grand nombre d'adhérents. Mais le christianisme ne prend racine que chez les peuples sédentaires; tandis que le mahométisme s'est établi chez les nomades. Il a conquis, en particulier, tous les nomades de race blanche, et a gagné plus de mongols, de nègres et de malais que le christianisme, qui, malgré cette circonstance, compte beaucoup plus de sectateurs que la religion de Mahomet.

XVI.

De la philosophie au point de vue de la religion.

L'exposé succinct que nous venons de faire des formes les plus générales du développement de l'humanité, au point de vue de la religion, n'épuise pas la question religieuse, telle qu'elle se présente en histoire.

A côté des religions proprement dites, et au sein même, comme en dehors de ces religions toutes positives, s'est produit et doit se produire, dans tous les temps, un travail individuel et collectif de l'esprit humain, qui, tantôt ouvertement, tantôt en secret, tend à soumettre à ses investigations libres et philosophiques, les dogmes et les croyances, les institutions et les symboles, les théories et les pratiques traditionnelles et populaires.

Cette pensée philosophique, appliquée aux questions religieuses, est une des phases essentielles du besoin religieux, une aspiration légitime de l'âme, qui tend à saisir par l'intelligence, à comprendre par la conscience, l'objet tout divin des pressentiments du cœur; à le dégager de tout élément étranger et hétérogène, et à mettre en pleine lumière le mystère de Dieu, dans ses relations essentielles avec la nature et avec l'homme.

Toutes les religions, sans exception, soit naturelles, soit révélées, doivent voir surgir, au milieu d'elles, ce contrôle inévitable de la pensée, pour se poser à leur égard en auxiliaire ou en ennemi; pour les soumettre à l'analyse et au creuset de la critique; pour en développer les éléments vrais et les principes légitimes; pour en dénoncer à la conscience particulière et publique, les erreurs et les abus; pour les forcer, avec le temps, selon la mesure d'erreur ou de vérité qu'elles renferment, soit à périr d'épuisement, soit à subir

l'épuration qui les réforme et qui améliore leur influence, soit à joûter avec vigueur sur tous les points, comme c'est le cas pour l'Évangile, et à triompher, tout à la fois, et des griefs qu'on leur reproche, et de la raison de leurs adversaires et du cœur de leurs ennemis.

Redoutée, à juste titre, des religions purement humaines ou mêlées d'éléments humains, la pensée philosophique a rencontré, sur son chemin, la proscription et l'anathème; mais elle a poursuivi sa route; débarrassé le champ religieux, d'une foule d'éléments nuisibles et transitoires; donné de l'air et de la lumière aux éléments vraiment féconds; conquis sur l'intolérance, la superstition et le fanatisme, les droits sacrés de la conscience; revendiqué et obtenu, à force de luttes, la liberté religieuse, mère de toutes les autres, et rendu, par là, possible, le triomphe du christianisme vivant, dans la franche spontanéité de la foi, de l'espérance et de l'amour.

Est-ce à dire qu'en toutes ces choses, la pensée philosophique soit à l'abri de tout reproche? A Dieu ne plaise : c'est une force prêtée à l'homme pour rechercher et défendre la vérité, et non pour la combattre et la détruire, comme elle n'y aspire que trop souvent, sous l'influence du mal moral, de la présomption et de l'orgueil. Cette force peut être ou régulière et normale, ou anormale et irrégulière, selon qu'elle fonctionne con-

formément à sa loi ou qu'elle est infidèle à son principe modérateur. Elle n'est régulière et normale, qu'en tant qu'elle s'inspire de l'éternelle vérité, en subit le contrôle et se met courageusement, quoique humblement, à son service.

Ni la pensée philosophique, ni l'examen qui l'accompagne, ne sont eux-mêmes la vérité et ne peuvent créer la vérité. La vérité c'est Dieu lui-même, qui, par son Verbe et son Esprit, se communique à l'être humain. L'être pensant ne la fait pas, mais la perçoit. Lorsque son cœur et son esprit sont sympathiques à cette lumière venue d'en haut, il la contemple et s'en nourrit; il s'en inspire et s'en pénètre; se l'approprie, par une foi de conviction et de confiance, d'intelligence et d'affection, de liberté et de conscience, d'amour et d'obéissance volontaire. Tout élément hétérogène, qui fait obstacle à cette lumière, le froisse, l'inquiète et le stimule; il sonde, il cherche, il examine, non-seulement par la pensée, mais par le cœur et la pratique, et il ne se donne de repos, qu'au prix des obstacles écartés, de l'erreur et des ténèbres vaincues, de la vérité mise à jour dans sa splendeur et son éclat.

Qui oserait se plaindre des généreuses tentatives des bons esprits de tous les temps, qui ont cherché avec droiture, selon la mesure de leurs forces, à dégager quelques lueurs de l'éternelle vérité, de l'obscur

chaos des superstitions vulgaires ? Qui oserait blâmer les esprits d'élite qui, dans la Grèce et à Rome, se donnèrent pour tâche, de mettre en lumière les grandes vérités de la religion naturelle et de la morale, enfouies et défigurées sous les mensonges et les souillures du paganisme? Qui n'aurait une part de respect et d'admiration pour tant d'autres esprits d'élite, hommes de pensée et hommes de foi, hommes de courage et de conscience, qui, dès l'aurore du christianisme jusqu'à nos jours, ont défendu, par le travail de la pensée, joint aux accents d'un cœur ému et d'une parole lumineuse, la vérité contre l'erreur, le fond et l'essence contre la forme, le mouvement de la conscience et de la vie, contre l'envahissement brutal et menaçant du formalisme et de la mort?

Il y a plus. En dehors même de cette élite, et dans les rangs de ses adversaires les plus ardents, la vraie religion a rencontré des auxiliaires souvent aveugles, dont les attaques l'ont réveillée; dont les erreurs l'ont fait briller d'un éclat plus pur; dont l'influence sur les esprits et dans le monde a préparé, sans le savoir, l'expansion et le triomphe des vérités qu'ils combattaient, en balayant une foule d'abus, qui eussent étouffé ces vérités et les eussent rendues inapplicables, sans ces orages et ces tempêtes spirituelles, destinées par la Providence à renouveler l'atmosphère morale.

Tant il est vrai, qu'au point de vue providentiel et

jusque dans ses écarts, la pensée philosophique est une des forces que Dieu emploie, pour faire avancer son règne; pour favoriser l'essor d'un spiritualisme vivant, au sein duquel seul peuvent se développer, d'une manière normale, les tendances religieuses de l'homme, et se produire, dans toute leur fécondité, les vérités éternelles.

Loin de nous, cependant, de vouloir faire l'apothéose de la libre pensée humaine, au détriment de la souveraineté de Dieu, de son Verbe et de son Esprit, tel que l'Évangile nous les révèle. « L'homme animal, dit l'Écriture, ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; car elles lui paraissent une folie et il ne les peut entendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. » (1. Cor. II. 14.) Le croyant seul, que Dieu éclaire, qui de son Verbe fait sa sagesse, et de son Esprit sa vie intime, est en mesure d'examiner et de conclure, sans ébranler les fondements de la vérité et de la morale religieuse. Son critérium est l'idéal; non point factice, sans consistance et tout abstrait, tel que le rêve une froide logique; mais tout réel et tout vivant, mais révélé par Dieu lui-même, dans la personne de Jésus-Christ, mis en lumière dans l'Évangile, et justifié par la vertu dont son Esprit remplit les âmes. Fort de sa foi en ce principe, à la lumière qui en découle et qui se répand, comme une vie, dans tout son être spirituel, le philosophe, élève du Christ et pénétré de l'Évangile,

possède la norme de la sagesse. Il peut errer en l'appliquant; mais il se garde bien de la détruire; et si, parfois, sa pensée libre est inconséquente à ses principes, franchit les bornes et manque le but, c'est parce qu'elle a quitté son guide et est retombée dans sa faiblesse; c'est qu'un mélange s'est opéré, dans le travail spirituel, entre les données de Dieu et les vues de l'homme, et que l'insuccès n'est qu'une preuve du mauvais emploi de la méthode.

Pourquoi faut-il que la science humaine et philosophique, se fasse si souvent devoir et gloire de méconnaître la foi, comme source de connaissance et comme principe de certitude légitime; de s'isoler des faits divins et des données de l'Évangile, pour spéculer, indépendante, et recommencer, de siècle en siècle, ses tentatives de découvertes, à l'endroit des grands problèmes religieux? Isolée en elle-même, elle fait des efforts immenses et dignes d'un meilleur succès, pour résoudre les questions. Mais elle s'éloigne avec défiance, du Verbe fait chair et de ses témoins; elle les met, en quelque sorte, au ban de la pensée philosophique et de la raison, parce qu'ils parlent d'intuition et comme ayant autorité et elle leur préfère les libres penseurs païens, qui ont, à ses yeux, la gloire plus pure de tâtonnement. Elle n'arrive ainsi qu'à des opinions individuelles et variables, qui se colorent de mille nuances équivoques, depuis le matérialisme jusqu'au déisme;

depuis l'athéisme de bas étage jusqu'au panthéisme transcendant et à l'humanisme antichrétien ; sans offrir jamais à l'homme, l'aliment pur et substantiel, que réclament incessamment ses besoins de sainteté et de pardon, de consolation et d'amour, de foi, d'espérance, de résurrection et de vie. De là, ce scepticisme rongeur, qui systématise le doute et rend suspecte la vérité; qui mine sourdement les bases de la religion, de la haute morale, de la certitude elle-même; qui détruit la paix de l'âme et qui paralyse les énergies les plus nobles et les plus pures de la vie humaine.

Hâtons-nous pourtant de le dire: une vertu cachée circule, comme une atmosphère bienfaisante, dans le domaine des esprits, et la pensée philosophique, même la plus critique et la moins portée à subir la loi des données chrétiennes et des faits divins, s'en trouve influencée, plus ou moins, comme à son insu. C'est cette atmosphère chrétienne, au sein de laquelle vivent, se meuvent et se développent les esprits, qui neutralise en partie, l'effet délétère de la pensée incrédule, sceptique et irréligieuse; qui en féconde l'action, dans l'intérêt de la vérité et de son règne; qui tend à en désenchanter les auteurs et les partisans, par les fruits mêmes de leurs œuvres; qui pénètre de plus en plus dans les nobles intelligences, que leur cœur attire vers Dieu, et qui pousse, à un moment donné, la philosophie, la libre

pensée, vers les sources vives de la Parole sans erreur, dont le Verbe fait chair a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra que ma doctrine est de Dieu. »

C'est par le cœur, non moins que par la pensée, que le libre penseur, quel qu'il soit, doit procéder loyalement à l'examen de l'Évangile, s'il veut découvrir le Dieu dont l'homme a besoin, Dieu qu'il puisse aimer et dont il se sente aimé; c'est par le cœur et la pratique, qu'il doit sans cesse vérifier la valeur morale de ses prémisses et de ses raisonnements, de ses spéculations et de ses conclusions; c'est par tout l'homme, à la fois, et non par une seule de ses puissances, isolée, qu'il doit soumettre à l'examen, sous le contrôle de l'expérience intime et sincère, les hautes questions qui touchent aux destinées éternelles de l'âme. Éclairé alors par tous les rayons de la vérité et les recevant au centre même de son être, par toutes les voies à la fois, il se convaincra, par lui-même, « qu'en Jésus-Christ, le Verbe fait chair, sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science » ; et que, comme l'a dit un grand philosophe : « Si un peu de philosophie mène à l'athéisme, beaucoup de philosophie ramène à la religion. »

SEPTIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE L'ORGANISATION SOCIALE ET DE L'ÉTAT.

SOMMAIRE.

I. Du besoin organique de toute société humaine, et en particulier de la famille et de l'État. — II. De la signification et du but de l'État. — III. De l'origine historique des divers États particuliers. — IV. Des diverses phases et de l'organisation constitutive de l'État. — V. Des constitutions politiques. — VI. Des diverses formes du gouvernement et de l'État. — VII. Des monarchies et des républiques. — VIII. Considérations sur la vie générale des sociétés, et sur le rôle des individus dans le mouvement de cette vie historique.

I.

Du besoin organique de toute société humaine, et en particulier de la famille et de l'État.

Si, comme on l'a vu plus haut, l'état de société est la condition nécessaire de toute culture vraiment humaine, de tout développement spirituel, de toute vie, de tout progrès et de toute civilisation; si l'existence sociale est, en conséquence, une loi de nature, un ordre divin, dont la négation aurait pour suite nécessaire la dégénération, la dégradation et l'abrutissement de l'esprit humain; il est évident que, d'après le plan de la Providence et conformément aux instincts sociaux de l'homme, il doit y avoir un principe d'ordre, une loi organique, qui en garantisse la durée, qui en

assure le progrès, qui en détermine le but et la fin. Sans ordre, point de société générale, point de forme déterminée dans les groupes, point de rapports réglés des membres entre eux et avec le tout, point de vitalité dans les fonctions, point d'harmonie dans l'ensemble.

Ce principe de l'ordre, qui préside au développement des sociétés grandes et petites, et qui constitue leur vitalité, est inné à la nature humaine et donne naissance à l'état.

La société de la famille, essentielle et primitive, qui constitue, dès l'origine et d'une manière toujours nouvelle, comme la semence, la molécule élémentaire, le type vivant et rudimentaire de l'état, en est aussi la forme la plus naturelle, la plus bornée et la plus simple.

C'est au milieu de la vie de famille que naissent et se produisent spontanément les relations et les rapports, les germes originaires et les éléments fondamentaux de tous les développements et de toutes les formes sociales. Or, la famille est le fait même de la nature, l'acte constant et continu de la création et de la vie; l'état en naît comme de son germe; et l'une et l'autre ont leur principe dans les besoins de l'homme sociable, et en dehors de toute action artificielle, conventionnelle et arbitraire.

Il suit, de là que l'idée de l'état, en général, est une idée toute primitive, originelle et nécessaire, donnée avec celle de l'humanité et inhérente à sa

nature, au même titre que la parole et la religion, et imprimant, comme la religion et la parole, selon le mode dont elle se produit et se réalise, un cachet déterminé, une physionomie spéciale, à l'individualité nationale des peuples.

Épanouissement et extension du principe de la famille, l'état est, comme elle, dans son essence, dans sa simplicité native, un tout vivant et homogène, un organisme indépendant, individuel et naturel, et non le produit accidentel, ou l'agrégat hétérogène d'éléments faux et disparates, qu'unissent des liens tout extérieurs et factices, à défaut d'un principe interne d'organisation, de développement et de vie.

Ce n'est pas que, par la complication des événements, par les mille combinaisons qu'entraînent à leur suite les contacts fréquents des peuples et des états, le progrès de la réflexion et les luttes de la liberté humaine, il ne se produise souvent dans l'histoire certaines situations, qui amènent des rapprochements arbitraires, des agrégations forcées d'éléments sociaux d'origine et de tendances hétérogènes, et rendent nécessaires, pour l'association politique et pour l'état qui en résulte, l'introduction de certaines règles, ou l'adoption inévitable de certaines formes artificielles. Mais dans ces cas même où l'individualité nationale semble sacrifiée, l'introduction des nouvelles règles et l'adoption des nouvelles formes doit être en rapport, de près ou

de loin, avec ce principe vital de l'état, sous peine de ne point aboutir, de n'avoir jamais ni les sympathies, ni l'assentiment, ni le concours volontaire de la société ainsi modifiée et de ses membres.

Tout état, privé de cette condition essentielle, de cette garantie intérieure, ne peut vivre que d'une manière maladive, incertaine, précaire et subordonnée à l'emploi toujours renaissant d'un mécanisme oppressif et de moyens violents et forcés.

Il est vrai qu'avec le temps, l'action suivie et prolongée de cette contrainte peut dompter les résistances, façonner et transformer à un certain point l'esprit national, le modifier peu à peu, l'apprivoiser avec les formes imposées auxquelles il était antipathique, et rendre inutile, à la longue, la force de compression, en développant par l'habitude un nouvel esprit, qui rend nécessaire et nationale une institution qui d'abord ne l'était pas.

Mais ce laborieux travail de transformation ne s'opère pas sans souffrance. Le problème vital, en pareil cas, est de fondre, d'assimiler et d'harmonier dans une unité organique toute nouvelle, les éléments juxtaposés extérieurement et réunis d'une manière accidentelle et mécanique. Il en résulte des frottements, des luttes, des combats et des convulsions, qui mettent en danger l'existence du corps social ; et si la fusion organique ne réussit pas, il y a scission et déchirement, décadence et dissolution inévitable.

Mais si cette fusion s'opère; si ce travail d'assimilation s'accomplit; on voit naître enfin, du conflit, du frottement et du contact fécond des tendances contraires et opposées, un organisme très-fort, produit des forces morales et des tendances spirituelles les plus variées, réunissant toute l'énergie de la jeunesse, à la maturité de l'âge mûr.

Il résulte de tout ce qui précède, que l'état, en soi, n'est pas un produit tardif et accidentel du développement de l'humanité; mais qu'il est donné de Dieu, comme institution originelle, et fondé en nature, dans la forme primitive et fondamentale de la famille; que les états particuliers, qui sont des modifications très-diverses et individuelles de cette institution première, sont nés sous l'empire de la diversité des temps et des lieux, et ont pris des formes historiques spéciales; que ces formes historiques, très-nuancées et très-variées, sont forcément en harmonie avec le caractère individuel, l'esprit national, le génie natif et les destinées intérieures et extérieures des différents peuples; que c'est dans le mode d'origine individuelle et historique des états, lié d'une manière intime avec l'individualité nationale des peuples, que réside le principe de vie des états eux-mêmes; que c'est dans le rapport constant entre ce mode d'origine d'un état quelconque, et l'esprit du peuple qui lui donne naissance, que prend naissance et s'alimente la conscience morale et

historique de ce peuple ; et qu'enfin c'est sous l'empire de cette conscience et sous l'influence dirigeante de cet esprit national, que l'état qui en est la forme constituée, doit grandir et vivre, pour que son développement soit naturel et normal, vigoureux, durable et profondément organique.

II.

De la signification et du but de l'état.

La formation de l'état ou du corps social et politique, n'ayant rien en soi, primitivement, d'arbitraire, de conventionnel, de réfléchi ou de factice, l'état lui-même ne doit pas être considéré comme une institution convenue, comme une espèce de société d'assurance, de contrat social, formé de propos délibéré, pour garantir les droits, les intérêts ou la commodité particulière des divers membres qui le composent.

La formation de l'état est un moment nécessaire dans le développement naturel, organique et historique de la vie d'un peuple ; c'est un acte pur et spontané de cette vie, voulu et prévu du Créateur, dans un but providentiel.

Le mode même qui préside à cette formation est donné et déterminé, dans les circonstances normales, par la nationalité au sein de laquelle se forme le corps politique.

Le but de l'état ne saurait donc être limité et par-

peuples païens l'avaient pressenti. Chez eux, la religion et l'état furent toujours plus ou moins inséparables et faits l'un pour l'autre. On ne peut comprendre leur vie politique, sans connaître leurs idées religieuses; et leur vie religieuse demande, pour être comprise, la connaissance de leurs idées politiques. Mais, dans le paganisme, l'élément religieux et vraiment moral est toujours borné et imparfait. Aussi les religions païennes n'ont jamais pu, ni ne pourront, dans aucun temps, concilier et harmonier que d'une manière incomplète, les tendances diverses et les intérêts humains.

La solution du problème est réservée au christianisme, qui, comme on l'a vu, a le premier donné à l'humanité, la conscience bien claire de la liberté morale. C'est cette liberté, qui réside dans le sentiment et les dispositions chrétiennes et non dans aucune forme confessionnelle, dans aucune religion d'état, intolérante et tyrannique de sa nature, qui peut seule résoudre l'antagonisme des tendances humaines, des intérêts divergents, et procurer à l'esprit sa prépondérance légitime sur les instincts matériels.

C'est donc par le christianisme, abstraction faite de toute forme ecclésiastique et exclusive, et c'est seulement par lui, que l'état reçoit son sens le plus élevé, sa véritable signification. Il n'y a que lui, qui fasse de l'état un moyen efficace, pour favoriser, dans une juste proportion, le bien-être extérieur et la culture de l'esprit;

qui pose à l'état son but suprême et divin, et qui puisse, à travers les luttes, l'épurer de manière à en faire l'organe et le point d'appui du perfectionnement moral, individuel et commun.

Un grand philosophe a dit : que l'état doit être la réalisation de la liberté, c'est-à-dire, un tout organique et extérieur, par l'intermédiaire duquel devrait s'opérer, dans sa plénitude hiérarchique et harmonieuse, le développement religieux, moral, intellectuel et raisonnable de l'homme. Mais la liberté, ainsi comprise, n'est connue que du christianisme. Ailleurs, ne se trouve que l'esclavage de la loi ou l'indépendance effrénée et la licence sans limites. Dans le christianisme, se montre la vraie liberté, qui n'est autre chose, que la limitation volontaire de l'égoïsme et de la volonté propre, par l'effet de l'amour de Dieu. Cette liberté-là, qui est identique à la charité, sacrifie l'arbitraire sans frein et l'indépendance brutale, à la loi de Dieu filialement comprise, à l'ordre établi de Dieu. Il y a là toute une victoire, remportée sur l'égoïsme, sous toutes ses formes; un vrai sacrifice; un acte de retour à Dieu, par l'acceptation, au moyen de la foi et à l'aide de la pratique, du sacrifice idéal du Christ; une réconciliation réelle, d'où procède la paix de Dieu et le rétablissement effectif de la véritable humanité.

Voilà bien l'idée la plus générale et la plus haute, le sens et le but le plus élevé et le plus sublime de la

liberté et de l'état. Conçu et réalisé à ce point de vue, qui est celui du christianisme, l'état assure à chaque tendance, à chaque besoin, à chaque énergie vitale de l'individu et du corps social, son libre développement; complète, redresse et protége toutes les tendances, les unes par les autres; bannit du monde l'arbitraire et la licence, l'usurpation et l'égoïsme, la haine et la division; et réalise à l'extérieur, dans sa forme pure et originelle, l'idée sociale et politique du christianisme, qui proclame l'ordre dans la liberté, et qui les fonde l'un et l'autre dans la charité ou l'amour.

III.

De l'origine historique des divers états particuliers.

La génération, la naissance et la suite du développement des états particuliers, se montrent dans leur histoire; tandis que la statistique fait connaître leur situation, dans un moment fixe de leur vie historique. La forme qu'affecte un état résulte, avant tout, de la nationalité du peuple dont il émane, des dispositions innées et particulières à ce peuple.

De là, nécessairement, un certain accord, une analogie entre les formes politiques et les autres formes d'existence d'une même nation; de là, d'un autre côté, une analogie entre les idées et les institutions sociales des nations soumises à des influences analogues, sans que ces analogies constituent jamais une identité parfaite.

La vie d'un état est ainsi déterminée, par une manière d'être propre au peuple qui l'a produit. Cette manière d'être dépend, avant tout, des relations de ce peuple avec sa patrie, avec le sol qu'il habite, avec la manière dont il en prend possession, dont il l'utilise et le fait servir à son existence matérielle. C'est là, pour tout peuple constitué, que se trouvent les conditions naturelles et simples, qui déterminent la naissance et la formation de son état politique. En effet, la patrie d'un peuple lui offre: tantôt un théâtre de chasse ou de pêche; tantôt de vastes pâturages communs; tantôt des plaines cultivables; tantôt tous les avantages géographiques, combinés et rassemblés à la fois, d'une manière heureuse et féconde; et selon ces différents cas, prend naissance et se détermine, s'organise et se développe l'état social de ce peuple.

A la possession immédiate et plus ou moins fixe du sol se rattachent, indirectement, tous les développements sociaux, qui dépendent de l'exploitation industrielle des produits de la terre, des échanges et des relations commerciales. Mais ces derniers développements sont déjà de seconde main; ils supposent les conditions vitales primitives, en rapport avec la possession territoriale, et sont une base plus artificielle et moins naturelle, pour la fondation de l'état social. Aussi peut-il exister primitivement, purs et sans mélanges, des états de chasseurs, de pâtres ou de nomades et d'agricul-

teurs; mais non des états purement industriels ou commerciaux, qui, par leur essence même, sont déjà secondaires, peu naturels, artificiels, non primitifs et inorganiques.

La famille est, comme on l'a vu, le prototype et la base de tout état organique, développé et constitué; mais elle n'en présente qu'imparfaitement les rudiments élémentaires. Aussi, quand un peuple ne s'est point encore élevé au-dessus des formes de la famille, son état social n'est encore que dans l'enfance. Cette base élémentaire de l'état est celle où se meuvent les peuples errants, pêcheurs, chasseurs et nomades, auxquels il suffit des formes simples et primitives d'une société patriarcale. Les pâtres nomades s'élèvent parfois, d'un degré, dans cette existence sociale, en formant, toujours sur la base de la famille, des associations de tribus, d'où ils passent, par une variété croissante de développements, à l'abandon de la vie errante, aux évolutions plus hautes et plus compliquées qu'amène la vie sédentaire.

A partir de ce moment, la vie nomade n'est plus dominante ou exclusive; la culture du sol devient la base matérielle de la société politique; on voit naître alors l'état agricole patriarcal, dans lequel l'homme, attaché au sol, ne peut plus, comme le nomade, éviter la lutte avec la nature, ou même avec ses voisins; il est obligé de persévérer dans cette lutte; y exerce son intelli-

gence, ses forces et son industrie; s'y enrichit journellement de nouvelles idées, de nouvelles expériences; est forcé de se limiter moralement, de concevoir la liberté dans le sens du renoncement et du sacrifice; et arrive ainsi, peu à peu, à des notions plus étendues et plus complètes, à la fois, du juste et de l'injuste, de la liberté et de l'ordre, de la conscience sociale et de la loi, de la vie politique et de l'état lui-même, qui prend à ses yeux un sens plus moral, une importance plus profonde.

Aussi longtemps, cependant, que subsiste encore l'étroitesse ou l'exclusisme du principe qui est à la base de l'état patriarcal, cet état ne développe les membres de la société que d'une manière imparfaite, reste stationnaire ou subit une décadence.

Mais si des causes historiques viennent à écarter et à vaincre cette étroitesse exclusive; si des tendances vitales plus variées se font jour dans un tel état, et parviennent à s'y développer collectivement et d'une manière organique, alors l'état agricole fait un pas de plus. La forme patriarcale, originaire et primitive, est désormais insuffisante, pour régler et organiser les besoins et les intérêts nouveaux; et une forme plus artificielle et plus compliquée se prononce dans la vie de l'état.

Il peut arriver, dans cette crise, que la forme primitive et patriarcale soit supplantée par une autre,

aussi étroite et exclusive, moins naturelle, plus artificielle, et tout aussi peu favorable au développement des tendances variées qui travaillent le corps social. L'état est privé alors de sa base vitale, et au lieu de prendre la voie du progrès, il rétrograde et décline.

C'est là, par exemple, ce qui a lieu, quand, par suite de causes historiques ou géographiques, l'état agricole se change, peu à peu, en un état industriel ou commercial, où la propriété des troupeaux et du sol fait place, comme base de vie nationale, à celle des valeurs factices, de l'argent et des richesses mobilières.

C'est encore le cas, toutes les fois qu'une puissance partielle se substitue, forcément, à l'action vitale de la nationalité et pousse l'état dans une direction partielle et exclusive. Quand une telle crise a pour mobile la puissance des armes, elle enfante l'état militaire ; quand elle a pour cause la puissance religieuse et exclusive, il en résulte un état théocratique et sacerdotal; quand elle est produite par la puissance logique de certains principes politiques abstraits, il en naît un état qu'on peut appeler idéocratique.

Ces états nouveaux n'ont point de base naturelle ; ils ne sont que des créations factices et inorganiques, des phénomènes vraiment maladifs dans la vie sociale. Le développement des besoins, des intérêts, des tendances essentielles, dans un tel foyer politique, ne peut être que partiel, tronqué et exclusif, et l'in-

fluence du nouveau système est nuisible et délétère. Alors, de deux choses l'une : ou l'état altéré succombe; ou il s'élève, dans son sein, une réaction vigoureuse, une lutte persévérante des tendances vitales, contre la puissance qui les comprime; et cette réaction, cette lutte dure, jusqu'à ce que l'état soit rentré, en plein, dans les voies normales de développement, où le pousse ce principe de vie, qui est inhérent au caractère national.

IV.

Des diverses phases et de l'organisation constitutive de l'état.

En traitant, plus haut, de la signification et du but normal de l'état, nous avons vu que le christianisme est le seul principe, absolument vrai, qui puisse élever sûrement la vie de l'état à son point le plus pur de moralité, de perfection et d'harmonie.

Aucun état civilisé n'a réalisé encore, pleinement, l'idée chrétienne dans l'état, ni même approché de cet idéal; mais, dans la mesure imparfaite du développement des peuples anciens et modernes, on peut dire, pourtant, qu'il y a des peuples et des états relativement développés, et d'autres qui ne le sont pas. Les états les plus développés sont encore loin, cependant, de la maturité politique chrétienne. Toutefois cette maturité se prépare et s'élabore, à travers des évolutions organiques, auxquelles toute l'humanité devra prendre part, pour en assurer le triomphe. Dans ce mouvement

lent de maturation providentielle que suivent, en cherchant le but, les peuples et les états, il faut qu'ils parcourent différentes phases de vie extérieure, qui les amènent, peu à peu, au renoncement à tout égoïsme et à la conscience limpide de la liberté morale, qui est la condition de toute perfection, de toute harmonie et de toute maturité politique.

La première phase immédiate et naturelle de l'état, c'est l'état patriarcal, qui repose sur la famille isolée; sur les rapports naturels du père, de la mère et des enfants, des frères, des sœurs, des parents entre eux; sur les affections innées, les liens du sang, l'autorité reconnue du père, et la dépendance normale de tous les membres de la famille, envers le chef ou patriarche. C'est dans ces relations naturelles, divinement réglées et senties de tous, que résident toutes les garanties de l'état patriarcal, contre la perturbation, la décadence et l'abrutissement moral. Une fois, cependant, qu'elles sont méconnues et violées, le désordre fait invasion, les rapports se faussent, la famille se divise et souffre, et l'état patriarcal tend à se scinder et à se dissoudre.

Une seconde phase se produit, avec l'agrandissement et le démembrement de la famille. De nouvelles familles se constituent et vivent à côté les unes des autres. Dans les relations de ces familles diverses, les premiers motifs d'harmonie et d'ordre ne suffisent plus.

On en cherche d'autres; et la garantie, admise généralement, c'est la plus grossière de toutes, la vengeance du sang. Condition funeste d'existence et de durée dans les familles, cette vengeance s'exerce légalement et d'une manière nécessaire, entre les familles patriarcales, où elle devient une source toujours renaissante de haines, de dissensions et de meurtres. A ce degré de civilisation ou plutôt de barbarie, la vengeance du sang est le droit et le devoir du chef de famille, pour protéger les membres de sa famille et pour empêcher le retour des attaques et des violences.

Du moment où la famille s'agrandit et constitue une tribu; où le plus ancien est reconnu chef de plusieurs familles ou tribus; où le corps social souffre évidemment du régime funeste de la vengeance, une phase nouvelle commence à se produire dans l'état. La vengeance du sang fait place à l'expiation, à l'indemnité ou composition en faveur de l'offensé, à l'amende ou rachat de la peine en face de l'état, au régime du juge terrestre, au règne de la loi, dans l'intérêt du corps social et de ses membres. Il y a là un immense progrès, dans la formation de l'état. Le droit de vengeance est enlevé à l'offensé, et passe à la société elle-même, dans son chef suprême, dans l'ancien, quel que soit son titre, dans le prince ou roi, qui devient ainsi le vengeur commun. Dès lors, se développe l'idée importante de la solidarité sociale. L'offense faite à l'un des

membres du tout, s'adresse à l'ensemble; et en vengeant la victime, on rend justice à l'état. A la crainte d'une vengeance secrète et individuelle, succède la crainte, plus moralisante, de la justice publique générale. Cette crainte se change en respect; imprime à la loi une sanction de plus en plus spirituelle, et développe la sympathie de chacun et de tous, pour la justice elle-même, comme principe divin du gouvernement des âmes.

Une quatrième phase de la vie de l'état, est celle où la religion devient la haute garantie de toute l'existence sociale. Les phases précédentes comportent déjà la crainte d'un châtiment céleste et divin, à côté de la crainte du châtiment humain et terrestre; et, quoique imparfaite dans le paganisme, cette crainte religieuse y fonde une vraie garantie. Mais son rôle grandit et se purifie dans le christianisme. L'idée du péché et du jugement y dépend bien moins de préjugés nationaux, que dans les systèmes païens; y revêt une valeur morale tout autrement vraie, un sens plus profond, plus pur et mieux défini. Le christianisme, par là, donne au droit social une base plus sûre; il confère au châtiment le caractère respectable d'une expiation terrestre; il laisse ouverte au coupable, une voie toute divine de réconciliation et de grâce, et assure ainsi l'exécution de la justice, par une double fonction divine et humaine. Il est vrai, que, par l'influence qu'exerce ainsi la religion sur les consciences et sur la vie, n'est point encore

déterminée une phase nouvelle, particulière et extérieure de l'état. Cette phase nouvelle, quant à sa forme, se manifeste dans l'histoire, quand la religion passe à l'état de monopole, et tombe aux mains d'une classe privilégiée, qui la revendique comme patrimoine exclusif, et qui se pose en représentant spécial de l'ordre divin sur la terre. Alors se constitue la théocratie sacerdotale et hiérarchique, qui donne d'abord comme un élan à la culture morale des peuples; mais qui, en vertu du monopole, ne tarde pas à comprimer cet élan, à dominer les consciences, à entraver toute liberté de l'esprit religieux, comme sacrilége et coupable, et à retenir la société dans une immobilité stationnaire.

Des quatre phases de l'état, que nous venons de signaler, aucune ne peut, isolément, suffire d'elle-même au développement régulier, harmonieux et complet de la vie sociale et politique.

Il faut, pour produire et favoriser l'épanouissement de cette vie, que ces quatre formes se fondent entre elles; qu'elles s'élèvent, grâce à cette fusion, à leur plus haute puissance morale; qu'elles concourent à développer organiquement la nationalité des peuples; qu'elles fassent naître, par leurs contacts, la variété la plus féconde, dans les rapports vitaux de la société politique; qu'elles poussent au progrès de la vraie liberté morale et diminuent l'oppression, la servitude et l'esclavage, qu'impose la nature à l'homme.

Dès que s'opère cette fusion, qui rend possible et détermine la force vitale de l'état, sa puissance, son activité et toute sa vie extérieure, il se prononce dans la communauté sociale, une cinquième phase de développement, celle de la vie politique par excellence, et proprement organique.

Cette phase nouvelle unit entre elles et avec l'ensemble, les quatre phases précédentes, au profit et dans l'intérêt du développement national; elle donne aux tendances nationales même, une impulsion commune plus forte; elle établit un foyer de vie, où se concentrent toutes les forces du corps social, qui absorbe l'énergie des individus dans l'énergie totale du tout, et fait rayonner, à l'extérieur et au dedans, toute cette énergie de l'ensemble, avec une intensité qui ne cesse de se multiplier et de s'accroître.

L'énergie collective de la vie de l'état se prononce d'abord à l'intérieur : dans la puissance dirigeante, qui constitue le gouvernement; dans le rapport qui s'établit entre le gouvernement et les gouvernés; dans le mode de législation ou la puissance législative; dans la puissance exécutive qui fait régner l'ordre à l'intérieur de l'état. En vertu de cet ordre, la justice règne, les intérêts individuels sont garantis et protégés, l'égoïsme est réprimé, le crime prévenu, empêché ou puni, la moralité développée et encouragée, et l'action morale des phases patriarcales, juri-

dique et sacerdotale de l'état, harmoniées et complétées, dans ce qui manquait à leur essence.

D'un autre côté, l'énergie sociale et collective de l'état s'exprime encore, au dehors, dans la manière dont l'état entre en relation avec les états voisins; dans le degré d'indépendance, de dignité et d'influence, que, par sa force guerrière et sa puissance militaire, il sait assurer à son existence politique; dans l'influence qu'il exerce sur ses propres destinées et sur celles des autres peuples, à l'aide de sa constitution militaire, et de son action diplomatique, pour protéger ses intérêts et les intérêts de tous ses membres, qui dépendent de cette influence.

Lorsque, dans toutes ces directions, se prononce, avec ensemble, le déploiement et le progrès de l'énergie du corps social, dans le but de favoriser et de sauvegarder, de satisfaire et d'équilibrer tous les intérêts, tous les besoins, soit spirituels, soit matériels, de ses membres; alors se montrent, dans l'état, la plénitude de la vie; l'essor de prospérité nationale; le sentiment vivant de la dignité et de la force; l'élan généreux d'un patriotisme raisonné et intelligent et la confiance légitime qu'inspire à la conscience publique, la protection dont jouissent, sans contradiction et sans entraves, toutes les tendances vitales et fécondes, bienfaisantes, conservatrices et progressives qui travaillent la société et qui donnent le ton à son histoire.

V.

Des constitutions politiques.

La physionomie individuelle, ou la forme propre et particulière de l'état, est déterminée par son organisation et caractérisée par la constitution du corps politique. Cette forme constitutive elle-même, qui s'exprime dans le mode de développement de la vie de l'état, a sa base et son motif dans la nationalité, dans les influences géographiques et historiques qu'elle a subies, dans la suite des révolutions et des phases diverses qu'elles a parcourues.

La constitution politique n'est, au fond, que la forme de vie intérieure et extérieure qu'affecte le corps social, dans toutes ses directions et sous toutes ses faces. Elle se trouve ainsi former un grand tout, avec les tendances sociales de nature diverse, morales et religieuses, littéraires et scientifiques, artistiques et industrielles, qui se prononcent dans l'état; elle relève du même esprit que toute la manière de penser et de sentir du peuple dont elle émane; elle porte le sceau du tempérament et du caractère de ce peuple, tels qu'ils sont déterminés, par sa filiation et sa race; par sa dépendance du climat, de la position et de la nature des lieux; par les rapports qui l'unissent au sol, et par toutes les circonstances, ou naturelles, ou sociales, dans lesquelles il a vécu.

C'est, par conséquent, une erreur et un abus, que de vouloir imaginer ou inventer, exécuter ou modeler, refondre à neuf ou transformer arbitrairement, d'après de pures théories, les constitutions des états et les formes politiques, d'une manière indépendante de la nationalité des peuples. L'esprit vivant d'une nation peut seul produire organiquement, la constitution politique qui est propre à cette nation; une constitution ainsi produite et enfantée, peut seule, réciproquement, exercer une réaction efficace et dans le sens du progrès, sur le développement organique et la transformation graduelle de l'esprit national lui-même.

Dans le cas où serait atteint le but suprême de l'état, l'idéal réalisé dans l'état se créerait lui-même une forme correspondante, et la perfection du corps politique produirait une constitution idéale, expression pure et toute chrétienne, d'harmonie morale, de maturité et de vie.

En l'absence de cette harmonie parfaite, que l'histoire n'a produit encore nulle part, le rôle de l'état est d'intervenir par la loi; d'appuyer la loi par la force; de garantir, par ce moyen, les droits de la liberté; de limiter salutairement l'arbitraire et l'égoïsme; d'assurer le droit individuel et commun, et de garantir les fonctions de la vie et les progrès du corps social. L'excellence d'une constitution politique est d'autant

plus grande qu'elle répond mieux à ces fins. Dès qu'elle les entrave, elle est mauvaise et vicieuse. Quelle qu'elle soit, du reste, une condition de vitalité, c'est qu'elle soit conforme à l'esprit du temps, au caractère et au génie de la nation qu'elle régit.

VI.

Des diverses formes du gouvernement de l'état.

La forme individuelle de l'état se dessine surtout dans la forme spéciale et distincte qu'affecte son gouvernement, dans lequel se pose la vie de la communauté et de ses membres.

Il est dans la nature de toute société politique, d'être gouvernée, tantôt par un seul, tantôt par plusieurs dont l'action commune tend à l'unité.

Dans l'état de famille, toute l'action gouvernementale se concentre dans le père, qui réunit dans sa personne les fonctions de chef, de juge et de prêtre. Lui seul est indépendant à l'extérieur; tous les autres lui obéissent; il est monarque et patriarche.

Quand plusieurs familles vivent côte à côte, il y a autant de monarques qu'il y a de patriarches ou de pères; ou bien, il arrive que l'un devient plus puissant, plus considéré, soit par le nombre des membres de sa famille, soit par l'étendue de ses propriétés et de ses richesses; soit par sa naissance, sa sagesse ou son génie, son ambition ou sa valeur. Dès lors, la domina-

tion passe entre ses mains; il devient prince et monarque; on recherche sa protection; on cède à son influence, soit morale, soit matérielle et les autres lui sont soumis.

Là où manque la prééminence d'un seul, les chefs de famille, égaux et indépendants, en viennent quelquefois à s'unir entre eux, à constituer une fédération, en vue de se prêter assistance mutuelle, prêts à se soumettre, à défaut de lumière, à une décision, à un oracle quelconque, ou au vote commun à la pluralité des voix. Dans une telle communauté, chacun renonce volontairement à une portion de sa liberté, de son indépendance naturelle et primitive, tout en conservant sa part du pouvoir. L'état passe à la république; le gouvernement devient une polyarchie, formée par les chefs, à la confédération desquels sont assujettis les autres membres du corps social, comme ils le sont dans la monarchie à celui qui, seul, jouit de l'autorité et de la puissance.

Telle est l'origine des deux formes fondamentales du gouvernement des peuples: monarchie et polyarchie. L'usage a voulu qu'on désigne la polyarchie sous le nom habituel de république ou chose publique, quoique, dans le fait, tout corps politique soit une république, puisqu'il forme, par sa nature, une communauté d'intérêts sociaux.

On distingue des monarchies tempérées, limitées,

constitutionnelles, et des monarchies absolues ou autocraties, qui dégénèrent en despotisme.

On distingue de même des démocraties, qui dégénèrent en ochlocraties, et des aristocraties, qui dégénèrent en oligarchies.

Une division plus profonde, peut-être, des formes fondamentales qu'affecte l'état, est celle qui tient compte de la base première sur laquelle il s'est fondé, et des conditions de vie par lesquelles il se soutient. On peut distinguer, à ce point de vue, des républiques ou des monarchies, qui reposent sur la propriété foncière ou sur la propriété mobiliaire; sur la force militaire ou sur la puissance religieuse; sur la richesse matérielle ou sur la richesse spirituelle; sur un seul ou sur plusieurs de ces éléments divers. Il y a ainsi, et parmi les monarchies et parmi les républiques, des états nomades et des états agricoles, des états guerriers et des états sacerdotaux, des états commerçants et des états intellectuels, des états chrétiens confessionnels, et d'autres qui ne le sont pas.

Dans ces différents états, la constitution et la forme politique se caractérisent, d'un côté, par la nationalité, et de l'autre, par l'élément dominant. C'est à l'histoire à retracer, au moyen des faits, le tableau de toutes ces nuances caractéristiques et à rechercher de quelle manière, dans chaque état, se combinent les éléments, et quel est celui qui donne le ton.

VII.

Des monarchies et des républiques.

Le trait caractéristique de la monarchie, dans son état de pureté, c'est le gouvernement d'un seul, quel que soit d'ailleurs le titre qu'il porte. Toute forme d'état, à laquelle manque ce caractère distinctif, est plus ou moins républicaine.

Dans la monarchie, toute l'énergie collective de la vie de l'état se concentre dans l'unité personnelle du chef, qu'il soit patriarche ou chef de tribu, dictateur ou prince, roi ou empereur, ou autocrate ne relevant que de lui seul. Dans la république, l'énergie collective de la vie de l'état se concentre dans les décisions de la majorité de ceux qui gouvernent. Un seul, dans la monarchie, est complétement libre à l'extérieur; aucun, dans la république, ne possède ce privilége, parce que tous y sont soumis à la majorité flottante.

La monarchie pure, toutefois, n'est pas toujours illimitée, indépendante de tout frein, et décidément arbitraire. Tantôt c'est un gouvernement qui s'est fondé et organisé sans violence, qui est né des relations naturelles et légitimes de la famille, qui n'est qu'un simple développement, une dérivation organique de l'autorité paternelle et du pouvoir patriarcal; tantôt c'est un produit des circonstances historiques, une autocratie qui s'est formée et modelée sur le type de

la famille. Là règnent, en plein, l'hérédité et le principe du droit divin, dont le monarque est investi, et qui confère à son pouvoir le double caractère d'un droit et d'un devoir venu de Dieu. Dans un tel état politique, le prince n'est point considéré comme n'étant là que pour le peuple, ou le peuple, de son côté, comme n'étant là que pour le prince; mais tous les deux, comme étant, l'un pour l'autre et l'un avec l'autre, dans des rapports déterminés et légaux. Quand ces rapports sont méconnus, soit par le prince, soit par le peuple, il en sort une révolution, qui brise les liens, qui bouleverse les rapports, qui fait disparaître l'ordre primitif et les relations régulières, qui donne naissance à l'oppression de l'une des parties par l'autre, et qui engendre une domination violente, soit du prince sur les sujets, soit des sujets sur le prince.

Dans l'état monarchique pur, les droits des gouvernés ou des sujets ne sont point légalement fondés sur des principes théoriques ou sur des formules de droit égales pour tous. Ils se présentent comme conséquence du développement organique et historique de certains droits particuliers, de certains us et coutumes, qui sont les seules garanties des divers membres du corps social. Tels sont les droits provinciaux, les droits des états, des diverses conditions sociales, des corporations, qu'un prince absolu peut maintenir ou anéantir.

Dans la monarchie d'états, les droits des états et

des conditions, des corporations et des couches sociales, sont maintenus en face du prince, et sont admis, en vertu de certaines règles et conformément aux lois, à prendre une certaine part à la direction des affaires publiques.

Dans la monarchie absolue ou autocratie, les droits des individus sont isolés, en face du prince. C'est lui qui décide de tout; qui fait tout à sa volonté; qui règle les droits, les devoirs et les intérêts des particuliers; qui se charge seul de les mettre en harmonie avec l'intérêt général, sans qu'il soit loisible aux sujets de prendre aux affaires aucune part, si ce n'est peut-être au moyen de suppliques. Il n'existe, en somme, aucun droit particulier dans la monarchie absolue, qui n'offre de garanties que dans la personnalité du prince, et qui dégénère, d'un instant à l'autre, en despotisme et en tyrannie, où tout est livré à la passion et à l'arbitraire.

La monarchie pure offre, comme on voit, de nombreuses nuances, qui dépendent de la nationalité et des circonstances historiques, et qui se diversifient, depuis les limites de la monarchie la plus despotique, jusqu'à celles de la monarchie constitutionnelle.

La monarchie constitutionnelle est, par son essence, républicaine : c'est là son caractère distinctif. Les prototypes de cette forme politique sont nés primitivement d'une forme républicaine, à laquelle se sont adaptés des éléments monarchiques, susceptibles de se conci-

lier avec elle. Cet ordre de choses est, dans l'origine, artificiel et factice. Mais peu à peu et à la longue, les deux formes élémentaires parviennent historiquement à se pénétrer, à se fondre, à former un tout et un ensemble organique.

L'apparition de cette espèce de monarchie a lieu, naturellement, là, où les principes républicains ont déjà jeté de profondes racines, où la monarchie inspire des craintes de despotisme et devient suspecte à la liberté individuelle et collective. Dans un tel moment, se pose comme base le principe républicain, en vertu duquel l'influence individuelle doit concourir à la vie de l'état, à la défense toute spéciale de ses intérêts et de ses droits. De là, dans la monarchie constitutionnelle, une limitation légale du pouvoir central; une révendication à divers degrés, soit pour chaque individu, soit pour certains groupes et certaines classes privilégiées, d'une part plus ou moins grande au gouvernement de l'état. Ce principe s'étend, se restreint, suivant les cas, et se combine de mille manières, tantôt plus démocratiques, tantôt plus aristocratiques. Si c'est la démocratie qui l'emporte et donne le ton, on pose en principe la souveraineté du peuple, dont la lutte s'engage souvent avec le principe du droit divin monarchique, jusqu'à ce que, à travers des crises diverses, s'opère, entre les principes contraires, une certaine fusion mutuelle qui les ramène à l'harmonie.

Reste la difficulté, pour chaque ayant droit, d'exercer directement sa part d'autorité souveraine. Cette difficulté a trouvé sa solution dans les formes multipliées et diverses du système représentatif. Là, où l'emporte et prédomine le principe démocratique, c'est le peuple souverain qui nomme, aux voix, ses représentants ou députés, d'après des règles établies, d'après des lois qui déterminent les droits de vote et d'élection, la compétence et les fonctions des assemblées délibérantes et de leurs membres, leur part de droits et d'influence, dans leurs rapports avec l'élément monarchique et avec l'état. Là, où l'emporte davantage ou l'élément monarchique, ou le principe aristocratique, se constitue, conjointement à la représentation démocratique, une représentation aristocratique, dont l'influence et le pouvoir reposent sur la naissance ou la propriété, l'intelligence ou le mérite, et consacrent dans l'état, soit un sénat, soit une pairie, soit une noblesse organisée et sous un titre quelconque. Mais quelles que soient les phases diverses de la monarchie représentative, il appartient à son essence: que l'énergie collective du corps politique s'y concentre, non dans la personne du prince, mais dans la constitution; que le foyer de la vie sociale y soit variable, oscillatoire et fluctuant; que le monarque y apparaisse, non comme un prince institué de droit divin, mais comme un premier fonctionnaire, comme un agent modérateur,

entre les principes divers, les intérêts et les partis; que tous les membres de l'état soient citoyens et non sujets; que l'hérédité ou l'élection soit admissible, comme principe de transmission de l'autorité monarchique; et qu'enfin, si les représentants des divers ordres ne partagent avec le chef monarchique que le pouvoir législatif, ils n'en exercent pas moins, soit au dedans, soit au dehors, une influence décisive et un ascendant marqué, sur les actes du gouvernement, sur les relations politiques et sur toute la vie nationale.

Il résulte de tout ce qui précède, que dans l'état représentatif, le principe monarchique, quoique servant de clef de voûte à tout l'édifice social, est plus ou moins neutralisé, et que l'état, sous cette forme, est à la fois une monarchie limitée et une république limitée.

L'idée trop vulgaire qu'on se fait de la république proprement dite, c'est celle d'une société d'hommes, absolument libres et égaux en droits politiques, sans qu'on tienne compte, à ce point de vue, des inégalités essentielles et naturelles, qui se reproduisent, bon gré, mal gré, de l'homme à la femme, du père de famille aux enfants et aux serviteurs, de l'homme fort à l'homme faible, de l'homme capable à l'homme incapable, de l'homme sage à l'homme insensé, de l'homme habile à l'homme inhabile, de l'homme vertueux à l'homme vicieux, de l'homme, enfin, qui possède, par

le fait de la nature ou du mérite personnel, à l'homme dénué de ces avantages. Une telle notion de l'égalité est irréfléchie, exagérée et contraire au droit, dont l'essence même est de servir de garantie à toute nature individuelle, selon la part de contingent qu'elle apporte au corps social. L'égalité vraie, c'est celle qui se fonde sur le droit de chacun d'obtenir justice, sans distinction devant la loi, dans ce qu'il est et dans ce qu'il a; sauf à revêtir, dans l'ordre social, à des conditions les mêmes pour tous, les fonctions et le rang que lui assigne la nature des choses. Plus la société s'éclaire, se moralise et s'élève, plus aussi s'élève le niveau moral de la véritable égalité, entre les membres de l'état; sans préjudice des distinctions naturelles et des différences fécondes, qui maintiennent la variété et qui provoquent incessamment la vie, le mouvement et le progrès, dans le développement de l'ensemble.

Toute république ne peut sortir de ces principes, sans tomber, tout aussitôt, dans l'anarchie et dans l'absurde. La démocratie raisonnée, la plus populaire, ne peut admettre une égalité chimérique en contradiction avec le bon sens; et partout où se montre la république, elle doit proportionner l'extension des droits politiques, aux divers ordres de capacités, et consacrer des distinctions impossibles à méconnaître. Quand les barrières sont renversées; quand l'ochlocratie, ou le gouvernement désordonné de la multitude, se substitue, par

invasion, à la démocratie raisonnée, au gouvernement organique, régulier du peuple, l'état tombe dans l'anarchie, qui est elle-même un despotisme collectif, et qui finit par se résoudre dans le despotisme d'un seul.

L'aristocratie présente, des gouvernants aux gouvernés, les mêmes rapports que la république démocratique, sauf que le cercle des gouvernants est plus resserré et plus étroit; que la masse du peuple n'a que fort peu ou point de droits à la conduite des affaires; et que le principe de décadence, qui menace un tel état, est le principe oligarchique, essentiellement antipathique au principe républicain. La démocratie périt par l'expansion exagérée et maladive de son principe; l'aristocratie étouffe et succombe par la condensation maladive du sien. Le despotisme hérite de l'une et de l'autre, jusqu'à ce que, retrempée et rendue plus sage par l'expérience, la société se rapproche du centre de conciliation morale, d'où procèdent l'accord, l'équilibre et l'harmonie de tous les intérêts, de tous les devoirs et de tous les droits.

Quant aux systèmes politiques, fondés sur l'égalité abstraite et sur la renonciation de chacun et de tous à tous leurs droits et avantages, au profit de l'état, ils tentent une œuvre contre nature, une utopie artificielle, un état social destructeur de toute liberté morale et individuelle et, par conséquent, de toute dignité humaine.

VIII.

Considérations sur la vie générale des sociétés, et sur le rôle des individus dans le mouvement de cette vie historique.

Il résulte de ce qui précède, que le besoin de sociabilité, inné à l'espèce humaine, est soumis, dans ses développements, à une impulsion organique qui donne naissance à l'état et à toutes les nuances de l'état, dont nous venons de faire connaître le sens et le but, les différents modes d'origine, les phases historiques, et les formes régulatrices, depuis la famille et la tribu, jusqu'aux grands corps politiques les plus avancés et les plus complexes, dans leur constitution monarchique ou républicaine.

Ajoutons, pour compléter le point de vue, qu'en dehors de l'état, à côté de lui et dans son sein, toute association, grande ou petite, soit religieuse, soit morale, soit intellectuelle, soit matérielle dans ses mobiles, ne peut naître et s'organiser que sous cette même impulsion, et que la nature, le mécanisme constitutif et les formes même de l'état, se réfléchissent, comme une nécessité vitale, dans tous les genres de corps sociaux, quels que soient d'ailleurs leur principe et leur objet.

Auquel de ces corps sociaux que l'homme appartienne, d'ailleurs, on peut dire que tous ses développements concourent à ceux de la société dont il est membre, tandis que ceux de la société dont il fait partie, reten-

tissent en lui et agissent sur lui, d'une manière plus ou moins directe. Ainsi, dans sa vie physique, il subit déjà les conséquences de sa filiation, de sa parenté, de sa nationalité et de sa race, pour ce qui concerne le tempérament et les dispositions naturelles. Sa vie intellectuelle, morale et religieuse, est influencée, non-seulement par les mêmes rapports de famille, de nationalité et de race; mais encore par les circonstances sociales de tout genre, qui viennent de toutes parts rayonner sur lui, au moyen du langage et de la tradition, des mœurs, des communications et de l'exemple.

De là, cette ressemblance et cette sympathie plus ou moins profondes, entre les membres d'une même famille; les familles d'une même nation; les nations d'une même race, d'une même langue, d'une même religion; les états d'un même système politique; les sociétés d'une même région et d'une même époque; sympathie qui devient si puissante, sous les noms d'esprit national et de patriotisme, d'esprit de corps et d'esprit de parti, d'opinion publique et d'esprit du siècle.

Une telle ressemblance, une telle sympathie, une telle direction commune vers la même unité organique, tend sans cesse à opérer, dans un corps social quelconque et dans l'ensemble des sociétés, cette harmonie intérieure et extérieure, qui en constitue la force et en développe la santé.

Mais, indépendamment de leur tendance générale et sympathique vers un développement commun ou analogue, les divers membres d'une société, les nations, les groupes et les hommes d'une même époque, ont encore entre eux des différences individuelles d'esprit et de caractère, qui constituent leurs physionomies respectives, déterminent le principe particulier qu'ils sont appelés à élaborer dans l'histoire, leur assignent ainsi à chacun un rôle spécial à jouer, et impriment à tout leur mouvement historique, une allure particulière et distincte. De là une variété admirable dans l'histoire de l'humanité.

Toutefois, les tendances spéciales, l'esprit caractéristique et les idées propres, qui distinguent ainsi les divers individus et les divers peuples, les divers états, les différentes sociétés, les différents groupes, ont toujours quelque chose de plus ou moins exclusif, et cherchent à se développer dans leurs dernières conséquences. Il en résulte, dans toutes les sphères, des contacts hostiles et des luttes fréquentes, où se manifeste au grand jour le misérable égoïsme, principe du mal, enraciné profondément dans notre nature. Une fois poussés par ce principe de désharmonie et de trouble, les individus et les sociétés cherchent à substituer l'intérêt individuel à l'intérêt général, le bon plaisir et le caprice à la justice éternelle, l'arbitraire humain à la loi morale qui fonde le droit, à la

volonté providentielle. La sympathie commune, l'harmonie sociale est troublée, et là commence le règne de la guerre, qui marque par des victoires, des défaites, des révolutions de tout genre, les crises naturelles de l'histoire humaine.

Quel que soit d'ailleurs le résultat de ces luttes sociales, où l'erreur et les passions jouent un rôle si déplorable, elles sont, pour qui sait les juger d'un point de vue élevé, des châtiments et des épreuves, qui concourent, entre les mains de la Providence, au redressement et à l'éducation progressive des individus et des peuples; elles mettent aux prises la vérité et l'erreur, le bien et le mal, le fait et le droit; elles amènent, à la longue, le triomphe du droit, et la victoire de la cause qui est le plus en harmonie avec les besoins de l'humanité, et avec la loi providentielle qui régit le monde des intelligences.

C'est ainsi que les sociétés et les institutions en décadence sont, ou conquises et absorbées par celles qui sont en progrès; ou tellement stimulées par l'opposition, que leur énergie vitale reprend un nouvel essor; ou, enfin, retrempées graduellement, restaurées et rajeunies, par l'introduction d'éléments nouveaux, qui amènent de nouvelles formes et de nouveaux développements.

Dans tous les cas, ces crises historiques, qui se font sentir à toutes les époques et chez tous les peuples,

dans tous les éléments de la civilisation de ces peuples, s'opèrent, non-seulement, sous l'influence des masses et de l'esprit qui les anime; mais encore sous la conduite de certains individus, qui représentent ces masses, leur inspirent une profonde sympathie, les entraînent sur leurs pas, et sont, avec toute la puissance de leur esprit individuel, l'expression fidèle de leur temps et de la société dont ils sont membres. Ce sont les hommes éminents, qui marchent à la tête de tous les mouvements de l'esprit humain et de la société, et qui, représentants d'une tendance ou d'un besoin, d'une idée, d'une cause quelconque, ont souvent à combattre d'autres hommes spéciaux, représentants de la tendance ou du besoin, de l'idée, de la cause contraire. Parmi eux, les grands hommes sont rares: suscités par la Providence, ils paraissent et disparaissent à propos, laissant à d'autres le soin de continuer, de développer ou de modifier leur ouvrage.

Chaque membre de la société et de la grande famille humaine est appelé, non pas à faire partie de cette troupe d'élite qu'on nomme les grands hommes; mais à concourir de tous ses moyens, dans la sphère d'activité qui lui est échue, au perfectionnement intellectuel, moral et religieux de ses semblables et de lui-même. Heureux qui sait reconnaître et embrasser, de toutes les puissances de son être, la noble et sainte vocation que la Providence nous assigne à tous; qui,

conformément à cette vocation, travaille consciencieusement, sous la direction paternelle de Dieu, de son Verbe et de son Esprit, à rétablir l'harmonie en lui et hors de lui; qui recherche l'utile et le beau, en les subordonnant à la vérité et au bien; et qui, plein d'espoir en une existence future, où s'achèvera l'œuvre de rénovation commencée ici-bas, aspire aux vertus de l'homme idéal, réalisé dans le Christ, et cherche en conscience à en propager la bienfaisante influence.

C'est en suivant cette voie que l'homme, comme membre de sa famille, remplit dignement sa mission; que le citoyen honore sa patrie et la rend heureuse; que les rois et les chefs des peuples méritent la solide gloire et la légitime puissance; que l'homme de génie et de talent devient l'ornement et le bienfaiteur de l'humanité; que l'homme, quel qu'il soit, atteint sa destination, renaît à l'image de son Créateur, et se rend digne d'être membre de son éternel royaume.

HUITIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE LA CIVILISATION ET DU PROGRÈS.

SOMMAIRE.

I. Souvenirs des études précédentes. — II. Des éléments constitutifs de la culture et de la civilisation humaine. — III. De l'industrie. — IV. Du commerce. — V. De l'art. — VI. De la littérature. — VII. De la science et de la philosophie. — VIII. Des mœurs, de la morale et du droit. — IX. De la religion, considérée comme élément du premier ordre dans le développement de la civilisation humaine. Des populations rétrogrades et des populations progressives. — X. Du véritable progrès et de la fin providentielle de la civilisation et de l'histoire.

I.

Souvenirs des études précédentes.

Des aspects divers, sous lesquels nous est apparue, dans les Études précédentes, l'histoire de l'humanité, résulte pour nous tout un ensemble de points de vue, dont aucun n'est à négliger, dans le tableau total qu'en conçoit la science.

Et d'abord, l'histoire ne peut plus être pour nous, ce qu'elle est pour une foule d'esprits, un océan sans rivages de faits simultanés ou successifs, objet d'une science sans principes et toute empirique, au sein de laquelle il n'y aurait pour s'orienter, ni étoile polaire, ni boussole, ni phare, propre à nous guider et à nous

conduire au port. C'est un fleuve immense, à la source pure et limpide; aux nombreux embranchements; aux grands et mystérieux détours; aux rivages connus ou problématiques; au cours devenu plus ou moins fangeux, selon le sol qu'il parcourt; aux eaux, enfin, rendues plus pures que jamais, à son embouchure connue dans l'océan sans limites du monde divin, d'où sortent et où reviennent toutes choses.

En d'autres termes, nous avons conçu l'histoire, comme un grand et magnifique organisme; comme une vie une et variée, consécutive et progressive, émanée du Dieu vivant, composée de faits innombrables soumis à un plan divin d'amour paternel, et se déroulant à travers les temps et les lieux, comme un drame unique, pour arriver, en définitive, sous la conduite de la Providence, à une harmonie parfaite de l'humanité et de toutes les œuvres de Dieu.

Amenés ainsi, par l'étude de l'esprit historique, au point culminant de la science, nous avons contemplé de là l'Esprit créateur; la génération et les grandes lois de l'univers; le globe terrestre, qui sert de théâtre à l'histoire humaine; la combinaison de ses éléments; les phases de sa vie physique, et ses rapports d'harmonie avec l'homme et avec le drame historique, dont l'humanité est le sujet.

Remontant ensuite, pour conserver notre horizon, au point où nous nous étions placés dès l'abord, nous

avons cherché à nous rendre compte des grands traits de physionomie qui caractérisent, dans leur variété et leur unité respective, l'humanité et les races, les nationalités et les peuples; nous avons constaté les rapports qui relient ensemble tous les éléments divins, naturels et humains du drame historique; et nous avons fait ressortir la part d'influence qu'exercent, isolément ou de concert, la nature extérieure et les contacts sociaux, la parole et les langues, la religion et l'organisation de l'état, sur la détermination des rôles respectifs des peuples, dans le mouvement vital et progressif de l'histoire humaine.

Des perspectives qui précèdent, ressort déjà pour tout penseur, une idée vaste et grandiose de ce mouvement dans son ensemble, des conséquences qu'il doit produire, des développements qui l'accompagnent, de la civilisation et de la culture qui doit en naître graduellement, sous l'influence combinée d'éléments si pleins de vie et de facteurs si divers.

II.

Des éléments constitutifs de la culture et de la civilisation humaine.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, la civilisation ou la culture de l'humanité, dont l'idéal est l'harmonie définitive de toutes les puissances humaines, se mesure historiquement et d'une manière relative, par le degré

de progrès auquel parvient l'activité individuelle et sociale, dans ses rapports à la conception et à la satisfaction régulière et bien entendue de tous les besoins, de toutes les tendances légitimes de l'homme.

En face de la nature physique, qu'elle tend sans cesse à exploiter dans un but d'utilité ou d'agrément, l'activité de l'esprit humain donne naissance à l'industrie, et à tous les arts qui en dépendent. En présence des produits de la nature et de l'art, des besoins individuels ou sociaux, qui se portent vers ces produits, et de l'absence d'équilibre et d'égalité dans leur répartition sur la terre, cette même activité enfante le commerce, qu'alimentent la nature et l'industrie, et qui les stimule à son tour. Excitée par le besoin du beau, qui se distingue du besoin de l'utile et provoque le développement des facultés esthétiques, elle crée les beaux-arts et la belle littérature. Le besoin du vrai, dans les faits et dans les principes, la pousse à la science et à la philosophie de la nature et de ses lois, de l'homme et de ses destinées, de Dieu et de ses rapports avec le monde et avec l'homme. Le besoin du saint et du juste la dirige sur la morale, lui imprime une impulsion qui se manifeste dans les mœurs, le droit et la politique; tandis que le besoin religieux tend à rattacher tous les éléments constitutifs de la culture et de la civilisation humaine, au centre divin, qui est le point de départ et la dernière fin de l'homme.

III.

De l'industrie.

En donnant naissance à la multitude des êtres vivants, l'Esprit créateur a assigné au principe organique qui préside à la vie de chacun, une sphère propre d'activité, dans les limites de laquelle il assimile à sa nature et à ses besoins, les éléments à sa portée, qui y correspondent et s'y adaptent.

La plante a ses attraits et son mode d'assimilation, analogue à son principe. L'animal a ses instincts et ses procédés vitaux, en rapport avec ses conditions d'existence et son rôle dans la nature. L'homme a, de plus que l'animal et la plante, l'esprit qu'il tient du Créateur; l'intelligence et la raison, dont une des fins est d'étudier toute la nature, de l'exploiter à son profit, de lui imprimer le sceau du génie humain, et d'exercer sur elle une puissance de transformation illimitée.

Pour l'homme, appelé à la ressemblance de Dieu, cette puissance de transformation, nous dirions presque, cette puissance de création en sous-ordre, n'a de bornes que celles du possible, dans la sphère limitée de ce monde, où Dieu l'a fait roi et dominateur sur les ouvrages de ses mains. Elle constitue l'industrie, qui, elle-même, n'est autre chose que l'activité intérieure et personnelle de l'esprit, s'exerçant sur la nature,

pour en maîtriser tous les éléments, en combiner toutes les forces, en appliquer toutes les lois, en imiter tous les procédés divers, et la mettre de plus en plus au service de ses besoins et de ses goûts, physiques et esthétiques, intellectuels et moraux.

Considérée dans son principe et dans son essence, l'industrie, ainsi définie et comprise, est une aptitude générale, caractéristique et spécifique de notre race, inséparable de sa nature, de ses conditions d'existence et de ses progrès; mais répartie diversement, sous forme d'aptitudes spéciales et prédominantes, individuelles et sociales, en relation providentielle avec les temps et les lieux, avec le degré de développement et le rôle des individus et des peuples, dans le travail progressif de la civilisation générale.

Instinctive et spontanée à son début, comme toutes les phases de la vie, l'industrie humaine s'élève peu à peu, de l'esclavage de la nature, à la liberté de la réflexion et du calcul; de l'expérience imprévue, à l'observation volontaire et à l'expérimentation savante; de la découverte fortuite, à l'invention systématique et combinée; des timides essais de l'enfance, aux tentatives hardies et confiantes de la jeunesse, aux conquêtes toujours nouvelles et raisonnées de l'âge mûr.

Elle tend, d'une part, à la connaissance graduelle et toujours plus étendue et plus profonde des éléments et des substances, de leurs propriétés et de leurs lois, de

leurs combinaisons et de leurs influences mutuelles, de leur utilité immédiate et de leurs usages indirects; elle aspire, de l'autre, à les dominer, à en prendre possession et à se les approprier, en les marquant de son empreinte et de son cachet personnel; à les travailler isolément ou dans leurs combinaisons infinies, à l'aide des forces inhérentes à leur nature, et à les forcer ainsi à se modeler sur sa pensée, à se plier à son service, pour activer la progression du bien-être et le progrès indéfini de l'esprit humain.

Considérée dans son objet, l'industrie, comme aptitude générale, se ramifie, selon l'ordre de nos besoins, soit naturels, soit factices, en industrie naturelle, alimentaire et économique; en industrie agricole, manufacturière et commerciale; en petite ou grande industrie; et, à la faveur des aptitudes spéciales qui la constituent, elle donne naissance, de cette manière, aux arts utiles ou d'agrément les plus variés, dont quelques-uns s'élèvent dans l'occasion jusqu'à la sphère des beaux-arts, auxquels ils prêtent, dans tous les cas, leur assistance matérielle.

Les besoins d'alimentation et de jouissance, de vêtement et de parure, d'habitation et d'ameublement, de locomotion et de repos, de commodité et de luxe, de bien-être et de richesse, d'utilité et de plaisir, de curiosité et de science, d'imitation et d'invention, de communication et d'échange, d'attaque, de défense,

de conservation et de destruction, de vanité, d'orgueil, de domination et de puissance : tels sont les mobiles perpétuels de toutes les aptitudes particulières, de tous les arts qui ont pour but l'exploitation des divers règnes de la nature, l'utilisation directe ou artificielle de leurs produits, la satisfaction des nécessités matérielles ou des caprices de la vie, et l'expansion providentielle de cette activité inépuisable, imitatrice et créatrice, où se sent vivre de sa vie propre, en face du monde qui l'entoure, la puissance individuelle et la personnalité de l'homme.

Envisagée dans ses ressources et dans les moyens d'action dont elle dispose, pour réaliser son objet, l'industrie est dépendante de la science, comme toute pratique, de la théorie. Elle suppose, à un degré quelconque, la connaissance, soit empirique, soit raisonnée, des éléments et des substances qui sont soumises à son action; de leurs propriétés organiques et naturelles, physiques et chimiques; des lois mathématiques et mécaniques qui les régissent, ainsi que des applications et des résultats réels ou possibles de leurs diverses combinaisons. Là, où la science n'existe pas ou fait défaut, l'industrie reste dans l'enfance, les arts croupissent dans la routine, et le progrès est entravé. Mais là, où la science prend son essor, ses découvertes sont le principe des inventions et des progrès de l'industrie, dont les prodiges et les merveilles sont, à leur

tour, un aiguillon, un stimulant et un auxiliaire pour la science.

Considérée dans les agents qui l'exercent, l'industrie est individuelle ou collective, asservie à la règle ou indépendante, particulière et privée, ou publique et nationale. Concentrée, à l'origine, dans l'individu, et bornée à l'activité plus ou moins complexe, instinctive ou raisonnée des aptitudes de chacun, elle se développe par le contact et par l'exemple; elle s'étend, se diversifie et se complète, par l'association et par la division du travail, par les découvertes de la science et par l'emploi des machines.

Elle s'immobilise, tantôt dans les castes héréditaires et dans leurs subdivisions; tantôt dans certaines classes de la société, les unes vouées à l'esclavage, les autres jouissant de la liberté; tantôt dans des communautés, des corporations, des jurandes, des corps de métiers, réglémentés par la coutume ou par la loi. Elle tend, à d'autres époques et dans d'autres lieux, à secouer toutes les entraves, à s'affranchir de toute restriction et de toute gêne, dans les limites de l'ordre public et des libertés nationales et générales. Elle met à profit les aptitudes personnelles, les talents spéciaux, le concours des forces individuelles, la combinaison et le groupement de ces aptitudes, de ces talents et de ces forces, dans l'exploitation naturelle, agricole, manufacturière et commerciale, dans les entreprises privées

et dans les travaux publics. Elle profite des lieux et des circonstances naturelles, des moments et des vicissitudes sociales, des ressources de la nature et de l'état, de la pauvreté et du travail des uns, des richesses, des capitaux et des loisirs des autres, des besoins, des goûts, de l'émulation, de la concurrence et de l'ambition de tous. Elle aspire à augmenter et à satisfaire sans cesse les exigences de la consommation, de la production et du commerce, les combinaisons, les spéculations et les calculs de l'intérêt personnel et collectif. Elle devient enfin l'objet d'une législation spéciale, et présente, dans son importance pour la société, un des éléments les plus féconds de l'économie politique et de la prospérité des états.

L'industrie est, ainsi, l'une des grandes phases de l'activité spirituelle et matérielle de l'espèce humaine, l'un des éléments essentiels de la civilisation et de la culture, dans ce que cette culture a de plus vulgaire, de plus sensuel et de plus terrestre, comme dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus intellectuel et de plus noble.

Malheureusement, le sens matériel est l'élément d'ordinaire le plus actif, dans le mouvement de l'industrie. Aussi, tant que les esprits n'ont pas compris leur dignité, se préoccupent de préférence des jouissances extérieures, et leur assignent le premier rang dans leur estime et dans leur culte, ils sacrifient à

cette idole, les intérêts impérissables de l'âme, les aspirations divines du cœur, les élans désintéressés du sens moral et religieux et toute leur vie spirituelle et idéale. Sous l'influence d'une telle tendance, et sous l'empire de ce matérialisme abrutissant et énervant, l'individu et la société rétrogradent en réalité, malgré l'éclat et le prestige d'un progrès apparent et superficiel; le niveau moral s'abaisse; la conscience s'engourdit et s'endort; l'esprit se rapetisse, se détériore et se dégrade, et la décadence survient.

Heureux les individus et les peuples, quand ils unissent au déploiement des aptitudes industrielles, qui fondent l'empire de l'intelligence sur la matière, le déploiement des aptitudes spirituelles qui tiennent le sceptre de cet empire, et qui l'exercent dans l'intérêt bien entendu des autres facultés de l'âme, de ses destinées éternelles, du véritable progrès moral et du triomphe de l'esprit dans toutes les sphères de la vie!

IV.

Du commerce.

A l'exercice des aptitudes industrielles, qui, en présence de la nature, tendent à se poser comme une puissance toute personnelle, transformatrice et conquérante, se rattachent, le fait de la possession, d'une part, et de l'autre, le droit de propriété: tantôt par simple occupation, tantôt par voie d'activité originale

ou de travail, tantôt par voie de transmission, d'acquisition ou de trafic, à l'aide d'échanges ou de paiements, d'achats ou de ventes, de transactions ou de contrats, qui alimentent incessamment l'activité du négoce, le mouvement de la spéculation, les entreprises et les relations du commerce.

Le commerce n'est autre chose que ce va et vient de la possession et de la propriété, d'une main à l'autre, au moyen de compensations, de transactions et d'échanges, nécessités à des degrés divers, par l'inégale répartition, sur le globe, des trésors de la nature, des besoins réels ou factices, des aptitudes individuelles ou sociales, et des progrès de l'industrie.

Lié d'une manière étroite à l'industrie elle-même, qui le stimule et l'alimente, le commerce en est, à son tour, un des mobiles les plus puissants, et suit dans son développement, une marche progressive, analogue à celle de l'industrie. Comme elle, il a ses périodes d'instinct et ses périodes réfléchies, ses débuts timides et rudimentaires et son expansion hardie, savante et systématique.

Il grandit, avec la connaissance qu'il acquiert des ressources et des produits de la nature et de l'art; avec l'énergie humaine, qui tend à s'en mettre en possession; avec les besoins qui réveillent cette énergie; avec les combinaisons toujours nouvelles de l'économie, de l'intérêt et de l'ambition privée ou publique;

avec la soif de la domination, des conquêtes, des découvertes et de la science; avec le prosélytisme des idées et des croyances, et les progrès des connaissances sociales, de la civilisation et du christianisme.

C'est ainsi qu'à l'aide du commerce, une solidarité croissante tend d'abord à s'établir, graduellement, d'individu à individu, de famille à famille, de tribu à tribu, de localité à localité, à la faveur des contrastes qui les séparent, des besoins mutuels qui les unissent. Cette solidarité de besoins et d'intérêts s'étend de proche en proche, de pays à pays, de peuple à peuple, de race à race, sur les nations les plus diverses, sur les contrées les plus lointaines, d'un pôle et d'un hémisphère à l'autre, sur toute l'étendue de la terre; et plus les relations commerciales prennent d'extension, d'intensité et de puissance, plus elles concourent, dans le plan de Dieu, à rapprocher les uns des autres les individus et les peuples, à élever l'humanité à un même niveau, et à préparer cet équilibre et cet accord universel, qui doit unir, dans une harmonie vivante, toutes les branches et tous les membres de la grande famille humaine.

Considéré sous cet aspect, le commerce, dans son acception la plus vaste, est fondé dans la nature et dans l'ordre providentiel. Il n'est autre chose que l'épanouissement extérieur de la sociabilité humaine, provoqué d'abord par les besoins et les intérêts maté-

riels, tendant à répandre le bien-être parmi les hommes, et aboutissant au développement et à la satisfaction de besoins et d'intérêts spirituels d'une portée plus haute, qui doivent concourir, en définitive, à l'éducation complète et finale de l'espèce humaine.

A ce point de vue philosophique et élevé, le commerce, qui est en grande partie le principe vital et le nerf de la vie des peuples, l'un des plus puissants leviers de l'activité humaine et du mouvement des nations, est un des objets les plus importants dont puisse s'occuper l'histoire; et les données qui s'y rapportent, réunies dans leur ordre de succession et dans leur liaison organique, en font ressortir le rapport intime avec le caractère des temps et des lieux, du climat, du sol, des populations, au sein desquels il se développe.

Sous le rapport du plus ou moins d'extension de sa sphère d'activité, le commerce est intérieur ou extérieur, particulier ou général, renfermé dans les limites d'un pays ou rayonnant au dehors, sur tous les points de la planète, où il rencontre des débouchés ou des sources d'alimentation et de conquête.

Le commerce intérieur et particulier et le commerce général et extérieur, sont l'un avec l'autre dans une connexion intime, et la prospérité ou la décadence de l'un réagit sur celle de l'autre. Aussi, une fois que le commerce intérieur d'un pays ou d'une nation en est

venu à s'appuyer sur le commerce du dehors, il ne tarde pas à devenir un principe de richesse et même de culture privée, particulière et nationale, tout autrement actif et puissant, que s'il se développe dans l'isolement et sans relations suivies avec le commerce général du monde.

C'est alors, que prennent un nouvel essor le travail et l'industrie, l'agriculture et les sciences utiles ou pratiques, surtout les sciences naturelles. C'est alors qu'ont lieu d'une manière active et féconde, d'une part, les exportations, de l'autre, les importations, qui, dans leur action et leur réaction mutuelle, provoquent, en tous sens, une production et une consommation toujours plus active, et en reçoivent à leur tour une impulsion qui croît indéfiniment. Ainsi sont mises en mouvement toutes les forces vives, qui concourent à la vie active des populations; et, en ouvrant, de toutes parts, des débouchés et des marchés au commerce de l'intérieur, celui du dehors le fait déborder au loin, par delà les bornes du pays qui l'alimente.

Si les relations entre le commerce extérieur et le commerce du dedans se ralentissent ou s'affaiblissent ou se perdent, aussitôt cessent à l'intérieur le mouvement et l'expansion de la vie active. La prospérité diminue, l'agriculture et l'industrie tombent en décadence, les arts s'arrêtent dans leur élan, les esprits

s'endorment et s'engourdissent, tout change de face peu à peu, et la faiblesse des états succède à la puissance et à la force.

C'est cette importance sociale, matérielle et spirituelle du commerce qui, dans tous les âges, a porté les gouvernements à y voir une source de richesses, de supériorité et de puissance, à le protéger et à l'appuyer de toutes les ressources de la politique.

Dans ses rapports avec l'histoire particulière et générale des nations, avec le mouvement plus ou moins lent ou accéléré de la civilisation et de la culture, avec le jeu si varié des intérêts matériels, individuels et sociaux, et le développement des aptitudes et des forces spirituelles, qui président à ses opérations ou qui se développent sous son influence, le commerce exige, pour se développer, le concours de la nature et de l'industrie, et l'emploi de tous les moyens d'exploitation les plus propres à provoquer, à entretenir, à favoriser les échanges.

Les marchandises de tout genre, dont le maniement, l'échange et la vente, en gros ou en détail, occupent son activité, sont: tantôt les produits bruts de la nature minérale, végétale et animale des divers pays, des diverses parties du monde, tels qu'ils naissent spontanément; tantôt ces produits, arrachés à la nature par l'exploitation des trois règnes, multipliés par l'industrie, transformés par l'art, et par la main-

d'œuvre, par les manufactures et par les fabriques; tantôt enfin, ce sont les produits de l'intelligence et du goût, dans lesquels se réfléchit la pensée humaine, pour se transmettre de proche en proche, à la faveur du signe matériel qui la revêt comme d'un corps, d'une enveloppe et d'un symbole. Il n'y a pas jusqu'à l'homme, qui ne devienne pour son semblable, un objet de trafic, d'exploitation et de négoce.

Bornées relativement à un petit nombre, dans l'origine et dans l'enfance des nations, les marchandises se multiplient, se diversifient et présentent une variété toujours croissante, avec la disparition de la barbarie, avec les développements de l'industrie et de la culture, avec le progrès du bien-être et de la richesse, du luxe et de la civilisation, des contacts sociaux et des relations internationales, des découvertes et de la science, des connaissances géographiques et ethnographiques, et de l'histoire naturelle. Elles sont en rapport avec la nature de chaque contrée, l'industrie, les mœurs et les habitudes de chaque peuple, le besoin, la consommation, la vie et les relations de chaque pays.

Pour faire circuler ces produits divers de la nature et de l'art, le commerce tend incessamment à utiliser les voies de communications et les routes établies par la nature, et à profiter de la configuration des régions terrestres et maritimes, soit en elles-mêmes, soit

dans leurs rapports avec le reste du monde. Il suit les vallées, circule dans les plaines et dans les déserts, en recherche, de proche en proche, les points qui lui offrent quelques ressources; il franchit les passages naturels que laissent entre elles les sommités des montagnes; suit le cours des ruisseaux, des rivières, des fleuves; cotoie d'abord timidement les rivages des mers, et finit par traverser l'océan et par braver les tempêtes, pour étendre son empire jusqu'aux extrémités du monde. Là, où la nature n'a point tracé des routes naturelles, il met à son service l'industrie de l'homme, qui lui crée, avec une habileté toujours croissante, des voies de communication; lui construit des routes; lui creuse des canaux; lui ouvre ses chemins de fer; passe, s'il le faut, à travers les monts et sur les abîmes, et lui offre, sans se lasser, des facilités de circulation, de mouvement, et en particulier de correspondance postale, télégraphique, électrique et instantanée, qui font, devant lui et devant son esprit de spéculation, disparaître tous les obstacles.

Les moyens de transport, si nécessaires et si précieux, pour rendre possible la circulation commerciale, varient et se perfectionnent, selon les besoins et dans la même progression que les voies de communications elles-mêmes. Tantôt c'est le marchand intéressé à son œuvre, qui porte sur lui son trésor; tantôt c'est son esclave ou son homme à gage, qui est chargé de cette

tâche pénible; tantôt c'est la bête de somme, telle que le chameau ou le dromadaire, le bœuf ou le mulet, le cheval ou l'âne, qui remplit l'important office, à travers les plaines, les déserts, les monts et les précipices; tantôt c'est le traficant isolé, avec ses petites ressources, ou la caravane nombreuse et chargée de richesses, qui sert de véhicule au commerce; ce sont les charrois isolés, ou les convois organisés sur les routes et les chemins de fer; ce sont les postes et les courriers, la batellerie sur les canaux et sur les fleuves, la navigation à rames, à voiles, à vapeur, sur les eaux continentales et sur le vaste océan, dont la vapeur abrége aujourd'hui l'étendue, fait gagner du temps et rapproche tous les pays en diminuant les distances.

Le commerce, à ses débuts, repose sur les échanges en nature, et est, par là même, plus ou moins gêné, contenu et restreint dans ses allures. Il ne prend un plus vaste essor, qu'à l'aide des valeurs représentatives, dont le peu de volume et le prix conventionnel, permettent et facilitent, en tous temps, et dans toutes les circonstances, l'acquisition, la vente et le paiement des marchandises, sans autre compensation que celle qui a lieu au moyen de pareilles valeurs, toutes fictives, mais convenues. Chez les peuples et dans les lieux où le commerce n'est pas encore émancipé, de simples coquilles, des pièces de cuir ou des plaques de sel,

suffisent pour les transactions. Là, où le négoce a fait un pas en avant, ce sont les métaux qui représentent les valeurs; c'est surtout le cuivre, l'argent et l'or, qui servent d'abord, en raison de leur poids, de mesure aux transactions; et qui, plus tard, monnayés, garantis et revêtus d'un caractère public, qui en constate la valeur et le bon aloi, forment la masse du numéraire, et le fonds roulant du négoce. Un progrès de plus est l'introduction du papier-monnaie, sous toutes les formes privées et publiques, des billets, des traites, des mandats, des lettres de change, des billets de banque, des bons sur l'état, des obligations de tout genre, qui reposent sur le crédit et alimentent le crédit. Ces nouvelles valeurs, faciles à faire circuler, dégagent à un haut degré le commerce de ses entraves, et présentent, dans le mouvement des affaires, des avantages inappréciables, mais aussi la chance abusive des spéculations usuraires, qui enfantent de si grands maux pour les particuliers, pour les peuples et les états.

L'emploi des valeurs représentatives, soit métalliques, soit en papier, qui tirent leur prix du travail, de la production et de l'écoulement des produits, est devenu historiquement une vraie puissance dans le monde. Il favorise et entretient l'activité du travail; se trouve sans cesse en rapport, avec le courant de la vie et des relations journalières; provoque les spéculations;

stimule et développe l'esprit de calcul et d'entreprise; fait naître des associations et des compagnies, des institutions spéciales, individuelles ou collectives, de change et de prêt, de banque et d'exploitation; devient le nerf de tous les genres de commerce et d'industrie, qui concourent au développement de la prospérité matérielle, de l'économie politique et de la culture sociale, et intervient ainsi, avec énergie, dans l'histoire des particuliers et des peuples.

L'intime relation, dans laquelle se trouve le commerce avec la vie des états, réagit avec puissance sur leurs codes et sur leurs lois; détermine leur jurisprudence, en ce qui concerne la possession et la propriété, les obligations et les contrats, et donne naissance à tous les détails de la législation commerciale. Cette législation règle l'importation et l'exportation, les droits d'entrée et de sortie, de circulation et de transit, de péage et de douanes; les prohibitions et les monopoles, les priviléges et les primes, les licences et les patentes; la sécurité, l'entretien et la commodité des routes; la police et l'ordre des transports et des marchés; la fixation exacte et complète de la statistique et le développement de l'économie politique; l'encouragement de l'éducation industrielle et commerciale; les traités internationaux, enfin, en ce qui touche le droit d'échange, plus ou moins libre ou contenu, par terre ou par mer, et cette solidarité toujours croissante du commerce

intérieur et de l'industrie nationale, avec l'industrie et le commerce général du reste du monde.

Joignons-y l'établissement, l'entretien et le régime des colonies, avec les lois si diverses qui déterminent leurs rapports à la métropole, et font de ces établissements, tantôt une source de prospérité et de puissance, tantôt un principe de ruine pour les états dont elles dépendent, et nous aurons signalé les points de contact principaux, qui existent entre le commerce et la vie intérieure et extérieure des peuples et des états.

Qui ne voit, d'après tout l'ensemble de l'exposition qui précède, la grandeur du rôle que joue l'activité commerciale, dans l'histoire des nations et du genre humain; la place qu'elle occupe, dans les études historiques; l'importance qui s'y rattache, comme élément constitutif de la culture des sociétés et de la civilisation humaine. Mais qui ne voit, en même temps, les écueils moraux qu'offre le commerce, en excitant, en favorisant et en développant outre mesure les tendances matérialistes et égoïstes, les combinaisons intéressées, les ruses et les finesses du calcul, l'amour effréné du gain, l'idolâtrie des richesses, la passion des jouissances énervantes, et le contraste hideux du luxe en face de la misère, de la cupidité et de l'usure en face des besoins individuels ou sociaux, pour lesquels on n'a trop souvent ni sympathie ni entrailles. Ici encore, c'est au sentiment religieux et à la conscience

morale, qu'il appartient de rétablir l'harmonie. C'est aux instincts spirituels, développés, régénérés et retrempés par l'Évangile, qu'est dévolue la mission et réservé le triomphe de ramener à l'ordre, de subordonner à la justice, à l'équité et à l'amour, ce magnifique déploiement des aptitudes commerciales, qui sont, dans le plan de la Providence, une des puissances bienfaisantes qui président à l'éducation de l'humanité. Que le christianisme vivant s'empare des âmes et les transforme, et le commerce sanctifié verra sa sphère s'agrandir, sa prospérité s'accroître, son influence s'épurer, et son action sur le monde se légitimer en tous sens, comme une source de progrès réel, de bénédiction et de paix.

V.

De l'art.

Le besoin et le sens de l'utilité matérielle, qui donne naissance à l'industrie et au commerce, est l'une des grandes phases du besoin de vie, qui travaille l'existence humaine et qui constitue le ressort constant de tout développement individuel et social.

Dans une autre sphère, se manifeste le sens et l'attrait du beau, avec toutes ses gradations infinies, depuis le joli et l'agréable, jusqu'au sublime; depuis les plus pâles nuances du beau physique et matériel, jusqu'aux reflets les plus vifs et les plus purs du beau spirituel, intellectuel et moral.

Invisible à toute créature et insondable dans son essence, Dieu porte en soi la réalité absolue de toute perfection, de toute beauté et de tout art. Son Verbe éternel est l'image empreinte de sa gloire, de sa perfection; l'idéal manifesté de sa vérité, de sa sainteté et de sa beauté infinie; la splendeur vivante du vrai et du bien; le principe créateur de l'art et l'artiste par excellence. La création tout entière est son œuvre et son langage, et laisse rayonner des lueurs plus ou moins pures de cette splendeur toute divine, à travers les êtres créés, qui tantôt lui laissent un libre passage, tantôt la voilent d'éléments hétérogènes.

La nature physique et la nature spirituelle s'illuminent de ces rayons, et l'homme, à l'image de Dieu, en ressent la sympathique influence; en discerne l'action divine sur ses sens et sur son âme; éprouve, selon les impressions qu'il reçoit, un attrait puissant pour la beauté, qui l'émeut, le charme et le réjouit, et cherche à la reproduire, à l'imitation du divin artiste, à l'aide de son industrie, en en imprimant le sceau à ses propres œuvres.

C'est cette industrie de l'homme, s'appliquant, à l'imitation de Dieu, à marquer de l'empreinte plus ou moins sensible du beau, ses productions propres, qui constitue l'art, dans son acception la plus élevée; c'est le sens et le discernement du beau, dans les œuvres de la nature et de l'art, et dans la pratique de l'art

lui-même, qui s'appelle le goût; et c'est l'aptitude à à réaliser par l'art, soit en imitant, soit en inventant, sous l'inspiration du goût, l'idéal quelconque d'une œuvre qui porte le cachet du beau, qui constitue le génie, le talent et l'habileté de l'artiste.

Nous appelons beau, tout ce dont la contemplation procure à nos diverses facultés, une jouissance correspondante à leur nature. Le beau peut parler aux sens, à l'intelligence ou à la conscience; et de là, la distinction nécessaire du beau sensible, du beau intellectuel et du beau moral, qui marquent la progression ascendante des divers degrés du beau. Chacune de ces formes, prise isolément, est comme un rayon partiel du beau total et complet; correspond isolément à une forme partielle du goût, et doit s'associer aux autres rayons du beau, pour constituer la beauté parfaite. Cette beauté parfaite exige, elle-même, pour être saisie, le concours du goût sensible, du goût intellectuel et du goût moral ou de la conscience; et c'est de la réunion de ces trois formes du goût, que résulte le goût complet, dans sa plénitude et sa perfection.

Dans l'ordre physique, le beau est déjà le reflet divin de l'esprit, se faisant jour avec grâce à travers la nature extérieure; s'adressant aux sens les plus nobles, et par eux, au sentiment et à l'imagination; captivant la vue et l'ouïe; s'exprimant comme élément d'unité, dans la variété des formes, des couleurs et

des sons, dans leurs relations et dans leurs contrastes, dans leurs combinaisons et leurs proportions, dans leur harmonie et dans leurs accords.

Dans l'ordre spirituel, le beau est encore cette expression exquise et harmonieuse, attrayante et immédiate de l'esprit, cette splendeur divine, qui en est le rayonnement, et qui fait vibrer, à l'unisson, les affections et la pensée, le fond personnel de l'âme, et les puissances les plus divines et les plus libres de l'être moral.

Il s'adresse alors, surtout, à l'intelligence ou au cœur, au sens intellectuel ou à la conscience morale, et n'entre en rapport avec les sens extérieurs, qu'autant qu'il en a besoin pour pénétrer jusqu'à l'âme.

Indéfinissable de sa nature, le beau, quel qu'il soit, se sent, se perçoit, se goûte immédiatement et ne se raisonne qu'en partie. S'il est susceptible d'analyse, à un certain degré, c'est plutôt dans ses conditions accessoires, que dans l'élément vital qui le constitue; qui est simple de sa nature; qui exerce spontanément son attrait puissant, par voie directe de sentiment et d'intuition, et qui risque de s'évaporer au contact du raisonnement, de la réflexion et de la critique.

Tout homme est capable de la perception et de la reproduction du beau, dans la proportion du développement plus ou moins normal de ses organes et de ses sens, de sa sensibilité et de son imagination, de

son esprit et de son cœur, de son éducation et de sa culture. Là, où ce développement n'est encore que rudimentaire ou tronqué, partiel ou inégal, sans pondération harmonieuse et sans équilibre, le goût individuel et collectif, aussi bien que l'art, est nul ou incomplet, faux ou incorrect, bizarre, excentrique ou monstrueux. Là, où, au contraire, ce développement est plus avancé et plus général, plus parfait et plus complet, le goût et l'art individuel et national, gagnent en rectitude et en correction, en délicatesse et en pureté, en fécondité pleine de vie et en perfection relative.

De là, l'importance historique de l'art et de ses produits, comme mesure d'appréciation de la civilisation des peuples, en ce qui touche au degré relatif de développement de leurs aptitudes esthétiques et de leur manière de sentir, de concevoir, de réaliser l'idéal du beau.

Organes spéciaux du goût national et des aptitudes communes, les artistes proprement dits en sont les représentants par excellence; ils concentrent dans leur génie propre, le génie et le goût de leur race et de leur nation, de leur pays et de leur temps, et ils réfléchissent dans leurs œuvres, tantôt les lueurs à peine sensibles, tantôt les splendeurs brillantes et pures du beau physique et spirituel, tel que l'a saisi leur nationalité et leur siècle.

Un, dans son essence, comme tendance universelle

à la réalisation extérieure du beau, et profondément humain, comme aptitude générale de notre race, l'art, selon les circonstances, affecte des types, des styles, des manières et des procédés divers, qui se produisent, se tranchent et se déterminent, dans sa sphère commune d'action, selon les influences géographiques et historiques, nationales ou individuelles, qui l'ont marqué de leur empreinte et de leur sceau.

Les influences géographiques s'exercent sur l'art, par le ciel et par le climat; par l'aspect général et individuel des lieux; par la physionomie des végétaux, des animaux et des populations humaines, dont l'impression sur les organes et sur les sens, sur les dispositions intérieures et sur le génie des peuples, modifie la notion du beau, la conception de l'idéal, l'épanouissement et l'essor de la sensibilité et de l'imagination, du talent, des goûts et des aptitudes esthétiques.

Les influences historiques agissent, d'un autre côté, sur la conception et sur la pratique de l'art, par l'organisation naturelle, le tempérament et les tendances de la race; par l'esprit et le caractère de la nationalité; par sa langue, par sa religion et par son état social; par sa culture spirituelle; par ses traditions, ses usages, ses mœurs, son éducation, sa liberté plus ou moins grande et ses contacts plus ou moins féconds, à l'intérieur ou au dehors.

De toutes les influences historiques, il n'en est aucune qui agisse plus profondément sur l'art d'un peuple, que la religion de ce peuple. L'idéal qu'il se fait du beau, n'est autre chose, en effet, pour lui, que le reflet suprême du vrai et du bien, tel qu'il le conçoit en Dieu. Quels que soient, en conséquence, le dieu ou les dieux d'un peuple, c'est ce dieu ou ce sont ces dieux, avec les mythes, les légendes, les récits et les symboles qui se rattachent à son culte, qui donnent le ton à ses tendances artistiques; qui déterminent son idéal; qui règlent son goût et qui inspirent son génie, selon la mesure du beau à laquelle est parvenue à s'élever le génie national lui-même, selon les rapports intimes qui le font dépendre des dispositions physiques ou spirituelles de la nationalité ou de la race.

D'un autre côté, la langue d'un peuple est plus ou moins propre, soit dans son essence, soit dans ses formes sensibles, à favoriser la conception délicate ou l'expression artistique du beau. La culture de l'intelligence et des puissances morales de l'âme, donne au sens qui préside au goût, sa délicatesse et sa pureté. Les traditions impriment à l'art une direction déterminée, tantôt au profit et tantôt au désavantage de sa spontanéité et de sa vie.

Les institutions et l'état social peuvent le favoriser ou l'entraver, lui communiquer l'impulsion vitale, ou

le retenir dans la langueur et dans la mort. Les usages, les mœurs et l'éducation l'élèvent ou l'abaissent, selon les tendances plus ou moins nobles qui les animent. L'isolement des esprits le rétrécit ou l'arrête; leurs contacts multipliés le stimulent et l'épanouissent; les sympathies de goût qui unissent des talents divers, sous une impulsion commune, lui impriment des physionomies spéciales, qui caractérisent les diverses écoles artistiques. La restriction de la liberté personnelle, par le régime tout formulé des corporations, lui trace des règles déterminées, lui prescrit un idéal, un type convenu, une unité, souvent grandiose; tandis que la liberté et l'indépendance, laissées pleinement à l'essor des aptitudes individuelles, favorisent la variété sans limites dans les conceptions et le développement, dans les formes, les procédés et les productions de l'art.

Considéré comme élément constitutif de la culture spirituelle et de la vie historique des peuples, l'art occupe une grande place dans le développement du genre humain. Il élève l'industrie à la hauteur de l'idée du beau, en marque les œuvres au cachet du goût et les fait servir à l'éducation des aptitudes esthétiques, qui cherchent leur aliment dans le domaine de l'esprit. Il donne au commerce, comme à l'industrie, à côté de ses besoins vulgaires et de ses tendances matérielles, un intérêt d'un ordre plus élevé, qui le rattache plus

directement au progrès des facultés de l'âme humaine. Il prête aux lettres un secours dont elles ne peuvent se passer, et devient, quant à la forme, le principe de leur perfection. Il offre à la science et à la philosophie, un sujet fécond de recherches, d'observations et de théories. Il devient pour la politique un intérêt sérieux et éminemment social, qu'elle est tenue de protéger et de faire servir au bien public. Il concourt enfin, lorsqu'il reste pur, à adoucir les mœurs, à leur donner plus d'élégance, plus de noblesse, plus d'élévation idéale, et sert d'organe à la religion, pour préparer l'âme au commerce intime avec Dieu.

Nous disons : lorsqu'il reste pur; car, aussi bien que toutes les forces humaines, l'art peut s'égarer et se corrompre; et autant son influence peut être noble et bienfaisante, lorsqu'il cherche à réaliser l'idéal divin, autant cette influence est exposée à dégénérer, lorsqu'il substitue à cet idéal un but contraire à son principe. C'est ce qui a lieu, en particulier, lorsqu'il blesse la conscience morale, ou n'en tient pas compte; lorsqu'il cherche ses effets dans le repoussant ou dans le faux, et lorsque, sous prétexte de l'art pour l'art, il altère le véritable idéal, le dépouille de son caractère divin, et le fait descendre terre à terre, jusqu'au réalisme le plus abject et à la caricature la plus dégoûtante.

Au point de vue le plus élevé, le plus normal et le

plus vrai, la perfection de l'art humain se résumerait proprement dans l'art total de la vie; de sorte que son dernier mot serait, en définitive, le renouvellement de l'homme individuel et social à l'image de Dieu, par la vertu vivifiante de son Esprit et de son Verbe.

C'est bien là, au fond, la pensée chrétienne; et c'est par elle seulement, que peut être déterminé le degré de perfection ou d'imperfection relative des différentes manifestations de l'art, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Là, où elle ne rencontre dans l'art qu'un but entièrement charnel, un simple moyen d'amuser, de récréer, d'exciter agréablemeut la sensualité, l'imagination, les passions et même la pensée curieuse, elle lui assigne un rang inférieur; elle n'y voit, tout en tenant compte des rayons de beauté qui peuvent briller dans ses œuvres, qu'un instrument d'illusion, qui tend plus ou moins à entraver le développement de l'art idéal, c'est-à-dire, de la vie en Dieu.

Partout, au contraire, où l'art a pour but de rétablir l'harmonie spirituelle dans l'âme, en donnant la prépondérance à l'être moral, il s'élève d'un degré plus haut; et lorsqu'enfin il travaille décidément à subordonner à l'Esprit de Dieu et de son Verbe, toutes les puissances de notre être, il atteint le dernier degré d'élévation et de grandeur.

Vu de cette hauteur morale, qui est, en même

temps, le point culminant de la théorie philosophique de l'esthétique et du goût, l'art conserve pour loi suprême, l'idéal complet du beau, qui reste pour nous la splendeur du vrai et du bien; et, selon qu'il tend à reproduire cet idéal consciencieusement, ou d'une manière infidèle, il revêt deux physionomies opposées : la physionomie chrétienne ou la physionomie païenne: la première, grave, sérieuse et toute spirituelle; la seconde, légère, frivole et toute charnelle; l'une, attirant l'âme vers les hautes régions de la pensée et du sentiment, de la vie spirituelle et de la conscience; l'autre, l'attirant vers les régions inférieures de l'imagination et de la sensualité, de la vie extérieure et de la passion; l'une, aux influences profondes et moralisantes, sanctifiantes et éternelles; l'autre, enfin, aux influences superficielles et purement récréatives, souvent corruptrices, et étrangères ou opposées à la dernière fin de l'homme.

Dans l'immense variété de ses œuvres, l'art réflète, tantôt l'une ou l'autre de ces deux physionomies, d'une manière prépondérante; tantôt l'une et l'autre, combinées ensemble, à des degrés divers, selon que l'artiste, sollicité à la fois par les deux tendances contraires, s'abandonne et cède au double courant, volontairement ou à son insu et d'une manière instinctive.

A cette grande question de principe, que nous avons dû poser, comme dominant moralement toute la haute

critique de l'art, se rattache la question esthétique, toute artistique et toute technique, de forme et d'exécution. Ce côté de l'art, subordonné à la question de l'idéal, et, par là même, moins important et moins profond, au point de vue de son influence spirituelle, se relève de toute sa hauteur, au point de vue de l'art lui-même, considéré indépendamment de son influence morale.

La forme attrayante et l'exécution artistique sont, dans tous les cas, la condition indispensable de la manifestation du beau, à tous ses degrés, et peuvent déjà se rencontrer là même, où l'art s'écarte de sa noble destination et néglige sa mission divine d'éducateur moral de l'homme.

Mais si, dans ce cas, l'art possède déjà, si éminemment, la puissance de faire jaillir l'étincelle du beau, du contact de son action avec la fange et la poussière de la terre; quel rôle admirable ne jouera-t-il pas, si, au lieu de dépenser cette action comme en pure perte, et au détriment de la vraie dignité humaine, il la déploie pour relever cette dignité, en s'abstenant, d'une part, de tout ce qui blesse la délicatesse du goût et de la conscience, et en recherchant, de l'autre, tout ce qui tend à la satisfaire et à la rendre encore plus exquise? A mérite égal, en fait de génie, de talent et d'habileté, de forme et d'exécution, la palme restera toujours à l'artiste, dont l'idéal s'élève le plus haut, qui fait vibrer les plus nobles cordes de l'âme humaine,

et dont la verve et le goût vont chercher leur inspiration le plus près des cieux.

Considéré dans ses formes, l'art, aussi bien que l'industrie, dont il est, en quelque sorte, la transfiguration poétique, utilise toutes les ressources que lui offre la nature sensible, et les met en œuvre, pour s'en créer un langage, destiné à faire briller l'idéal quelconque du beau, qu'il a pressenti par le sentiment, rêvé par l'imagination ou contemplé par la pensée.

Tantôt c'est la matière inerte, soit brute, soit organisée, qu'il travaille, qu'il façonne, qu'il combine, transforme ou colore, au gré de sa conception, de sa fantaisie et de son goût, pour lui imprimer le sceau de son idéal; tantôt c'est la nature vivante, qu'il dresse, instruit et assouplit, pour lui arracher le reflèt vivant de la beauté et de la grâce; tantôt, enfin, c'est par le son et par la parole, écho subtil et invisible de la nature et de l'esprit, qu'il cherche à communiquer à l'âme, les ébranlements mélodieux et harmonieux du sentiment et de la vie.

De là, différentes branches et diverses ramifications de l'art, qui constituent les beaux-arts. Tels sont : les arts du dessin, comme l'architecture et la sculpture, la peinture et la gravure; les arts rhythmiques, comme la musique et l'orchestique ou la danse, la mimique et l'art théâtral, et, enfin, les arts oratoires, comme l'éloquence et la poésie, qui élèvent la parole humaine à

son expression la plus haute de grâce et de noblesse, de beauté et de dignité, de perfection et de grandeur.

A chacune de ces branches et de ces ramifications de l'art, correspond un idéal, qui varie sensiblement, selon les dispositions spirituelles, les influences naturelles, individuelles et sociales, le degré de civilisation et de culture, et les diverses circonstances, qui président à sa conception et à sa reproduction extérieure dans les œuvres artistiques. De là, pour chacun des beaux-arts en particulier, cette même variété de types et de physionomies, de styles et de manières qui, comme pour l'art en général, caractérisent les phases de son développement et de son histoire, selon les races et les peuples, les contrées et les époques, les écoles et les artistes.

Née d'abord instinctivement, comme simple industrie, destinée à créer à l'homme, soit nomade, soit sédentaire, une demeure conforme à son genre de vie, l'architecture s'est élevée, avec la culture sociale des peuples, de la tente mobile, à la hutte fixée au sol; du simple ombrage des forêts et de la grotte naturelle, à la cabane construite en bois ou en pierre; de la construction rudimentaire et grossière, à la bâtisse élégante et perfectionnée; de l'humble habitation privée, au temple des dieux, au palais des rois et des grands, aux constructions destinées à la protection des cités ou à la défense des places, aux grandes réunions publiques, aux besoins croissants et aux jouissances des

particuliers, selon la mesure de leur ambition ou de leurs richesses, selon le caractère de leurs habitudes et de leurs goûts.

Il s'est produit ainsi, selon les temps, les lieux et les circonstances, une architecture élémentaire et une architecture savante; une architecture religieuse et une architecture civile; une architecture militaire et une architecture navale; une architecture publique et une architecture privée, à chacune desquelles, les régions diverses et les climats, les nationalités, les religions, les mœurs et l'état social, ont imprimé plus ou moins leur cachet, leur type, leur physionomie.

De là, les distinctions historiques si profondément marquées, entre l'architecture des races civilisées et des races barbares; entre l'architecture orientale et l'architecture grecque; l'architecture romaine et l'architecture byzantine et romaine; l'architecture gothique et l'architecture de la renaissance et des temps modernes; aussi bien qu'entre les nuances, encore très-diverses, qui se prononcent dans chacun de ces types, selon les époques successives et progressives de l'histoire de la civilisation et de l'art.

Trois principes fondamentaux dominent dans l'architecture et dans les arts du dessin, qui, en analogie avec elle, exécutent ou fabriquent des meubles, des vases, des instruments et des ustensiles, destinés à un but spécial, et à produire en même temps l'impression

du beau : ces trois principes sont : d'une part, les formes mathématiques et géométriques; de l'autre, la conformité de l'œuvre avec le but proposé, et, enfin, l'empreinte vraiment artistique qui caractérise cette œuvre.

La forme organique, liée à l'idée de la vie, est plus essentiellement propre à la sculpture et au dessin proprement dit, deux arts surtout imitateurs, qui reposent sur l'étude de la nature, dans ses formes artistiques. Quant à la couleur, elle transfigure le dessin dans l'art exquis de la peinture, et s'allie mieux au dessin qu'à la sculpture elle-même.

Puissant auxiliaire de l'architecture, dont elle rehausse les détails, vivifie et anime les lignes générales et les formes mathématiques, la sculpture représente, tour à tour, à l'aide du ciseau, du modelage et de la fonte des métaux, les formes organisées au plus haut degré de perfection, surtout la figure humaine, soit en bas-relief, soit en haut-relief, soit en ronde-bosse; choisit ses sujets dans un champ borné et bien défini; les représente surtout en repos; est soumise à des règles sévères et simples, et a pour but principal de représenter le caractère.

La peinture, qui tend à simuler les reliefs, sur des surfaces de tout genre et de toute nature, à l'aide de moyens techniques d'une grande variété, a, dans ses rapports avec la plastique, la mission d'étendre son

œuvre à un champ plus étendu, où le vague de certains détails concourt à produire un effet d'ensemble; de représenter la lumière et ses effets merveilleux; de faire ressortir les formes individuelles ou combinées, par les effets de cette lumière; de s'aider habilement de la composition et du dessin, des couleurs et du coloris, des ombres et du clair obscur; de reproduire le mouvement et les impressions passagères, et de mettre surtout en relief ce qu'on nomme l'expression.

La gravure, enfin, se fait l'auxiliaire du dessin lui-même et de tous les arts qui en dépendent, pour en imiter et en transporter, par des procédés divers, sur bois, sur pierre, sur métal ou sur tout autre substance, les créations si diverses; pour en reproduire, au besoin, au moyen d'empreintes multipliées, la composition et le dessin, et, dans une certaine mesure, les reliefs et les couleurs, au moyen des ombres et du simple trait, de manière à rivaliser, comme art, avec la sculpture et la peinture elle-même.

Ces trois derniers arts, avec leurs nombreuses nuances, leurs applications infinies, leurs moyens divers, parcourent, comme l'architecture, leurs phases instinctives et leurs phases savantes; subissent, comme elle, les influences historiques et nationales, les vicissitudes de l'art, en tout ce qui touche à l'idéal et aux procédés techniques; et présentent aussi la diversité des types, des physionomies et des caractères, que leur im-

priment le degré de culture, le génie de l'époque, les talents individuels et les écoles artistiques.

Il en est de même de ceux des beaux-arts, qui, comme la musique vocale ou instrumentale, les arts gymnastiques, mimiques et chorégraphiques, agissent au moyen du rhythme et de la mesure, du nombre et de la cadence; tantôt, comme dans la musique, à l'aide du son et de la voix, transformés en ton musical par la mesure du temps, et donnant naissance à la mélodie et à l'harmonie; tantôt à l'aide du mouvement, réglé par cette même mesure, et produisant la beauté, au moyen des attitudes et des gestes, dans leurs rapports avec la vie, et sous l'empire des sentiments et des affections individuelles et nationales.

Parmi ces différents arts, la musique, née spontanément du chant naturel à l'homme, inspirée par le plaisir et par la joie, par la tristesse et par la douleur, par la religion et par la guerre, s'est rendue surtout l'organe de tous les sentiments et de toutes les passions humaines; en a contracté l'accent de plus en plus artistique, et a reproduit, sur tous les modes et sur tous les tons, la richesse inépuisable des émotions de l'âme humaine, depuis son enfance jusqu'à son plus haut développement, depuis ses impressions les plus frivoles et les plus superficielles jusqu'aux plus profondes et aux plus sublimes. Aussi a-t-elle, dans tous les temps, sous les formes les mieux adaptées au

génie de chaque nation, soit isolément, soit en s'alliant au langage mimique ou à la parole, la puissance de maîtriser l'homme, par l'entraînement de la mélodie et de l'harmonie, par l'ensemble grandiose ou par les détails subtils de ses conceptions et de ses accords.

Quant aux arts gymnastiques et à leurs espèces, où l'homme emploie, comme matière, le mouvement et l'expression du corps, ils sont nés, comme la musique, par un instinct spontané; ils se sont formés plus tôt que les beaux-arts mécaniques, qui ont besoin de façonner et d'élaborer avec peine une matière extérieure et étrangère; ils ont donné, en quelque sorte, le ton normal à la statuaire, en lui fournissant des modèles; et l'on peut dire qu'en Grèce surtout, cette plastique vivante des jeux gymnastiques et des danses artistement exécutées, a contribué puissamment au développement et au progrès de la sculpture.

Reste l'action éducatrice, qu'exerce, en bien ou en mal, sur l'individu ou la société, chacun des arts du dessin et des arts rhythmiques. Elle est directe ou indirecte; inséparable de l'esprit qui ressort de l'œuvre artistique et des moyens dont elle dispose; d'autant plus prompte et plus rapide, que le prestige a plus d'attrait, que l'impression est plus saisissante et plus vive, et que les sympathies qu'elle met en jeu sont plus profondes et plus passionnées. L'architecture et la sculpture semblent agir, de préférence, sur l'intelli-

gence et les facultés esthétiques; tandis qu'à la peinture, à la musique, aux arts mimiques et à la danse, est faite une plus large part, dans l'action impressive et entraînante, qui porte sur les sens et sur l'imagination, sur les affections diverses et sur les puissances actives de l'âme.

Dans tous les cas, on ne saurait trop le redire, cette action éducatrice, si positive et si puissante, des divers arts particuliers, est subordonnée à l'esprit qui les domine; et pour la mesurer et l'apprécier, il faut recourir aux grands principes que nous avons posés plus haut, sur la dignité de l'idéal et sur l'influence morale de l'art.

De ces principes relèvent tout spécialement les arts oratoires, qui constituent la littérature.

VI.

De la littérature.

La littérature, envisagée au point de vue du beau, n'est autre chose que le langage, devenu le premier des arts, l'expression esthétique et harmonieuse de la vie spirituelle de l'homme, par le moyen de la parole.

Comme toutes les autres branches de l'art, la littérature, pour enfanter des chefs-d'œuvre, suppose le génie, ou tout au moins le talent, inspiré par un idéal quelconque; déployant, dans l'invention, dans l'arrangement, dans l'exécution de l'œuvre qu'il a conçue,

toutes les ressources qu'elle peut offrir, et la revêtant de tous les charmes de la beauté, soit en ce qui concerne le fond des pensées et des sentiments, soit en ce qui touche à la disposition et à l'ordonnance, à l'esprit et au mouvement, au style et à l'expression, au langage et à l'harmonie.

Écho varié et illimité du cœur et de l'esprit humain, la littérature est l'expression la plus artistique et la plus haute de la langue des peuples, le reflet total du développement et de la culture des individus et des sociétés, l'un des agents historiques, les plus actifs et les plus puissants, de ce développement et de cette culture.

Restreinte, au début, à des essais imparfaits et élémentaires, elle s'élève progressivement, selon la mesure du beau, du vrai et du bien, dont elle est l'expression, jusqu'aux chefs-d'œuvre les plus exquis de l'esprit humain; parcourt historiquement les mêmes phases que lui; se développe, s'arrête, décline avec lui; affecte, comme tous les arts, des types, des physionomies et des styles divers, selon les races et les peuples, les régions et les climats, les révolutions spirituelles et les vicissitudes de l'histoire; et subit les influences du génie social et individuel, de la religion et de l'état, des institutions et des mœurs, des événements et des traditions, de la servitude et de la liberté, de l'isolement énervant et des contacts féconds,

qui provoquent et qui alimentent l'épanouissement de toutes les forces humaines.

Envisagée dans ses ramifications premières et essentielles, la littérature se produit sous forme de poésie, d'éloquence proprement dite, ou de simple prose, destinée à l'exposition narrative et récréative, instructive et didactique.

La poésie suppose une réaction énergique de l'âme, sollicitée puissamment par les impressions qu'elle reçoit du monde spirituel ou du monde sensible; saisie d'enthousiasme et d'inspiration, en présence de l'idéal qu'elle conçoit sous leur empire, et pressée de le revêtir d'une belle forme, en lui imprimant le cachet de l'art et l'empreinte de sa personnalité individuelle. De là, ce bouillonnement intérieur de vie, qui se répand dans la parole; de là, cette effusion plus ou moins riche et abondante de sentiments animés, de pensées, de souvenirs, d'images saisissantes; d'expressions palpitantes de sens, qui coulent avec harmonie, qui se répandent avec mesure et en cadence, qui se présentent en cortége plus ou moins gracieux ou sévère, et revêtues de tous les attraits d'une prosodie, d'un rhythme varié, selon que les lui fournit la langue qui lui sert d'organe. Telle, dans la saison féconde, sous l'influence de la vie qui circule dans la nature, se produit, de toutes parts, une riche et belle végétation, une ravissante parure de fleurs et de fruits. Il y a là comme une

création, qui paraît à la lumière, qui s'étale devant nos yeux, qui nous prodigue les jouissances et alimente notre vie.

C'est cette idée de création; c'est cette action originale et personnelle de l'esprit de l'homme, qui tire de lui-même comme un monde nouveau, et transfigure, au besoin, la réalité qu'il imite ou qu'il copie, qui a fait donner le nom de poésie à cette première forme de l'art du langage, et qui nous fait désigner, sous le nom de poëte, le génie qui la cultive.

Dans la poésie, comme dans toutes les branches de l'art, l'élément vital qui la constitue, ne se produit pas toujours sous la même forme. Tantôt il déborde de l'âme du poëte, comme expression directe de ses sentiments, de ses émotions personnelles; tantôt il se répand avec complaisance, sous la forme d'un récit varié, attrayant, que rehaussent l'unité d'action, d'intérêt, le merveilleux réel ou fictif; tantôt il revêt un costume d'actualité, qui le fait paraître à nos yeux, dans une action dont nous devenons les témoins et les spectateurs, et où le poëte ne se réserve aucune part; tantôt enfin, il se verse dans l'enseignement, que le poëte lui-même nous donne, et qu'il veut rendre plus pénétrant et plus vif. De là, les différents genres de poésie : le genre lyrique, le genre épique, le genre dramatique, le genre didactique, avec leurs espèces, leurs variétés, leurs nuances, leurs mélanges divers;

mélanges et combinaisons, qui peuvent être si intimes et si complets, qu'on n'ose plus classer, dans la crainte d'être inexact ou exclusif.

La poésie lyrique, sous ses formes d'hymne, d'ode, de dithyrambe, d'élégie, etc., a sa source principale dans le sentiment, et doit être l'effusion du cœur, l'expression harmonieuse d'une émotion réelle de l'âme, sous l'inspiration de laquelle s'exhale le chant du poëte. Mais l'âme et le cœur sont plus ou moins purs; leurs mouvements sont plus ou moins vrais, plus ou moins profonds et plus ou moins nobles. De là, pour rester fidèle aux principes du beau et du goût parfait, des distinctions importantes dans ce genre spécial de composition littéraire. A mérite égal, au point de vue de l'art, se placent en première ligne, les productions qui découlent de l'inspiration supérieure, qui remplissent le cœur d'une sainte émotion, et élèvent les hautes puissances de l'esprit, tout en parlant à l'imagination par des formes tour à tour gracieuses, pittoresques, majestueuses et sublimes. Viennent ensuite les œuvres lyriques qu'inspirent les affections naturelles, et qui n'ont pour but que de flatter et de récréer les facultés inférieures de l'âme, indépendamment des exigences du goût spirituel et de la conscience morale.

Le genre épique ou l'épopée suppose, comme les autres genres, l'inspiration poétique. Mais ici, l'inspiration est plus d'imagination que de sentiment. Elle se

manifeste en présence de faits réels ou fictifs, qui frappent vivement le poëte; qui prennent à ses yeux des formes plus animées, plus grandes et plus merveilleuses; qui, sous son action puissante, se groupent naturellement autour d'un fait ou d'un caractère principal, se combinent, se coordonnent et se subordonnent, de manière à produire une véritable unité d'action, et constituent avec art un tout harmonique, un ensemble majestueux, dont chaque partie, intéressante par elle-même, tend à fortifier l'intérêt constamment un et toujours croissant du poëme. Cette vaste composition, dans laquelle l'imagination met en jeu toutes les puissances surnaturelles, tous les ressorts de la fiction, et tous les moyens les plus propres à donner la vie aux moindres détails de l'œuvre, ne suppose plus seulement l'enthousiasme passager du poëte lyrique; elle exige une grandeur de conception, une habileté d'ordonnance, une continuité de travail, une variété de ressources, qui en multiplie les difficultés. C'est de l'unité épique, que doit, tout d'abord, ressortir moralement l'expression première et fondamentale du poëme. Mais les ressorts particuliers de l'action; mais les détails subsidiaires; mais ces fictions, ces épisodes, ces narrations et ces peintures, qui doivent, au point de vue de l'art, tout embellir et tout égayer, il est impossible à l'imagination toute seule, qui ne veut que plaire, entraîner, séduire, de les

subordonner d'elle-même aux aspirations supérieures du goût, si le sentiment et l'intelligence de la véritable beauté divine, ne guident le poëte, comme par instinct. Toutes les fois que cet instinct l'abandonne, ses inspirations perdent leur parfum le plus suave, et ce qu'elles gagnent en charme vulgaire, elles le perdent en dignité, en élévation et en véritable beauté.

Le poëme dramatique est comme un tableau vivant de la vie, à la composition duquel préside, à divers degrés, une pensée philosophique, sous la mise en scène d'une action déterminée, tantôt grave et solennelle, tantôt légère et badine, tantôt portant à la fois ces deux caractères. Tout dépend ici du goût spirituel de l'écrivain. Si la vie se présente à lui au point de vue sérieux, il porte dans son œuvre la gravité de ses sentiments et de ses croyances. Cette unité d'action qui captive et qui entraîne; cette peinture des caractères; cet intérêt des situations; cette habileté de l'intrigue; cette complication du nœud; cette surprise d'un dénouement, que concourent à rendre plus saisissant la terreur et la pitié; tous ces moyens artistiques, qui parviennent à remuer l'âme jusque dans ses profondeurs: le poëte les fait servir à des fins grandes et sublimes, lorsque lui-même est capable de sublimité et de grandeur. Il s'élève alors à toutes les hauteurs de la tragédie, qui occupe le premier rang parmi les productions dramatiques. Le but le plus élevé qu'il

y puisse atteindre, c'est de faire sentir à l'âme cette liaison mystérieuse et sainte, qui rattache la vie actuelle au monde divin, vers lequel elle marche, sous la conduite rémunératrice de la Providence.

Dès qu'il dévie de cette route; dès que le poëte n'a plus en vue que les intérêts et les passions de la vie commune, la tragédie se rapetisse et perd son horizon grandiose; elle tombe dès lors au second rang, où elle peut encore s'élever et s'abaisser plus ou moins, selon la grandeur relative ou la petitesse des sentiments qu'elle exprime.

Par sa nature même, et à mérite artistique égal, la comédie occupe en littérature, une place inférieure à la tragédie. Le ridicule, il est vrai, peut agir moralement sur les âmes; mais il est loin de s'élever, sous ce point de vue, à la hauteur du sérieux. C'est aux puissances inférieures et superficielles de l'âme qu'il s'adresse de préférence, et ce sont elles qui le saisissent et qui s'en amusent. Quant aux facultés morales, elles sont éminemment sérieuses. Si elles trouvent dans la comédie et dans la satire, l'aliment qui leur convient, c'est dans ce que la satire et la comédie ont de grave qu'elle le rencontrent, et non dans ses éléments purement comiques et ridicules, qui tendent plutôt à provoquer la légèreté, qu'à développer la conscience. Nous ne tenons pour vrai que dans un sens très-restreint, ce qu'on a dit de la comédie :

qu'elle corrige les mœurs en riant; et nous pensons que si, d'un côté, elle trouve plus d'écho que la tragédie, la tragédie, en revanche, est plus susceptible du vrai beau et de cette influence éducatrice et morale, qui doit historiquement marcher avant tout, dans l'appréciation de la littérature et de l'art, au point de vue de la culture, de la civilisation et du véritable progrès.

Cette influence éducatrice, étrangère, en un certain sens, aux principes de l'art, lorsque l'art s'isole comme tel et veut régner en maître dans son domaine, est, en quelque sorte, le but avoué de la poésie didactique, dont l'humble rôle est l'exposition poétique, mais avant tout instructive, d'un ordre quelconque de vérités, que le poëte veut rendre attrayantes. Sans s'élever à la hauteur du lyrisme, de l'épopée ou du poëme dramatique, cette espèce de poésie peut encore, dans certains cas, en rappeler avec grandeur, tantôt la verve pleine de vie; tantôt les épisodes, les descriptions et les récits animés; tantôt l'action et le langage harmonieux, sans perdre de vue son but réfléchi, sa tendance toute didactique. Inférieure aux autres genres de poésie, au strict point de vue de l'art, qu'elle associe décidément et qu'elle subordonne à la science, elle forme la transition entre le domaine de la poésie et le domaine de la prose, et cherche et trouve sa perfection dans l'union bien ménagée de leurs qualités respectives.

La seconde forme de l'art du langage se prononce dans l'éloquence.

L'éloquence proprement dite suppose, comme la poésie, une vie puissante dans l'artiste; une inspiration d'esprit et de cœur, qui se fait jour par la parole; qui se transmet de celui qui parle à celui qui écoute; qui excite, qui vivifie, qui saisit l'âme, qui la transporte et la soumet à l'orateur. Plus exclusivement que la poésie, l'éloquence vise à la pratique; elle veut convaincre et persuader; captive l'intelligence et les affections; sollicite la volonté; l'entraîne vers un but précis, et lui imprime, quand elle le peut, une impulsion décisive.

L'éloquence a du reste, comme la poésie, ses degrés de valeur morale, et son influence éducatrice, qui lui assigne un rôle puissant dans l'histoire. Tantôt elle plane, comme l'aigle, au-dessus des choses d'ici-bas, et va puiser en Dieu, dans sa parole et dans ses rapports avec l'homme, son principe et son esprit, son inspiration et sa vie, sa lumière et sa chaleur, ses preuves et ses émotions; tantôt elle se meut dans la sphère encore généreuse des grands intérêts sociaux, dans le cercle des applications du juste et de l'injuste, aux nations, à la patrie, aux individus; tantôt, enfin, elle descend aux intérêts de l'égoïsme vulgaire; elle se fait l'organe de l'erreur et des passions, et devient alors, comme la poésie et comme tous les arts, sous cette influence funeste, une puissance et une force hostile à la vérité et au bien.

Quelle que soit celle de ces phases sous laquelle on la considère, soit comme éloquence sacrée, soit comme éloquence politique et judiciaire, soit comme éloquence générale, appliquée aux divers sujets que fournissent la science et la vie, l'éloquence peut déployer, comme la poésie, toutes les ressources de l'enthousiasme et de la verve, du raisonnement et de l'imagination, de la sensibilité et du langage. Mais, pour l'orateur, comme pour le poëte, avec un génie, un talent, un mérite égal; avec des moyens extérieurs et des conditions accessoires parfaitement les mêmes, la supériorité restera toujours à celui dont l'inspiration sera plus pure et plus haute, la conviction plus sainte et plus vraie, plus profonde, plus en harmonie avec les besoins de l'être moral. Alors, seulement, pourra se produire, dans sa plénitude, l'homme de bien habile à bien dire; alors pourra se réaliser, d'une manière parfaite, l'adage si connu: C'est le cœur qui rend éloquent.

Si la poésie, d'une part, et si l'éloquence, de l'autre, dans leur sens précis et en quelque sorte technique, sont, par excellence, les deux formes essentielles de l'art exquis de la parole, elles n'en sont pas les formes uniques. Cet art, le premier de tous, le plus spirituel et le plus complet, le plus puissant et le plus propre à exprimer toutes les nuances de la pensée, tous les mouvements, toutes les affections du cœur, est susceptible de se modifier, selon le but qu'il se propose,

et de varier sa physionomie, tout en conservant, à des degrés divers, son caractère esthétique. C'est ainsi qu'en dehors de la poésie et de l'éloquence proprement dite, il aspire à satisfaire le sens du beau et du goût, dans tous les genres de composition littéraire; dans l'exposition historique et philosophique, scientifique et didactique; dans les œuvres d'imagination, destinées à l'amusement de l'esprit, à la peinture des caractères et des mœurs, et jusque dans le commerce épistolaire et dans la simple conversation. Il n'est point de sujet que l'art du langage ne puisse traiter avec grâce, avec dignité et avec un charme spécial, pourvu qu'il opère sous l'inspiration du goût, qui doit présider à toute œuvre de la parole, et qui lui imprime, à un degré quelconque, le cachet du beau.

Considérée dans l'ensemble de ses rapports avec le développement des nations et l'éducation générale de l'esprit humain, la littérature, de concert avec les beaux-arts, est une des puissances les plus énergiques, qui concourent au progrès des facultés spirituelles; un des éléments constitutifs les plus importants et les plus actifs de la civilisation et de la culture; une des phases les plus attrayantes et les plus dignes d'attention de la vie historique des peuples.

Tantôt elle prélude instinctivement, et sous l'impulsion native de la race, à l'épanouissement graduel de toutes ses ressources; tantôt elle naît d'un contact avec

des races plus avancées, et subit de bonne heure des influences étrangères, qui lui impriment un caractère moins spontané, un cachet précoce d'imitation, d'assimilation et de réflexion, une physionomie moins originale. Ses débuts sont presque toujours, surtout chez les peuples spontanés, des chants sacrés et héroïques, dans lesquels se reflètent poétiquement, les souvenirs de l'histoire, les symboles, les mythes et les croyances religieuses. Chez certaines races, ces chants primitifs restent isolés et sans liaison artistique entre eux; chez d'autres, plus remplies de séve, ils aboutissent à l'épopée, dans laquelle viennent se fondre, au moment le plus favorable, sous l'inspiration grandiose de quelque puissant génie, tous les éléments traditionnels et poétiques de l'existence nationale. Autour et à la suite de ces éléments épiques, ne tardent pas à se développer, sous leurs faces diverses, d'une part, les genres lyrique, dramatique et didactique, avec leurs divers mélanges; et, de l'autre, l'éloquence et les genres en prose, tout autant de manifestations variées du mouvement spirituel et de la vie littéraire des peuples civilisés.

Une fois éveillé au sein d'une nation, l'esprit littéraire, à moins de circonstances historiques qui en paralysent l'essor, s'alimente, s'accroît, se développe et se perfectionne, par l'étude et l'émulation, par la communauté spirituelle et par les contacts, jusqu'au mo-

ment où il a atteint son caractère le plus pur et le plus classique. Il décline souvent ensuite, avec la nation elle-même, pour subir une décadence, qui peut être définitive, ou qui, d'autres fois, n'est qu'une transition, pour arriver à quelque nouvelle phase, susceptible de nouveaux progrès.

Cette même progression a lieu sur une grande échelle, dans la marche et le développement de la littérature générale; soit d'une grande époque, comme l'antiquité et le moyen âge; soit d'un ensemble de peuples, appartenant à une même race et communiquant entre eux, sous l'influence d'une culture commune et d'une civilisation analogue et solidaire.

Là ont lieu, dans des proportions plus vastes que chez un peuple isolé, ces contacts, cette émulation, ce rayonnement spirituel de chacun sur tous, de tous sur chacun, d'où résulte une fécondation littéraire mutuelle, une allure commune d'esprit et de goût, dans toutes les parties de l'art. Plus s'étendent, comme de nos jours, les relations réciproques des peuples; plus les races diverses entrent en rapport, apprennent à se connaître, à se comprendre, à communiquer; et plus aussi acquiert d'influence ce rayonnement littéraire, qui tend, comme tout élément de culture humaine, à couvrir la surface du globe et à provoquer, à favoriser l'épanouissement général d'une culture commune et solidaire pour toute l'espèce.

De là, l'immense importance qu'acquiert la littérature, sa haute signification comme branche d'étude historique, envisagée au point de vue élevé de l'éducation du genre humain, et dans le cercle national et dans la sphère universelle, où vient se fondre et s'harmoniser la vie de toutes les nations.

Heureux, si les grands principes du goût, qui relèvent à la fois du beau, du vrai et du bien, étaient mieux connus, mieux goûtés et mieux appréciés, étudiés plus sérieusement, appliqués avec plus de conscience, et dans l'intérêt de l'art, et dans l'intérêt du progrès réel! Quelle révolution bienfaisante ne verrait-on pas alors s'opérer dans la culture des esprits! Comme on oublierait ces productions innombrables, qui égarent l'intelligence, exaltent et souillent l'imagination, dépravent le goût, pervertissent la volonté, corrompent le cœur et les mœurs, et ne cessent, en troublant l'harmonie de l'âme, d'allumer et d'exciter les passions, dont sont victimes de plus en plus les individus et les sociétés. Le devoir de tout écrivain consciencieux est de peser, à la balance du sanctuaire, la responsabilité de son œuvre et de sa parole, et d'exercer son sacerdoce littéraire, comme un interprète du Verbe de Dieu, en s'efforçant de faire briller jusque dans ses moindres écrits, les lueurs qu'il a pu saisir de la vérité, de la pureté et de la beauté éternelles.

VII.

De la science et de la philosophie.

Si le besoin du beau exerce sur l'âme un attrait puissant, qui la captive et qui l'émeut, qui provoque en elle le développement du goût et l'activité féconde, qui donne naissance aux beaux-arts et à la belle littérature; le besoin du vrai, pour le vrai lui-même ou pour ses applications, n'a pas moins d'empire sur l'esprit humain et devient, à son tour, le principe générateur de la science et de la philosophie, deux éléments constitutifs et essentiels de la civilisation et du progrès.

Le vrai absolu, c'est l'esprit tout parfait lui-même, dans son essence harmonieuse, telle qu'elle est en soi et se produit dans les lois nécessaires des êtres. Il a, comme le beau, son essence en Dieu, et dans son Verbe révélateur. Comme le beau lui-même, et nous dirons, par analogie, comme la lumière, il rayonne dans la création, s'y réfracte, s'y décompose, s'y réfléchit sous mille nuances relatives; et c'est à l'esprit de l'homme, qui est de la race de Dieu, qu'arrivent ces reflets divers, pour les recueillir, les rassembler, les réunir en un foyer spirituel, où l'image complète de Dieu et de la vérité pure tend à se former, et à se rendre de plus en plus claire à l'intelligence et à la conscience.

Chaque faculté de l'âme humaine s'assimile, à sa manière, et ramène au foyer commun, ces rayons divers de la vérité relative, tels qu'ils se produisent et qu'ils se jouent, dans la nature et dans la vie.

La sensibilité extérieure en perçoit les impressions, dans les phénomènes du monde physique, et les transmet, sous forme de sensations, à l'imagination, à la mémoire, à l'entendement. Le sens intime, de son côté, en perçoit les impressions, sous forme de sentiments, dans les phénomènes de la vie psychologique et du monde spirituel, et les confie, à son tour, aux puissances représentatives, actives et reproductrices de l'être pensant. L'intelligence profite de toutes ces ressources; les élabore par la pensée; tire de ce trésor inépuisable, et toujours nouveau, de sensations et de sentiments, d'images et de souvenirs, les idées et les notions, les conceptions et les jugements, les raisonnements, les intuitions, et en compose, en elle-même, un tout intellectuel, lié dans toutes ses parties, avec plus ou moins de conséquence et d'ensemble, qui constitue un système quelconque de connaissances ou de science.

La connaissance résulte de l'observation et de l'expérience des faits sensibles et spirituels, ainsi que de la perception de leurs relations et de leurs rapports. La science en cherche la raison d'être; en sonde les causes et les lois, et tend plus spécialement à les rat-

tacher à l'unité d'un principe commun, qui les féconde et les explique. La connaissance, qui sert de base à la science, peut être plus spontanée et plus ou moins incohérente; la science suppose plus de réflexion et de profondeur, d'ensemble et de liaison, de pénétration et d'étendue dans la pensée. La connaissance, à la portée du plus grand nombre, constitue l'instruction vulgaire; la connaissance systématique et réfléchie, intuitive et organique, forme la science des vrais savants, dont le rôle providentiel et historique est d'agrandir, de siècle en siècle, la sphère de l'esprit humain, d'étendre son horizon et de lui donner, à la longue, la conscience toujours plus claire, des innombrables manifestations du Verbe de Dieu, jusqu'à ce qu'il l'ait saisi personnellement, reconnu dans sa plénitude, et contemplé avec amour dans sa splendeur et dans sa gloire.

Au début de la vie des peuples et surtout des peuples théocratiques, existe un pressentiment de cette unité divine, d'où rayonne et où reviennent aboutir toutes les lueurs de la vérité et de la science. La religion les réunit toutes; le prêtre en a le monopole; les livres sacrés en sont l'encyclopédie, et le système des connaissances se groupe et se subordonne, à mesure qu'il se développe, autour du centre divin, tel que l'a conçu le sacerdoce national. Mais là, où s'efface l'influence théocratique; où l'ordre social repose sur une autre

base; où la liberté des intelligences se donne carrière, et prend son essor, à la faveur des instincts innés, des institutions et des mœurs, l'unité religieuse de la science fait place à la variété; le tronc primitif du savoir humain pousse, dans tous les sens, des branches et des rameaux qui s'isolent; chaque ordre de connaissances constitue pour soi une science à part; le principe commun qui, dans l'origine, tenait en faisceau toutes les vérités, cesse de les unir, et il s'opère, dans l'activité de l'esprit humain un morcellement, une division du travail, qui favorise, d'une part, le développement de chaque science; mais qui, d'autre part, en fait disparaître l'unité d'ensemble et en quelque sorte la science des sciences.

Cet état de choses, toutefois, n'est que temporaire. S'il vient d'une disharmonie contre les fonctions naturelles de l'esprit humain, il tient, sous d'autres rapports, à l'esprit de progrès, qui tend à approfondir toutes choses; qui ne peut atteindre ce but, qu'en divisant ses efforts; et qui, parvenu à se créer un horizon plus complet, devra reconnaître enfin, que tous les rayons du vrai émanent de l'astre divin, source et principe de toute lumière, qu'il avait perdu de vue et qui brille de nouveau pour lui, dans les profondeurs des cieux.

Il résulte de tout cela, que dans le domaine de la science, comme dans celui de la littérature et de l'art, de la religion et du langage, de la société et des races,

de l'humanité elle-même et de la nature tout entière, se montre à la base et au point de départ, une unité profondément organique, qui recèle les germes féconds d'une variété sans limites; qui, par une évolution progressive de tous ces germes féconds, enfante historiquement cette variété, dont les éléments divers se distinguent les uns des autres, par des caractères individuels, sans perdre l'affinité plus ou moins prochaine, qui les relie les uns aux autres, et qui les rattache, comme les rameaux et les branches d'un même tronc, au centre commun dont ils émanent.

Ce centre commun, c'est le Verbe créateur et révélateur, qui éclaire intérieurement et vivifie l'esprit de l'homme; qui lui donne, à l'origine, une intuition spontanée et non réfléchie des choses; qui lui ouvre, peu à peu, des perspectives toujours nouvelles et plus distinctes, à mesure qu'il fait des progrès dans la conscience de lui-même, de l'univers et de Dieu; qui, au sein même de l'unité spirituelle humaine, diversifie les aptitudes individuelles; les pousse en tout sens, selon les vues de sa sagesse, à exploiter le champ sans limites de l'observation et de la pensée; fait sortir historiquement de l'activité respective de toutes ces aptitudes diverses, la diversité des sciences, et enseigne aux bons esprits, capables de le comprendre, à les ramener à l'unité, sous forme de philosophie et de haute sagesse chrétienne.

Placé en face de lui-même, de l'univers et de Dieu, l'esprit scientifique, dans ses aptitudes diverses, constate peu à peu, progressivement, les faits et les lois, dont l'ensemble, saisi clairement et profondément compris, jusque dans sa cause première, doit constituer la science idéale, la philosophie définitive de la science. Il a devant lui, pour accomplir cette tâche, la série des âges; il la poursuit sans interruption à travers les siècles; enregistre, dans la mémoire des peuples et du genre humain, ses acquisitions successives; en tire des applications sans fin, à tous les besoins matériels et spirituels de l'humanité; élève ainsi continuellement le niveau commun des connaissances humaines et de la culture particulière et générale, et constitue, dans l'histoire, un des éléments les plus importants et les plus féconds de la civilisation et du progrès.

C'est en suivant cette voie, que l'esprit humain, en développement, a donné naissance à diverses branches de sciences, qui se ramifient et se subdivisent, à mesure qu'on les soumet à une étude plus spéciale, et qu'on peut classer, selon qu'elles s'occupent de l'univers, de l'homme ou de Dieu, en sciences cosmologiques, anthropologiques et théologiques.

Au groupe des sciences cosmologiques, se rattachent les sciences mathématiques et physiques, les sciences naturelles et médicales et les sciences d'application.

L'ordre des sciences mathématiques n'emprunte à

l'observation que des notions relatives aux grandeurs et aux mesures, dont les lois procèdent de Dieu, président à tout l'univers et sont contenues en principe, dans l'esprit de l'homme, qui les déduit par la pensée. Cet ordre comprend : l'arithmétique et l'analyse mathématique ou l'algèbre, la géométrie, la mécanique et l'uranologie ou l'astronomie.

L'ordre spécial des sciences physiques a pour objet particulier, les propriétés inorganiques des corps naturels et les phénomènes qui s'y rattachent. Cet ordre comprend : la physique et la chimie, la géologie, avec la minéralogie et la géographie physique.

L'ordre des sciences naturelles porte plus spécialement sur l'étude des êtres organisés ou vivants, et comprend : la botanique, la zoologie, l'anatomie et la physiologie végétale et animale.

L'ordre des sciences médicales s'occupe des modifications produites par les différents agents et par les circonstances diverses, sur la vie et ses phénomènes, dans l'homme et les animaux. Cet ordre comprend : l'hygiène et la pharmaceutique, les diverses branches de la médecine proprement dite et de la chirurgie.

L'ordre des sciences d'applications porte sur les procédés relatifs à l'exploitation de la nature, au profit de l'homme, et se compose des sciences agronomiques et économiques, technologiques et industrielles.

Au groupe des sciences anthropologiques se ratta-

chent : les sciences philosophiques, la science de l'éducation, les sciences du langage, les sciences historiques et les sciences sociales.

Les sciences philosophiques ont pour but de connaître l'âme humaine et toutes les phases de sa vie, avec les moyens d'investigation et de certitude dont elle fait usage, pour découvrir la nature des choses et le premier principe des êtres. Cet ordre comprend : la métaphysique cosmologique, psychologique et théologique; la psychologie proprement dite et la logique, la morale et la philosophie religieuse.

La science de l'éducation a rapport au développement de l'homme physique, intellectuel et moral, à l'aide de l'éducation, et constitue les diverses branches de pédagogie.

Les sciences du langage portent sur les langues, sur la littérature et sur l'art, considérés comme instruments intellectuels et esthétiques de la pensée. Elles comprennent : la linguistique et la philologie, la grammaire, la rhétorique et la poétique, l'esthétique ou théorie du goût, la critique de l'art et la critique littéraire.

Les sciences historiques s'occupent du développement et de la vie du genre humain, dans la succession des temps et sur tous les points du globe. Elles comprennent : l'histoire proprement dite, avec la chronologie, la géographie historique et l'ethnographie,

l'archéologie, la critique historique et la philosophie de l'histoire.

Les sciences sociales ont rapport aux conditions d'existence et au régime des sociétés, dont l'histoire retrace le développement, la vie successive. Elles comprennent : la législation et la jurisprudence, la politique proprement dite et la diplomatie, l'économie politique et la statistique, la science militaire, avec la tactique, la stratégie, etc.

Enfin, au groupe des sciences théologiques, se rattachent les diverses branches des sciences religieuses, qui s'occupent de Dieu et de ses rapports avec l'homme, d'après les principes sur lesquels reposent les croyances communes ou distinctives, les pratiques du culte et l'organisation de la société au sein de chaque religion.

Cet ordre comprend : la théologie naturelle et la théologie positive, la théologie spéculative et la théologie pratique, la critique et l'exégèse des livres sacrés, la dogmatique et la morale, la symbolique et la liturgique, l'apologétique et la polémique, le droit canonique et l'histoire de la religion et de l'église.

Tout ce vaste champ de la science ne présente, à l'origine de l'histoire des peuples, qu'une faible récolte de connaissances élémentaires, plus ou moins incohérentes, qui se transmettent par tradition; qui se formulent dans des mythes et des symboles religieux, et dans des légendes poétiques; dans les maximes et les

préceptes des sages; dans les usages populaires. Peu à peu les observations s'augmentent; les expériences se multiplient et se répètent, et la spéculation s'efforce déjà de les réduire en système, en mêlant encore la fiction aux données de la connaissance réelle. Les prêtres et les poëtes se font les dépositaires de ces premiers rudiments, qui continuent à s'augmenter, jusqu'à ce que, à l'enfance des peuples et à leur jeunesse poétique, succède la virilité, l'âge positif de la vie. La réflexion vient alors; la curiosité raisonnée s'éveille; l'esprit observe et travaille, dans un but déterminé; étend ses recherches du passé au présent; constate et enregistre les faits et leurs lois, les notions reçues, les idées acquises, les découvertes à faire; abandonne à la poésie, le domaine de l'art et de la fiction, et ouvre à la prose, celui de la méditation et de la pensée investigatrice et méthodique.

Pour peu que s'y prêtent les circonstances naturelles; le génie de la race; les événements de l'histoire; le mouvement et les loisirs de la vie; les relations mutuelles et les contacts sociaux; le caractère des institutions et des mœurs; l'accroissement des besoins, de la prospérité et du bien-être; le développement des intérêts, de l'industrie et du commerce; l'essor de la littérature et de l'art, de l'intelligence, de la liberté et de l'ambition individuelle et collective; on voit bientôt s'élever le niveau des connaissances; se perfectionner

les méthodes; se constituer l'esprit scientifique ; s'organiser peu à peu un système plus fécond, plus vaste et plus régulier, de théories et de procédés pratiques, dans toutes les sphères de la vie; se produire des hommes spéciaux, des écoles, des associations, des institutions savantes, et surgir, enfin, une élite d'observateurs et de penseurs; qui créent une littérature scientifique; qui font marcher l'œuvre intellectuelle, chacun pour sa part et tous ensemble, vers un but commnn, et qui étendent graduellement, pour chaque époque, pour chaque nation, pour tout le monde civilisé, la sphère des connaissances acquises et le domaine de la science et de la culture spirituelle.

C'est ainsi que, de jour en jour, viennent se réunir au foyer de la conscience intellectuelle, tous les éléments du vrai, que l'esprit humain saisit, dans la création, dans l'humanité elle-même et dans la contemplation de son éternel auteur. Au vague primitif de toutes ces lueurs, succèdent progressivement une netteté, une précision, et une rigueur toujours plus grande, qui impriment à tous les ordres de connaissances, le caractère scientifique; qui fécondent ainsi le génie de l'homme; stimulent et développent toutes ses aptitudes; le font avancer, à pas de géant, dans le domaine de la théorie, des applications et de là pratique, et étendent son horizon général, de manière à lui permettre d'embrasser enfin d'un regard la magnifique unité, d'où

émanent, comme de leur centre, toutes les vérités relatives.

C'est à chercher cette unité, à retrouver ce centre de vie, à revenir au foyer divin de toute vérité et de toute science, que tend, dès les premiers âges, l'instinct scientifique de la race humaine, sous forme de philosophie. Mais, comme nous l'avons fait voir, ce n'est qu'à la lumière de l'Esprit de Dieu que l'homme peut connaître la vraie nature de ce Dieu, qui seule donne la solution de toute question transcendante, la révélation de tous les mystères et le dernier mot de toute connaissance et de toute science.

« Ce sont des choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme, et que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit; car l'Esprit fonde toutes choses, même ce qu'il y a de plus profond en Dieu. Et qui est-ce qui connaît ce qui est dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? De même aussi, personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » (1 Cor. II, 9—11.)

VIII.

Des mœurs, de la morale et du droit.

A côté des besoins de l'utile, du beau et du vrai, qui donnent naissance à l'industrie et au commerce, à l'art et à la littérature, à la science et à la philoso-

phie, s'élève le besoin du saint et du juste, qui tend à gouverner l'homme, à régler ses mœurs, à constituer la morale, la politique et le droit, et à faire entrer dans l'histoire, de concert avec la religion, l'élément modérateur de la civilisation et du progrès.

Le saint, comme le juste, dans son essence idéale, c'est l'Esprit éternel lui-même, dans son amour infini, personnel et libre; constituant en soi le souverain bien; tendant sans cesse à le faire régner dans le monde, à l'aide des lois qui le régissent; s'imposant spécialement à la liberté humaine, comme principe et fin de sa vie normale, individuelle et collective, et assignant à la justice dans la création morale, la place qu'occupe la justesse dans la création matérielle, la beauté dans l'art et la vérité dans la science.

Condition d'ordre et d'harmonie, de vie et de santé, de félicité et de paix, au sein du monde des esprits, le saint et le juste, qui ont leur reflet sensible dans l'ordre de l'univers et dans l'harmonie des lois naturelles, ont ainsi leur source en Dieu et dans son Verbe éternel; se manifestent à la créature par l'intermédiaire de ce Verbe révélateur et de l'Esprit qui vivifie; sollicitent, par lui, le cœur et l'esprit de l'homme; trouvent un écho dans sa conscience; s'y posent impérieusement, en face de la volonté, de la liberté, comme loi morale obligatoire; y développent le sens du bien et du mal, de la responsabilité et du devoir,

du mérite et du démérite, du droit individuel et commun ; déterminent dans l'individu et la société, par opposition aux tendances brutales, aux passions et aux intérêts égoïstes, une lutte toujours renaissante; et ont pour dernière fin de rétablir l'équilibre dans l'âme humaine; de pondérer les libertés et les volontés; de fonder les droits, dans leur connexion avec les devoirs; de soumettre au droit, la force désordonnée; de poser la société sur ses éternelles bases, et de consommer, selon le plan de Dieu, dans la justice et dans l'amour, l'harmonie morale, toute spirituelle et toute divine, qui constitue le règne de Dieu par le triomphe de son Christ.

Cette lutte, qui a pour principe l'antagonisme moral dans l'homme, date du moment même de la chute; s'opère dans l'individu, dans la famille et dans l'état, et commence avec l'histoire. Elle tend, à travers les siècles, à organiser péniblement, au sein du chaos moral, les sociétés petites et grandes; se mêle aux débuts, aux évolutions et aux destinées de tous les états politiques, et contribue diversement, sous l'influence de la nature et de la race, du tempérament et du genre de vie, des religions, des institutions et des intérêts matériels et spirituels, à donner naissance aux mœurs, où se réfléchit, comme dans un miroir, la vie historique des nations.

Toutes nos études précédentes ont fait connaître suffisamment ces influences de la nature et de la race,

du tempérament et du genre de vie, de la religion et de l'état, de l'activité industrielle et commerciale, artistique et littéraire, scientifique et philosophique, d'où naissent les mœurs sociales, qui forment comme le foyer de la culture totale des peuples, dans ses rapports essentiels avec la morale et avec le droit.

La religion d'un peuple en particulier, selon ses lumières, ses ressources et ses moyens, aspire à réaliser dans la vie de ce peuple, son idéal, quel qu'il soit, de sainteté et de justice; à lui donner une morale, des mœurs, une politique et un droit, analogue à ses principes; à imprimer son sceau à toute sa vie nationale; à donner le ton à toute son histoire. De là, dans l'esprit, dans les mœurs et dans l'existence sociale des différents peuples, ces contrastes si frappants, ces physionomies si diverses, ces nuances morales si profondément tranchées, selon qu'ils perçoivent le juste et le saint, à travers le prisme des religions de la nature ou des religions de l'esprit, du paganisme ou de l'islamisme, du judaïsme ou du christianisme; et, dans ce dernier cas, d'un christianisme énervé, abâtardi et corrompu, ou d'un christianisme vivant; d'un christianisme inintelligent, formaliste, étroit et exclusif, ou du christianisme normal, dans sa pureté et dans sa sincérité, dans sa vigueur et dans sa séve.

A la morale religieuse d'un peuple, telle qu'elle sort de sa religion traditionnelle et nationale, se rattachent

ainsi, comme à leur principe, sa morale sociale et individuelle, son droit et sa politique; et l'étude des mœurs, à ce point de vue, est l'un des aspects les plus importants, sous lesquels puisse se présenter le développement des nations, dans les études historiques.

Un intérêt non moins puissant s'attache à l'étude des mœurs et des institutions sociales, au point de vue de la raison et de la conscience, considérées en elles-mêmes et en dehors de toute religion constituée. A côté, et indépendante de la religion traditionnelle, se prononce incessamment, en effet, dans l'intelligence morale, individuelle et collective, l'action plus ou moins obscure ou plus ou moins nette, du Verbe révélateur, qui tend à diriger l'homme, à dissiper ses ténèbres, à régler sa vie, à débarrasser ses mœurs de la routine et de l'erreur. Ce mouvement tout spirituel, tantôt dans l'individu, tantôt dans la société, se produit d'abord instinctivement, puis à l'état réfléchi, philosophique et scientifique, et a pour mission providentielle, de restaurer dans l'humanité le sens et l'instinct du bien; de dévoiler, quand il le faut, les préjugés et les abus traditionnels; de raviver les aspirations morales; d'amener graduellement l'épuration des principes, le progrès des mœurs, le perfectionnement des institutions, et de préparer, à la longue, le triomphe définitif du juste et du saint, tel qu'il se révèle dans le christianisme et qu'il se pose dans le Christ.

Grâce à ces instincts innés de la conscience et de l'esprit, s'affaiblissent insensiblement et s'usent, au sein des sociétés, une foule d'éléments nuisibles et contraires à la moralité et à la justice; surgissent, à leur place, des principes et des éléments plus féconds et plus moraux, et se manifeste un progrès réel, dans les doctrines et dans les mœurs, dans les institutions, l'opinion publique et tout l'esprit des nations.

C'est cette manifestation du principe moral, dans la vie historique des peuples, à l'aide de la religion, d'une part, et de la conscience, de l'autre, qui se formule incessamment et prend un corps, dans les symboles et les usages, dans les coutumes et dans les mœurs, et qui devient, sous l'influence des faits et des intérêts, des relations et des contacts journaliers, le principe générateur du droit positif, tel qu'il se développe dans l'histoire.

Le droit est l'ensemble et l'harmonie des rapports obligatoires qui unissent les hommes entre eux, et qui naissent du caractère inviolable de la liberté et de la propriété de chacun et de tous, en présence les uns des autres.

Tel qu'il découle en principe des lois éternelles du juste, il prend le nom de droit naturel; a ses racines dans la conscience; se rattache à la morale et est obligatoire pour tous.

En s'alliant aux intérêts, aux préjugés et aux passions,

le droit naturel revêt des formes diverses; se modifie et se façonne, sous l'influence perpétuelle des circonstances historiques, et enfante, de cette manière, le droit positif, qui porte l'empreinte des mœurs et des idées nationales; qui se compose d'un élément philosophique et d'un élément historique; confond ces deux éléments dans un même ensemble concret, et les exprime par des formules, par des axiomes et par des dogmes.

Le droit positif prend naissance dans la famille; se développe dans la tribu et dans la cité politique; s'élève et croît, sous les auspices de la religion; se manifeste, à l'origine, par le symbole et par le drame; revêt, en tout, un caractère individuel et national; réside, d'abord, dans les usages et dans les mœurs; et passe, enfin, de la conscience et des coutumes, à ce qu'on nomme le droit écrit, qui se formule dans le style et dans les formes législatives.

Fondé à la fois sur les données de la conscience, et sur la pratique des ancêtres, le droit positif d'un peuple pénètre sa politique, façonne son état social, imprime sa physionomie à sa nationalité, dont lui-même reflète l'image, et devient, dès qu'on l'écrit, d'une part, législation, de l'autre, doctrine et littérature, et, de l'autre, jurisprudence.

La législation est l'expression et le style du droit; mais elle ne le constitue pas. La doctrine le systéma-

tise, le raisonne et le réduit en théorie; la littérature en étudie et en fait connaître les monuments; la jurisprudence en détermine l'application, en discute, en fixe et en précise la pratique.

Le droit a sa philosophie, son histoire, sa dogmatique et son exégèse ou son interprétation.

La philosophie du droit en étudie les origines dans la nature même de l'homme, dont elle déduit les principes éternels du juste et des préceptes obligatoires; l'histoire du droit en étudie le développement et les destinées dans la vie des peuples, en fait mieux comprendre l'esprit et en agrandit les perspectives; la dogmatique établit les théories et les doctrines, qui étendent la sphère rationnelle du droit et préparent ses progrès futurs; l'exégèse, enfin, explique, interprète les lois et en fait jaillir des lumières, qui en rendent l'application plus facile, plus normale et plus féconde.

Les lois elles-mêmes sont naturelles et primitives, fondées en nature et reconnues par tous les hommes; ou positives, accidentelles et arbitraires, pouvant changer, selon l'occurrence, selon les besoins et au gré du législateur.

Les unes, comme lois fondamentales, constituent l'état, dans ses formes organiques, et donnent naissance au droit public intérieur; les autres, qui sont ou naturelles ou spéciales, ou fondées sur des traités,

en règlent les rapports avec les autres états, et forment le droit des nations ou le droit des gens et le droit international. Les unes, sous le nom de lois politiques, organisent à l'intérieur les pouvoirs constitués, déterminent les compétences, établissent les droits publics des citoyens et leurs devoirs envers l'état, et fondent le droit politique. Les autres, sous le nom de lois civiles, garantissent tous les intérêts privés, règlent l'état des personnes, la propriété et la possession, les obligations et les contrats, et donnent naissance au droit civil. Les unes, enfin, appelées lois de procédure, régularisent la marche des tribunaux et règlent l'action judiciaire des particuliers entre eux, dans la poursuite de leurs droits; les autres, sous le nom de lois criminelles, servent de sanction à toutes les parties du droit, punissent les infractions, selon qu'elles se qualifient de contraventions, de délits ou de crimes, contre les particuliers ou contre l'état, et fondent le droit criminel.

Le recueil qu'on fait de ces lois diverses, prend le nom de code; et, de là, les diverses espèces de codes, comme le code civil, le code de procédure, le code pénal, le code de commerce, le code militaire et tout autre code spécial, selon la nature des lois et les objets dont elles s'occupent.

Comme élément constitutif de la culture sociale des peuples, le droit, dans son union avec la religion et

la conscience, avec la morale et avec les mœurs, avec la complication des intérêts matériels et spirituels, et avec toutes les circonstances ethnographiques et historiques, qui concourent au développement des nations, est une des faces de l'histoire humaine les plus graves et les plus intéressantes, au point de vue philosophique de la civilisation et du progrès. Reflet des instincts sociaux et de la notion pratique du juste, telle qu'elle est comprise à tous les degrés de la vie historique, il présente dans ses symboles et dans ses usages, dans ses coutumes et dans ses formules, dans ses règles et dans ses lois, dans ses théories et dans ses applications, la mesure extérieure du développement moral des peuples, soit errants, soit sédentaires, soit barbares, soit policés. Sa physionomie revêt des traits différents, selon qu'il reflète la vie des états, sous le régime patriarcal ou sous le régime de la vengeance, de la composition et de l'amende; sous le régime théocratique ou sous le régime de l'état complet, politiquement organisé; sous le régime despotique ou libre, monarchique ou républicain, aristocratique ou démocratique.

Il conserve, à travers ses évolutions historiques, son caractère original, soit dans ceux de ses éléments qui sont le résultat spontané du génie de la race; soit dans les emprunts étrangers, qu'un travail d'assimilation a fait entrer dans le courant du développement et de la

vie nationale. Ce cachet individuel, qui marque le droit, les mœurs et tout l'état social d'un peuple, n'en exclut en aucune manière les phases mobiles et variées, inséparables des progrès qui peuvent se manifester, tantôt sous l'influence de la nationalité toute seule, tantôt sous une impulsion d'ensemble, actuelle ou traditionnelle, qui s'exerce solidairement, sur les peuples d'une même région, d'une même époque et d'une culture analogue.

C'est une étude intéressante et féconde, que l'étude de ces phases variées, qui se prononcent successivement dans les mœurs et dans le droit des nations; qui se développent parallèlement au progrès des idées religieuses et philosophiques, des principes moraux, de la culture des esprits et des réformes sociales; qui se produisent, tantôt au sein d'un peuple isolé, tantôt au milieu d'un groupe de peuples, soumis à des influences communes, marchant de concert vers une civilisation plus haute, et servant, en quelque sorte, de précurseurs à l'humanité, dans sa marche progressive vers une culture idéale.

Il résulte de cette étude, que quels que soient les détours et les directions, en apparence rétrogrades, que suivent les nations dans la réalisation historique du juste, il s'opère, en définitive, quoique lentement, dans les mœurs et dans le droit, un progrès total, résultat pénible des progrès partiels, qu'enfante la lutte des principes moraux contre les passions égoïstes.

En vertu même de ce progrès, tantôt plus ou moins voilé, tantôt manifeste, le droit positif doit tendre, partout, à devenir l'expression plus pure du droit naturel et de la justice; à se pénétrer peu à peu d'un esprit d'équité et de douceur, en rapport avec la pensée chrétienne; à faire entrer dans les mœurs et dans les lois, l'élément divin de la charité, et à se résoudre, enfin, comme couronnement de l'œuvre sociale, dans l'harmonie libre des volontés, à la lumière du Verbe fait chair, et sous l'influence régénératrice de l'Esprit de Dieu.

IX.

De la religion, considérée comme élément de premier ordre dans le développement de la civilisation humaine. Des populations rétrogrades et des populations progressives.

L'étude que nous venons de faire des éléments fondamentaux de la civilisation humaine, nous a révélé des germes précieux de vie spirituelle, qui tous sont innés à l'homme, par le fait même de sa nature; qui donnent naissance à son activité industrielle et commerciale, artistique et littéraire, scientifique et philosophique, morale et sociale, et sont susceptibles d'un développement plus ou moins complet et harmonieux, qui constitue dans son ensemble la culture des sociétés.

Cette culture, liée avant tout aux dispositions innées, personnelles ou nationales, s'effectue sous l'influence

de la nature extérieure et des contacts sociaux, du genre de vie et du langage, de la religion et de l'état; leur emprunte ses caractères distinctifs; languit, devient stationnaire, s'arrête dans l'isolement, et s'épanouit, sous l'action féconde des relations réciproques.

De toutes les influences qui s'exercent de cette manière sur la culture des nations, la plus vaste, sans contredit, et la plus profonde, est celle de la religion, qui pénètre intimement toutes les puissances de l'être humain; tend à régner dans la conscience; à passer de la conscience dans la vie; à régler toutes les relations et les phases diverses de l'existence individuelle et collective, et à faire, dans son ensemble, l'éducation des individus et des peuples, dans le sens de l'idéal qu'elle a conçu de la vie humaine, de l'humanité et de Dieu.

A ce point de vue, le plus important de tous, le principe vital de la civilisation et de la culture d'un peuple, ne réside ni dans ses richesses, dans son industrie ou dans son commerce; ni dans l'abondance de ses jouissances extérieures; ni dans son art, sa littérature ou sa science; ni dans les formes de sa politique, de son droit ou de son état social. Il faut le chercher dans sa religion, qui est, à la fois, l'élément le plus profond de sa vie intérieure, le ressort le plus intime de toute sa vie spirituelle, le principe générateur et régulateur de son existence morale.

Plus la religion d'un peuple réfléchit fidèlement la lumière divine, se développe d'une manière normale et exerce une influence sanctifiante sur l'individu et la société ; et plus aussi, s'élève et se purifie toute la culture de ce peuple ; plus tendent à former un tout, dans le vrai sens du progrès, à l'intérieur et au dehors, son industrie et son commerce, son art et sa littérature, sa science et sa philosophie, sa politique et son droit, ses mœurs, ses principes, sa vraie dignité, ses affections sympathiques et ses rapports d'harmonie avec le reste du monde.

De toutes les religions qui ont paru sur la terre, et dont les doctrines et l'influence ont été appréciées par nous, dans une étude précédente, le christianisme est la seule qui ait résolu la grande question de l'idéal, le mystère de Dieu, le problème immense de la dignité et de la destinée humaine, la grande énigme de l'histoire et la vraie question du progrès, en lui donnant pour principe la libre assimilation de l'humanité avec le Christ de Dieu, par la puissance de l'Esprit.

Sous l'impulsion de ce principe et des ressorts tout spirituels qu'il met en jeu, le christianisme est en mesure d'organiser, à perpétuité, de la manière la plus précise, la plus complète et la plus large, le développement progressif de l'homme individuel et social. Il aspire à le transformer en une nouvelle créature ; à régénérer et à vivifier ses puissances natives ; à subor-

donner en lui, au Verbe et à l'Esprit de Dieu, dans leur ordre hiérarchique, les besoins de l'utile et de l'agréable, du beau et du vrai, du juste et du saint; à présider à l'application de son activité libre, de ses facultés, de ses aptitudes diverses; à restaurer l'équilibre spirituel des forces humaines, et à faire naître graduellement, par une sainte pondération de toutes les tendances vitales au sein de l'espèce, cette magnifique unité organique, cette haute culture sociale, que nous annonce avec certitude la parole chrétienne, sous le nom si beau et si simple de règne de Dieu.

Le christianisme, lui seul, hostile à l'esprit charnel et stationnaire du paganisme, du judaïsme et de l'islamisme, est capable d'opérer cette œuvre de renovation, en ravivant, d'une part, les puissances intimes de l'âme, et, en provoquant, de l'autre, cette expansion sympathique, qui manque aux autres religions, qui relie les hommes entre eux et les soustrait aux influences funestes de l'isolement.

Il n'y a que lui, qui tende, par essence, à favoriser l'essor sans limites de l'esprit humain; qui fasse tomber toute barrière entre les nations; qui soit destiné et approprié, non à certains peuples, mais à tous les peuples; qui, en consacrant l'unité intérieure et spirituelle de l'humanité, se pose pour but son unité extérieure et qui, dans ses tendances spiritualistes, provoque, en tous sens, la culture humaine, dans toutes les

contrées du globe, où rien ne lui coûte, pour en assurer le triomphe.

De là, cette tendance caractéristique et distinctive du christianisme, à faire de l'espèce humaine une seule famille spirituelle; à provoquer les influences réciproques et vivifiantes des peuples les uns sur les autres; à détruire leur étroitesse et leur égoïsme national; à humaniser, si l'on peut parler ainsi, toutes les nations et toutes les races; à unir moralement, sans les altérer ni les détruire, les nationalités diverses, dans une sympathie commune, et à travailler sans cesse à réaliser l'unité de l'esprit, dans la charité fraternelle, par l'accord fécond des plus précieux intérêts et des plus nobles puissances de l'homme.

En vain l'isolement énervant de nombreuses populations; leur état errant et barbare; le morcellement de leurs tribus; la multitude de leurs langues; leur manque de culture spirituelle et littéraire; leurs religions et leurs cultes, soit dégradants, soit antipathiques à la vie de l'esprit et au relèvement de l'espèce humaine, lui opposent-ils encore de puissants obstacles: le christianisme peut tout changer. Il nivelle rapidement toutes les différences de culture, dès qu'il agit sur ces peuples. Il détruit la vie errante, chez les nations où elle existe; les amène graduellement à la vie fixe et sédentaire; provoque et favorise, dans leur sein, le développement de la famille et de l'état, de

l'agriculture et de l'industrie, de l'activité commerciale et de la culture matérielle, qu'il se charge d'organiser, dans le sens du véritable progrès. Il pousse, d'un autre côté, au développement de tous les germes de vie que récèle l'esprit humain; perfectionne, développe et spiritualise le langage; amène infailliblement, là où elle n'existe point, la vie littéraire et scientifique, intellectuelle et morale; et, au bout d'un certain temps, les différences diminuent, le niveau s'élève et les peuples autrefois barbares, prennent place parmi les nations cultivées.

Au point de vue de l'isolement et des obstacles religieux, la puissance civilisatrice du christianisme n'est ni moins grande, ni moins active. Quoique, d'après les calculs les plus récents et les plus sûrs, le judaïsme compte encore cinq millions de sectateurs dans ses rangs; le mahométisme cent soixante millions; les religions asiatiques six cents millions, et les autres paganismes deux cents millions; tandis que le christianisme ne compte que trois cent trente-cinq millions d'adhérents, dont cent soixante-et-dix millions de catholiques romains, quatre-vingt-neuf millions de protestants et soixante-et-seize millions appartenant à l'église grecque: le christianisme, tout progressif, couvre l'Europe et presque toute l'Amérique. Il évangélise l'Asie, au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest, par les conquêtes des peuples chrétiens, par le

zèle et le dévouement de ses missionnaires, et par la propagation du livre de vie, mis à la portée des peuples, dans toutes les langues indigènes.

Des tentatives analogues et des résultats semblables ont lieu sur la terre d'Afrique et, sous un autre hémisphère, chez les Indiens de l'Amérique et dans les îles de l'Océanie, qui, les unes après les autres, voient tomber, de nos jours, leur idolâtrie, leur férocité et leurs habitudes barbares.

Ainsi se réalise peu à peu, sur une échelle toujours plus grande, cette parole du Verbe éternel: « L'Évangile du royaume de Dieu sera prêché sur toute la terre, et alors viendra la fin » (Matth. XXIV, 14). « Et la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. » (Ésaïe, XI, 9). « Voici, je viens pour rassembler toutes les nations et toutes les langues; elles viendront et verront ma gloire » (Ésaie, LXVI, 18). « Tous les bouts de la terre verront le salut de Dieu » (Ésaie, LII, 10).

De toutes ces données résulte, que la mesure par excellence de la culture des nations, dans ce qu'elle a de plus intime, se trouve dans leur religion; que la religion de l'Évangile, dégagée de tout élément étroit et sectaire, est par excellence la condition du progrès; qu'à cette religion de l'esprit, supérieure à toutes les autres, appartient l'avenir du monde, et que le con-

traste le plus profond qui sépare les peuples, au point de vue de leur culture progressive, c'est la distinction qui sépare le vrai christianisme de ses contraires.

De là, dans l'histoire, deux catégories de peuples, les uns progressifs et les autres rétrogrades; les uns travaillés, à des degrés divers, par l'énergie du christianisme, dont ils ont fait leur religion et le mobile de leur culture; les autres antichrétiens et contraires à ce mobile.

Aux nations chrétiennes modernes, appartient surtout le rôle d'éclairer les autres ; de faire leur éducation, par la parole et par l'exemple, et de fonder dans le présent, pour l'assurer dans l'avenir, la vraie civilisation, en prenant l'Évangile pour règle, le Christ pour chef et son Esprit de vérité et de sainteté, pour conducteur et pour guide.

X.

Du véritable progrès et de la fin providentielle de la civilisation et de l'histoire.

En admettant ces principes, nous ne pouvons considérer les nations barbares et sauvages, encore étrangères à toute espèce de culture, comme représentant l'état primitif, dont seraient sortis spontanément, sans influence éducatrice supérieure, les peuples civilisés.

Dans cette dernière hypothèse, au lieu d'un être à son image, Dieu n'aurait fait d'abord de l'homme qu'un cannibale ou un sauvage et comme une espèce de singe.

La culture humaine serait le produit d'une évolution naturelle de cet être rudimentaire, et l'homme idéal ne serait lui-même qu'un homme des bois, sevré volontairement de ses goûts, de ses jouissances brutales, et s'élevant, sans aucun secours, par son impulsion native, jusqu'à sa plus haute puissance.

Au point da vue du christianisme, c'est le contraire qui a lieu. L'homme primitif est l'homme pur, sorti, comme image de Dieu, des mains créatrices de Dieu; sans culture encore, sans expérience, mais susceptible d'expérience et de culture; doté richement, avec plénitude, des facultés les plus limpides, dans leur plus belle harmonie; recevant son éducation première du Verbe divin, dont il accepte à l'intérieur et au dehors, les influences sans mélange; dégradé plus tard, par la révolte et par la chute; tombé progressivement, à des degrés divers, selon les races et les peuples, dans une profonde décadence, et enfin dégénéré et dénaturé, dans certains cas, jusqu'à la sauvagerie.

Les affirmations de la Parole révélatrice; les échos d'Éden et de l'âge d'or; le souvenir général d'un ancien commerce de l'homme avec la divinité; d'une félicité et d'une innocence perdues; d'une succession d'âges, où s'accroît la décadence; d'une promesse divine de restauration future; d'une famille première, à laquelle remonte l'origine des peuples: toutes ces tra-

ditions semblent trahir l'existence d'un centre de culture antique, qui s'est démembré plus tard, comme la race humaine, en plusieurs foyers distincts, et dont il est resté des germes, fécondés par certains peuples et rendus stériles par d'autres.

De ces divers peuples, entraînés, sans exception, dans le mouvement de la chute, les uns, par suite de circonstances très-diverses, sont tombés plus bas; les autres ont conservé une meilleure portion de leur dot; ont gardé des réminiscences plus abondantes et plus nettes de la culture originelle; sont restés en possession d'instincts, de puissances, de dispositions vitales, susceptibles de développements, et ont donné naissance à la civilisation païenne, si florissante et si fraîche, qu'on la croirait toute progressive, si l'histoire n'en avait montré et n'en montrait de nos jours encore les profondes lacunes, les nombreux écarts, les misères morales, les tendances stationnaires et rétrogrades, et les crises profondes d'épuisement et de marasme, qui ont mis au jour l'insuffisance de son principe.

Aucune civilisation, de quelque portée qu'elle soit, sans en excepter la haute culture des nations classiques, n'a pu, sans le christianisme, donner à l'espèce humaine, l'impulsion génératrice et illimitée de la culture idéale. L'action naturelle seule des forces humaines, quelque favorable qu'aient pu être les cir-

constances, n'a pu prévenir la décadence et la chute, dont ces forces mêmes recèlent les germes et inoculent le principe à toute création humaine.

Il a fallu spirituellement l'action décisive et rénovatrice de la révélation chrétienne, pour commencer laborieusement à neutraliser ces germes, encore si vivaces dans la culture actuelle des peuples les plus progressifs, et pour leur substituer, quoique lentement, le germe vivant de toute culture harmonique et de tout progrès réel et durable.

Le développement de la civilisation et de la culture chrétienne est l'évolution, à travers les siècles, de cette action renovatrice du Verbe incarné et de son Esprit, qui tend à produire dans l'humanité sa maturation graduelle, tant en elle-même, que dans ses rapports avec la nature entière.

Maturité de l'individu et maturité du genre, sous l'influence éducatrice et fécondante de l'esprit chrétien et au sein d'une nature restaurée et renouvelée, tel est le but idéal, vers lequel s'avance cette œuvre transformatrice, que le christianisme appelle une nouvelle création.

Pour atteindre cette maturité, l'individu comme le genre, le genre comme l'individu, doit conquérir sa liberté spirituelle; parvenir à la connaissance de Dieu, de sa sainteté et de sa grâce; arriver à la conscience de sa propre dignité, de son péché et de sa chute;

expérimenter la vraie réconciliation de l'homme avec Dieu, de l'homme avec l'homme, par la médiation du Christ, et subir volontairement la transformation toute spirituelle de son être en une nouvelle créature, pour continuer éternellement, dans une vie plus haute et par voie de résurrection, sa maturation finale.

Ainsi s'offre en perspective, comme dénouement du drame historique, la vie éternelle en Dieu, dont l'humanité trouve la garantie dans tous ses instincts moraux, dans le Christ ressuscité et dans les promesses de l'Évangile. Cette réalité idéale, où Dieu sera tout en tous; cette vie normale et sans fin, but suprême de la vie actuelle, satisfera tous les besoins, remplira toutes les lacunes, guérira toutes les douleurs, harmonisera toutes les facultés, toutes les aptitudes et toutes leurs applications, et mettra dans un éternel accord, l'utile et le bon, le beau et le vrai, le juste et le saint, que l'existence actuelle tend ici-bas à concilier, et dont l'harmonie divine constitue, en dernier ressort, la condition du progrès, le but idéal et la fin providentielle de la civilisation et de l'histoire.

FIN.

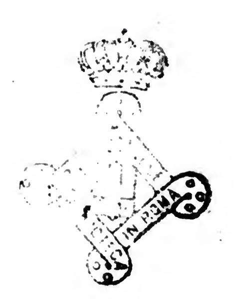

IN ROMA

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE ET DES ÉTUDES HISTORIQUES.

SOMMAIRE. Page 1

I. De l'histoire en général. — II. Du sens et de l'esprit historique. — III. Des principales fonctions de l'esprit historique. — IV. De l'observation directe des faits, du témoignage immédiat et de la tradition orale. — V. Des sources monumentales et écrites. — VI. Des monuments de l'industrie et de l'art. — VII. Des monuments écrits et des ouvrages historiques. — VIII. De la critique historique. — IX. Des connaissances nécessaires à l'intelligence de l'histoire. — X. De la philosophie de l'histoire. — XI. Des développements progressifs de l'esprit historique. — XII. Des diverses méthodes historiques. — XIII. Du rôle des nations païennes de l'Orient et de l'Occident dans les développements de l'esprit historique, jusqu'à la révélation de la loi suprême de l'histoire dans le christianisme. — XIV. De l'influence du peuple hébreu et du christianisme sur le développement de l'esprit historique. — XV. Aspect de l'histoire universelle, à la lumière du principe chrétien.

DEUXIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU MONDE GÉOGRAPHIQUE, CONSIDÉRÉ COMME THÉATRE DE L'HISTOIRE.

SOMMAIRE. P. 30

I. Fixation du point de vue. — II. De la création et de ses lois. — III. L'univers physique. — IV. Harmonie entre l'univers et l'homme. — V. Du globe terrestre et de sa vie géographique. — VI. Vie

astronomique. — VII. Vie atmosphérique. — VIII. Vie océanique. — IX. Vie continentale de la terre. — Panorama général. — X. Comparaison analytique des diverses parties du monde. — XI. Vie géologique et minérale du globe terrestre. — XII. Vie végétale à la surface de la terre. — XIII. Vie animale à la surface de la terre. — XIV. L'homme, sujet du drame historique. — XV. Aspect géographique et historique de l'Afrique. — XVI. Aspect géographique et historique de l'Asie. — XVII. Aspect géographique et historique de l'Europe. — XVIII. Aspect géographique et historique du Nouveau-Monde. — XIX. Aspect géographique et historique de l'Océanie. — XX. Vue rétrospective sur le théâtre de l'histoire, et nature du rôle qui y est assigné à l'homme.

TROISIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DE L'HUMANITÉ ET DES RACES, CONSIDÉRÉES COMME ACTEURS DU DRAME HISTORIQUE.

SOMMAIRE. P. 78

Aspect général de l'homme dans sa nature primitive. — II. Un regard sur l'homme déchu. — III. Aperçu psychologique du développement naturel de l'homme. — IV. Ressorts, mobiles et but idéal de l'histoire et de la civilisation humaine. — V. Diversité dans les types. — VI. Unité de l'espèce humaine. — VII. Distinction des races ou des variétés de l'espèce humaine, par leurs caractères physiques. — VIII. Combinaisons diverses de la constitution corporelle et de la constitution spirituelle. — IX. Diversité des tempéraments, et leurs relations avec les grandes races humaines. — X. Tempérament, caractère et extension géographique de la race nègre. — XI. Tempérament, caractère et extension géographique de la race mongole. — XII. Tempérament, caractère et extension géographique de la race cuivrée ou américaine. — XIII. Tempérament, caractère et extension géographique de la race malaise. — XIV. Tempérament, caractère et extension géographique de la race blanche. — XV. Vue d'ensemble sur les relations géographiques des races. — XVI. Des causes qui agissent sur le développement spirituel de l'humanité et des races.

QUATRIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE LA NATURE EXTÉRIEURE ET DES CONTACTS SOCIAUX.

SOMMAIRE. P. 121

I. Influence de la nature en général sur le développement historique de l'humanité. — II. Influences extérieures de la société, en général. — III. Influences mixtes et combinées des causes extérieures naturelles et sociales sur le genre de vie des peuples. — IV. Du genre de vie primitif et du soi-disant état de nature. — V. De la vie errante des chasseurs et des pêcheurs. — VI. De la vie nomade et pastorale. — VII. Transition de la vie errante et nomade à la vie fixe et sédentaire. — VIII. De la vie agricole et sédentaire. — IX. Vue d'ensemble sur la répartition géographique des différents genres de vie. — X. Rapports d'harmonie entre la nature géographique et le caractère de la vie des peuples. — XI. Influence du climat. — XII. Influence du sol. — XIII. Influence de la position géographique et des relations sociales qui en dépendent.

CINQUIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE LA PAROLE ET DES LANGUES.

SOMMAIRE. P. 149

I. De la parole et des langues. — II. Diversité des langues. — III. Influence des nationalités sur les langues. — IV. Influence de la parole et des langues sur le développement de l'humanité. — V. Classification et extension géographique des peuples d'après les langues. — VI. Des différents systèmes d'écriture. — VII. De l'intérêt historique qui s'attache aux langues et aux nations qui les parlent.

SIXIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE LA RELIGION.

SOMMAIRE. P. 182

I. De la religion, considérée comme caractère distinctif de la nature humaine. — II. De la religion primitive et de la chute de l'homme. — III. Origine des religions particulières. — IV. Du panthéisme. —

V. Du polythéisme. — VI. Fonds commun et nuances diverses des différents paganismes. — VII. Extension ethnographique et géographique des différents paganismes. — VIII. Impuissance morale du paganisme. — IX. Nécessité d'une révélation. — X. De la révélation patriarcale et du judaïsme. — XI. Extension géographique du judaïsme et avenir d'Israël. — XII. Du christianisme. — XIII. Nuances diverses et extension ethnographique et géographique du christianisme. — XIV. De l'islamisme. — XV. Extension ethnographique et géographique de l'islamisme. — XVI. De la philosophie au point de vue de la religion.

SEPTIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DE L'ORGANISATION SOCIALE ET DE L'ÉTAT.

SOMMAIRE. P. 266

I. Du besoin organique de toute société humaine, et en particulier de la famille et de l'État. — II. De la signification et du but de l'État. — III. De l'origine historique des divers États particuliers. — IV. Des diverses phases et de l'organisation constitutive de l'État. — V. Des constitutions politiques. — VI. Des diverses formes du gouvernement et de l'État. — VII. Des monarchies et des républiques. — VIII. Considérations sur la vie générale des sociétés, et sur le rôle des individus dans le mouvement de cette vie historique.

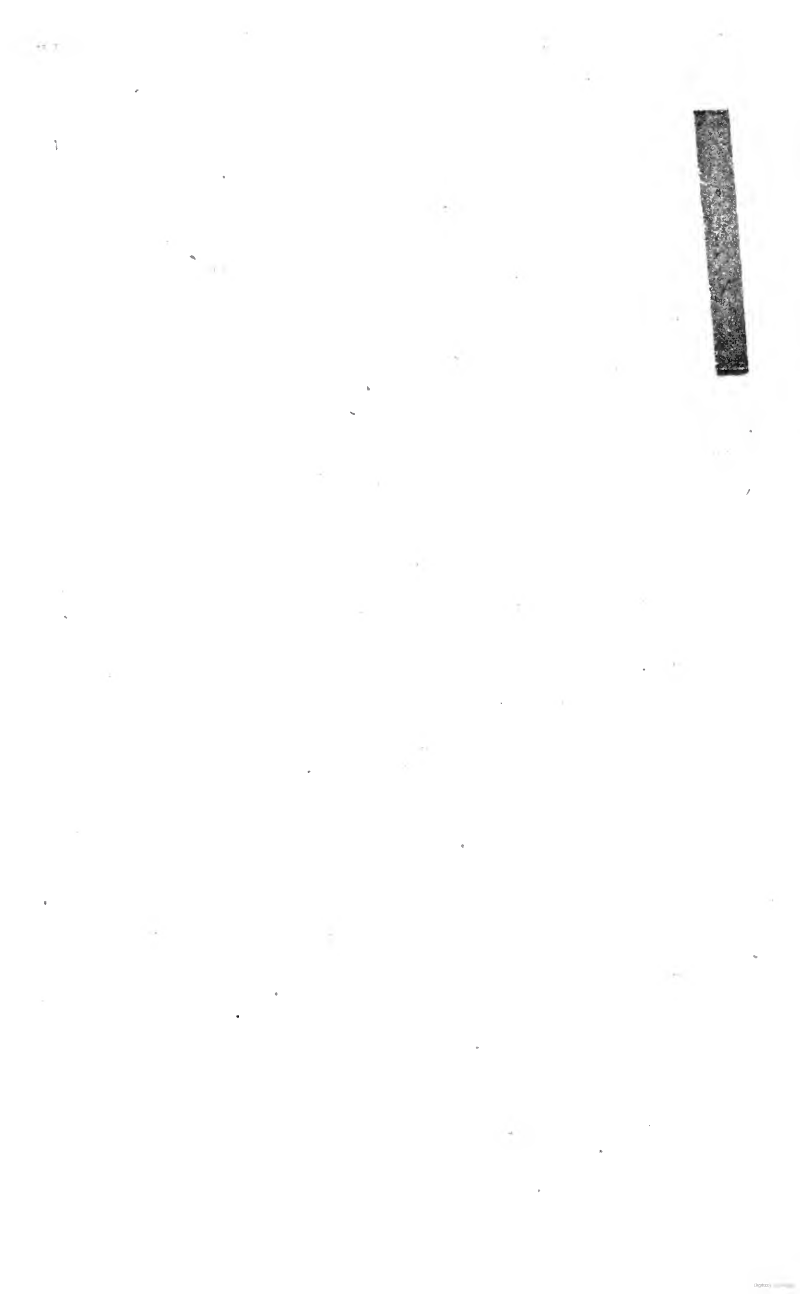
HUITIÈME ÉTUDE.

ASPECT GÉNÉRAL DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ, AU POINT DE VUE DES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE LA CIVILISATION ET DU PROGRÈS.

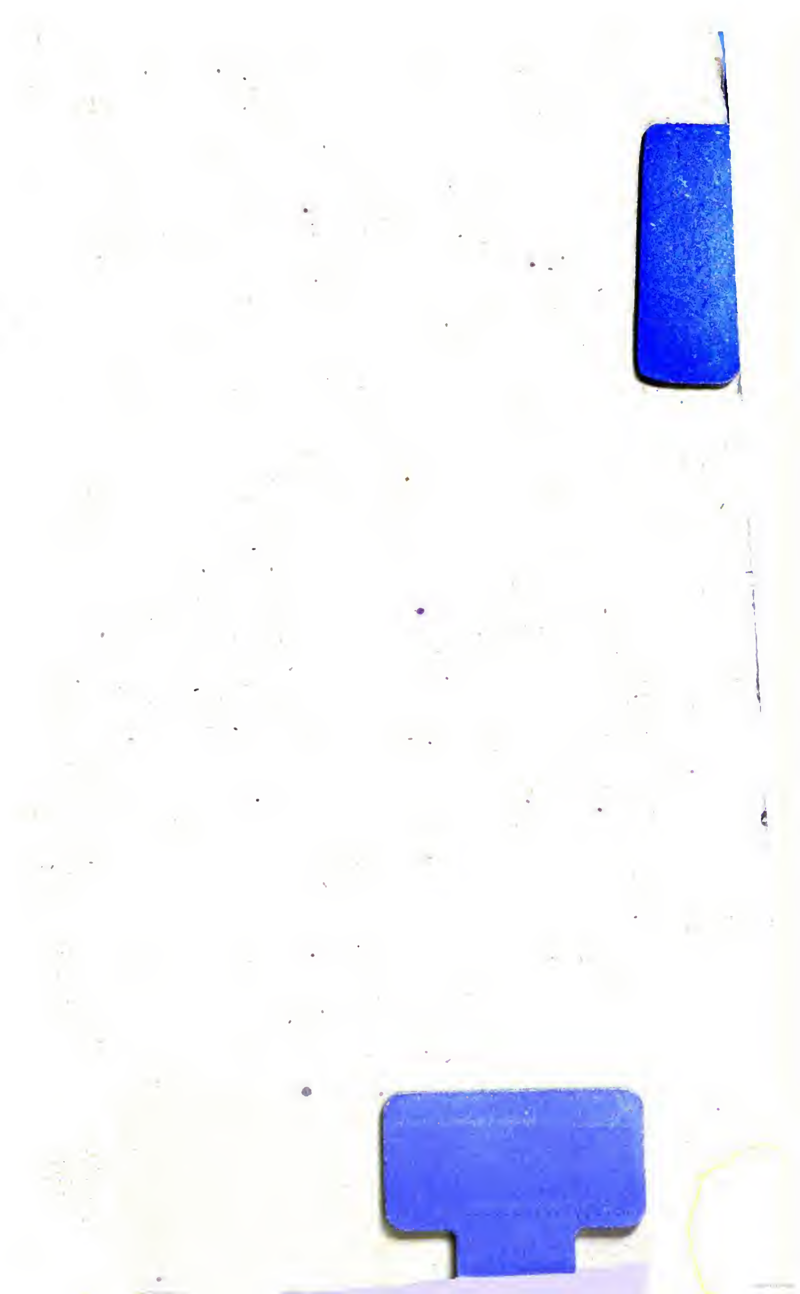
SOMMAIRE. P. 306

I. Souvenirs des études précédentes. — II. Des éléments constitutifs de la culture et de la civilisation humaine. — III. De l'industrie. — IV. Du commerce. — V. De l'art. — VI. De la littérature. — VII. De la science et de la philosophie. — VIII. Des mœurs, de la morale et du droit. — IX. De la religion, considérée comme élément du premier ordre dans le développement de la civilisation humaine. Des populations rétrogrades et des populations progressives. — X. Du véritable progrès et de la fin providentielle de la civilisation et de l'histoire.

MAG 2019866



819.043



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.